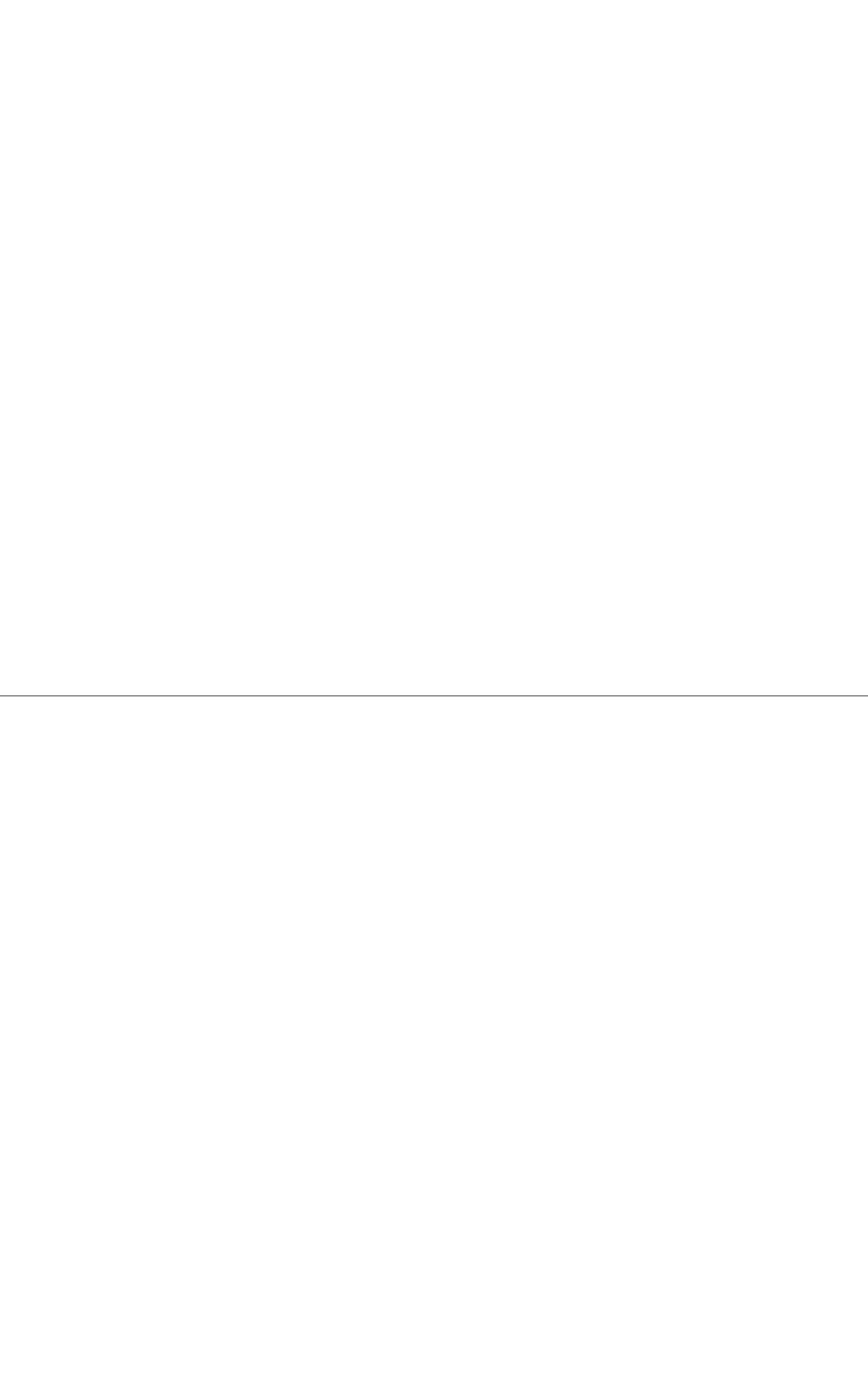


SEPTEMBRE 2002 N° 10

VIENT DE PARAÎTRE

LIVRES : BULLETIN DES NOUVEAUTÉS

Ministère
des Affaires étrangères
adpf •



**Ministère
des Affaires étrangères**

Direction générale
de la coopération
internationale
et du développement

Direction de la coopération
culturelle et du français

Division de l'écrit
et des médiathèques

adpf Association
pour la diffusion
de la pensée française •

SÉLECTIONNEURS

Ces sélections n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs et ne représentent pas une position officielle du ministère des Affaires étrangères.

Architecture

– Jean-Pierre LE DANTEC
(Professeur, critique)

Arts

– Michel ENAUDEAU
(Critique)
– Gérard-Georges LEMAIRE
(Écrivain, critique)
– Olivier MICHELON
(Critique)
– Laure MURAT
(Écrivain, critique)

Art de vivre

– Pierre-Dominique PARENT
(France Édition)

Bande dessinée

– Thierry GROENSTEEN
(Critique)
– Jean-Pierre MERCIER
(Conseiller scientifique du musée de la Bande dessinée d'Angoulême)

Jeunesse

– IBBY-France
et LA JOIE PAR LES LIVRES

Musique

– Jean ROY
(Auteur, critique)

Philosophie

– Sylvie COURTINE-DENAMY
(Docteur en philosophie, chercheur associée au Centre des Religions du Livre, CNRS)
– Guy SAMAMA
(Agrégé de philosophie, conseiller au Collège international de philosophie)

Poésie

– Marc BLANCHET
(Écrivain, critique)
– Yves DI MANNO
(Écrivain, critique)

Romans et essais

– François BUSNEL
(Critique)
– Louise L. LAMBRICHS
(Écrivain, critique)
– François de SAINT-CHÉRON
(Maître de conférence à l'université Paris IV-Sorbonne)
– Jean-Pierre SALGAS
(Professeur, critique)

Sciences exactes

– Étienne GUYON
(Directeur honoraire de l'École normale supérieure)
– Jean-Pierre LUMINET
(Astrophysicien, président de la Commission de littérature scientifique du CNL)
– Jurés du PRIX ROBERVAL
(Université de Technologie de Compiègne)

Sciences humaines et sociales

– Pascal LOROT
(Président de l'Institut européen de Géo-économie)
– Olivier MONGIN
(Directeur de la revue *Esprit*, écrivain)
– Marc-Olivier PADIS
(Rédacteur en chef de la revue *Esprit*)
– Éric VIGNE
(Directeur de collection)
– Jean-Claude THIVOLLE
(Maison des sciences de l'homme)

Théâtre

– Jean-Pierre THIBAUDAT
(Écrivain, critique)

Voyages

– Gérard JANICHON
(Écrivain, critique)

SOMMAIRE

5	<u>ÉDITORIAL</u>
7	<u>ARCHITECTURE</u>
8	ARCHITECTURE
10	URBANISME
11	JARDINS ET PAYSAGES
14	<u>ARTS</u>
25	<u>BANDE DESSINÉE</u>
25	ALBUMS
27	<u>JEUNESSE</u>
27	ALBUMS
28	CONTES
29	DOCUMENTAIRES
30	POÉSIE
30	PREMIÈRES LECTURES
31	ROMANS
32	THÉÂTRE
32	<u>LITTÉRATURE</u>
32	LITTÉRATURE GÉNÉRALE
40	POÉSIE
42	ROMANS / NOUVELLES
47	THÉÂTRE
51	<u>ART DE VIVRE</u>
53	<u>MUSIQUE</u>
55	<u>PHILOSOPHIE</u>
64	<u>SCIENCES EXACTES</u>
64	CULTURE SCIENTIFIQUE
68	<u>SCIENCES HUMAINES</u>
81	<u>INDEX</u>

AVANT-PROPOS

**Nous vous rappelons
que les membres du réseau
culturel français à l'étranger
qui souhaiteraient acquérir
certains des ouvrages
présentés dans ce bulletin
peuvent passer leurs
commandes à la centrale
d'achat de l'adpf.**

Téléphone:
(33) 01 43 13 11 00

Télécopie:
(33) 01 43 13 11 25

Mél:
centrale.achat@adpf.asso.fr

Vient de paraître, bulletin des nouveautés, propose chaque trimestre son panorama de l'actualité du livre français. La recension des livres parus en France depuis juin dernier (rentrée littéraire en partie comprise), la sélection des ouvrages réalisée par les rédacteurs dans une grande liberté, la pluralité des tons dans chacune des rubriques, tout cela fait de *Vient de paraître n°10* un outil indispensable pour les établissements culturels français, les maisons d'édition, les traducteurs et, plus généralement, tous les lecteurs à l'étranger. Dans cette perspective, je vous rappelle qu'il est aussi possible de télécharger les anciens numéros de *Vient de paraître*, en ligne, sur le site de l'adpf (www.adpf.asso.fr)

Dans l'attente de vous retrouver au mois de décembre prochain, je vous souhaite une agréable lecture.

François NEUVILLE
Directeur de la publication,
Directeur de l'adpf

ARCHITECTURE

Sélection par Jean-Pierre LE DANTEC.

BÉRET Chantal (sous la dir. de)

Jean Nouvel

[Éditions du Centre Pompidou, 168 p., ill. noir et coul., 37 €, ISBN: 2-84426-108-6.]

• Catalogue de l'exposition présentée au Centre Pompidou du 28 novembre 2001 au 4 mars 2002, cet ouvrage reprend l'organisation et le parti pris de l'exposition (Chantal Béret en a assuré le commissariat) qui a remporté un grand succès public tout en étant accueillie avec réserves par la critique. C'est dire que, à côté de textes signés par l'architecte (provenant le plus souvent d'interviews) aujourd'hui devenu une star internationale et d'essais rédigés par Paul Virilio, Yehuda E. Safran, Jean-Paul Robert, Frédéric Migayrou, Jacques Lucan et Chantal Béret, c'est l'image qui est privilégiée. Choix logique, dira-t-on, à propos d'un créateur qui affirme jouer prioritairement sur l'ambiguïté des limites, donc des espaces, rendue possible par l'utilisation d'enveloppes composites faisant usage (principalement) de matériaux dérivés du verre, lesquels permettent les réflexions multiples, les «peaux» translucides et/ou «pixélistes», et surtout de donner l'illusion de l'épaisseur et de la profondeur. Mais parti pris qui, appliqué aux moniteurs et aux cimaises d'une exposition et, plus encore, au livre, n'est pas sans entraîner des conséquences discutables. Tant il est vrai que les images, en tout cas celles présentées (d'une part images projetées pour simuler les réalisations, d'autre part images de synthèse pour présenter les projets non réalisés), sont tout sauf ambiguës. Froides la plupart du temps, sans grain ni trouble, elles n'émeuvent guère et ne rendent pas hommage aux œuvres, parfois exceptionnelles, qu'elles sont supposées servir.

J.-P. L. D.

BERMOND Daniel

Gustave Eiffel

[Perrin, 502 p., ill. noir, 23 €, ISBN: 2-262-01515-5.]

• La vie et l'œuvre de l'ingénieur et entrepreneur français le plus célèbre de la seconde moitié du XIX^e siècle, en qui s'incarne pour les Français la modernité industrielle, a déjà fait l'objet de nombreux ouvrages. Celui-ci, fort copieux, ne renouvelle pas entièrement le sujet, mais se présente comme une excellente et sérieuse biographie faisant le point sur l'état actuel des études sur Eiffel. Formé à l'École centrale au début des années 1850, Eiffel crée quelques années plus tard son propre bureau d'études après un passage dans une société de constructions ferroviaires et un poste de directeur de la compagnie Nepveu. Sa première réalisation (un viaduc près de Bordeaux) est remarquée, et l'ingénieur s'impose rapidement comme un maître des structures métalliques. Le remplacement de la fonte et du fer par l'acier lui permet bientôt d'atteindre des prouesses techniques jusqu'alors inimaginables : celles-ci vont culminer avec la gare de Pest (Hongrie), le pont Maria-Pia sur le Douro près de Porto, la charpente du Bon Marché, les galeries des machines des Expositions universelles parisiennes de 1867 et 1878, l'armature de la statue de *La Liberté* conçue par Bartholdi pour New York, le viaduc de Garabit et, bien sûr, la fameuse tour construite (en collaboration avec l'architecte Sauvestre) pour être le clou (provisoire) de l'Exposition de 1889. Sa carrière, toutefois, ne fut pas qu'une succession de réussites, Daniel Bermond insistant judicieusement sur ce point. En s'attardant, entre autres échecs, sur le rôle d'Eiffel dans le fameux scandale du canal de Panama. Et Bermond insiste aussi sur la fin de la carrière, beaucoup moins connue, du célébritissime ingénieur, qui, après avoir installé son laboratoire au sommet de sa tour à partir de 1890, se consacra essentiellement aux études concernant la résistance au vent des ouvrages — attitude qui lui permit de devenir un des précurseurs de l'aviation.

J.-P. L. D.

BLONDEL Jacques-François

Cours d'architecture civile

[Monum, Éditions du Patrimoine/Phénix, 6 vol., 3314 p. au total, ill. noir et un portfolio reprenant au format 43 x 21 les 393 ill. noir du texte, 436,77 € les 6 vol., 237,82 € le portfolio]

- Paru entre 1771 et 1777, le cours de Jacques-François Blondel, que ce maître dispensa aux plus fameux apprentis architectes et architectes d'Europe, est l'un des plus importants traités d'architecture jamais publiés : il fait le pont entre l'époque baroque (« classique française » et rococo) et le rationalisme « néoclassique » des Lumières. Publié en fac-similé avec un soin qui fait honneur à ses rééditeurs, cet ouvrage majeur bénéficie d'une introduction et d'un index rédigés par l'un des meilleurs spécialistes actuels de l'architecture française du XVI^e au XVIII^e siècle, Jean-Marie Pérouse de Montclos.

J.-P. L. D.

DONNADIEU Brigitte

L'Apprentissage du regard.

Leçons d'architecture de Dominique Spinetta

[Éditions de la Villette, coll. « Savoir-faire pour l'architecture », 268 p., ill. noir, 25 €, ISBN : 2-903539-57-X.]

- Dominique Spinetta (1937-1996) fut un architecte discret qui, par choix personnel résultant d'une aversion pour les compromis politiques et les contorsions médiatiques qui sont de règle dans la profession (du moins dans la part en vue de celle-ci), n'appliqua son grand talent qu'à de petits programmes — des maisons pour lui-même et ses amis essentiellement. Ce qui ne l'empêcha pas d'être un merveilleux professeur d'architecture préférant, là encore, l'enseignement apparemment ingrat de l'initiation au projet en première et en deuxième année à la position apparemment plus flatteuse de professeur de fin d'études. S'intéressant (et faisant s'intéresser ses étudiants) aussi bien aux situations de la vie courante et à leurs réponses spatiales, fondées sur l'expérience et la durée, qu'aux architectures

savantes anciennes et modernes, il avait conçu un cours de « théorie » adressé aux débutants, cours qu'il remaniait sans cesse en insérant de nouveaux exemples et en affinant ses concepts. Non rédigé, du moins intégralement, ce cours, qui a été au cœur de la formation de centaines d'étudiants de l'Unité pédagogique d'architecture n° 6 (devenue aujourd'hui l'École d'architecture de Paris-la Villette) entre 1970 et la mort prématurée de Dominique Spinetta, en 1996, existait toutefois de façon potentielle.

Aussi bien est-ce ce cours virtuel que, avec un soin extrême et une grande fidélité à la mémoire de son époux, sa veuve (architecte-enseignante elle aussi), Brigitte Donnadieu, s'est donné pour tâche de restituer. Il en résulte un ouvrage à la fois clair, passionnant et précis qui, du fait qu'il rassemble une initiation aux notions architecturales destiné aux débutants, constitue une manière de manuel dont la lecture est à la portée de tous. Manuel qui, s'il se défend de préférences partisanses et s'ouvre aux faits spatiaux de la vie quotidienne, n'en est pas moins l'œuvre très personnelle et originale d'un architecte de haute culture, et de culture humaniste qui plus est.

J.-P. L. D.

MARTIN Hervé

Guide de l'architecture moderne à Paris

[Alternatives, 380 p., franç./angl., ill. noir et coul., 30 €, ISBN : 2-86227-274-4.]

- Quatrième version d'un ouvrage publié initialement en 1986, ce nouveau guide de l'architecture moderne parisienne est devenu bilingue et dispose de la couleur. En outre, son contenu, organisé suivant dix-huit itinéraires portant sur un ou deux arrondissements, s'est encore amélioré. Non seulement par l'adjonction de nouveaux bâtiments, récents ou anciens, par la qualité des cartes et des photographies (prises, dans la majorité des cas, par Hervé Martin lui-même, avec d'excellents choix de lumière et d'angles de vue), mais encore par la présence

d'un index par rues qui facilite son utilisation et celle d'une nouvelle rubrique « *In memoriam* » signalant des œuvres disparues. Informé, mais clair et sans pédanterie, ce guide qui remporte un grand succès s'adresse autant au « grand public » amateur de flâneries qu'aux spécialistes. Réussite qui provient peut-être du fait que, tout en étant lié au milieu architectural par l'entremise de son beau-frère Christian de Portzamparc (qui avait rédigé la préface aux éditions de 1991 et 1996), Hervé Martin est d'abord un excellent journaliste rompu aux enquêtes longues et approfondies puisqu'il est chroniqueur au... *Canard enchaîné*.

J.-P. L. D.

MOREAU Pierre

Clairvivre, une ville à la campagne

[Éditions du Linteau, 191 p., ill. noir et coul., 23 €, ISBN: 2-910342-28-X.]

- Peu connue, l'histoire de Clairvivre est pourtant exceptionnelle. Conçue par l'architecte Pierre Forestier, entre 1931 et 1933, aux confins du Périgord et du Limousin, pour accueillir et soigner les « blessés du poumon » de la Première Guerre mondiale, cette ville nouvelle se voulait aussi complète (production agricole et industrielle intégrée, etc.) : une cité utopique et autarcique réalisant le fameux souhait de l'immortel auteur de *On est pas des bœufs*, Alphonse Allais : bâtir *enfin* les villes à la campagne. En ce sens, par-delà son propos médical et philanthropique, Clairville anticipait (au moins au niveau de la réalisation) sur les idées architecturales, constructives et urbaines défendues à la même époque par les Congrès internationaux d'architecture moderne (CIAM) et par Le Corbusier en particulier (tant dans *la Charte d'Athènes* que dans son idée d'Unité d'habitation de grandeur conforme). Signalons que l'ouvrage de Pierre Moreau est venu à l'appui d'un film documentaire de 52 minutes de Gabriel Peynichou et José Viera, *Clairvivre, enquête sur une utopie*, qui a été diffusé en 2001 sur France 3 (cassette disponible auprès de Chamaerops productions, Paris) : il va sans

dire que ce film, comme le livre, ne borne pas son point de vue à l'architecture et à l'urbanisme, mais raconte aussi l'aventure humaine de cette utopie — ses espoirs, ses succès, ses échecs, ses conflits, ses déchirements.

J.-P. L. D.

PAILHÈS Bernard

L'Architecte de Washington.

Mémoires de William Digges, pour servir à l'histoire de la vie de Pierre Charles L'Enfant, major de l'armée des États-Unis, architecte, concepteur de la cité fédérale de Washington D. C.

[Maisonneuve et Larose, 180 p., ill. noir, 18 €, ISBN: 2-7068-1588-4.]

- Qui parcourt le centre historique de Washington se rend compte immédiatement que le tracé de cette ville n'a rien de « colonial » (c'est-à-dire qu'il n'est pas conçu suivant un plan en damier renvoyant aux principes du camp romain) comme les autres grandes villes américaines. Mais que celui-ci est inspiré de principes baroques à la française appris chez Le Nôtre, Mansard, Le Blond (créateur du premier plan de Saint-Petersbourg), Gabriel, Blondel, l'abbé Laugier (qui préconisait de tracer les rues des villes nouvelles comme les voies forestières des forêts domaniales), qui font appel à des axes reliant entre eux des monuments (la Maison-Blanche et le Capitole, par exemple), des pattes d'oie, des ronds-points... Mais cette bizarrerie devient compréhensible dès lors qu'on apprend que l'auteur de cette composition urbaine ordonnancée suivant ces principes rarissimes outre-Atlantique est un architecte et ingénieur français venu libérer, aux côtés de La Fayette, le peuple révolté de Nouvelle-Angleterre du joug colonial anglais. Devenu citoyen des États-Unis d'Amérique, cet artiste-combattant qui avait fait merveille dans le génie fut chargé par le président Washington lui-même de concevoir le plan de la nouvelle capitale fédérale du pays.

... C'est l'aventure de ce personnage hors du commun, et celle de la naissance des États-Unis du même coup, que tente de restituer l'ouvrage de Bernard Pailhès, aménageur et urbaniste admirateur de L'Enfant, en imaginant les mémoires de William Digges, dont la famille recueillit l'architecte au soir de sa vie.

J.-P. L. D.

URBANISME

Sélection par Jean-Pierre LE DANTEC.

CHALAS Yves

Villes contemporaines

[Cercle d'art, 208 p., ill. coul., 44,20 €, ISBN : 2-7022-0621-2.]

- Prenant appui sur un choix de photographies fascinantes (qui font de ce livre un livre d'art à part entière) donnant à voir la réalité multiforme du phénomène urbain contemporain à l'échelle de la planète, le sociologue Yves Chalas en propose une grille de lecture échappant aux catégories traditionnelles. Selon lui, à l'époque de l'urbain généralisé engendré par les nouvelles technologies et les modes de vie en résultant, la ville ne se construirait plus et ne devrait plus se penser à partir d'images dualistes opposant (par exemple) centre et périphérie, plein et vide... Mieux vaudrait faire usage, pour rendre compte des formes nouvelles — et paradoxales — d'urbanité contemporaine, de concepts plus labiles tels que ville-mobilité, ville-territoire, ville émergente, ville à la carte..., qui, récusant le primat du lieu et de la proximité (donc, en particulier, de la notion de quartier), voient dans la logique des réseaux la vérité sous-jacente de ces formes nouvelles. Thèse qui se veut provocante au regard des politiques urbaines menées en France par les pouvoirs publics depuis une vingtaine d'années, qui privilégient, elles, au nom des trois exigences du développement durable (économie, écologie, équité) et de la qualité des paysages, la ville dense au lieu de la ville étendue (dite aussi diffuse). Mais thèse à vrai dire banale dans le milieu

de la sociologie urbaine contemporaine, qui tient pour acquise la victoire à plus ou moins long terme du modèle urbain américain — modèle dans lequel les banlieues sont supposées prendre le pas sur les *downtowns*, tandis que l'espace public et les équipements culturels sont supposés, eux, être remplacés par les malls commerciaux et les complexes cinématographiques, les transports publics par l'automobile, etc. (j'écris « sont supposés » car ce phénomène n'est pas aussi univoque qu'on le prétend et connaît même des reflux, non seulement à New York, mais aussi dans des villes comme Atlanta depuis les jeux Olympiques). Et modèle qui, se défiant de tout urbanisme volontariste, voit dans le marché perpétuellement renouvelé et relancé par les technologies le seul régulateur possible de l'apparent chaos (apparent car il n'est pas le fruit du hasard mais de la logique marchande précisément) social et urbain contemporain — diagnostic qu'on me permettra de juger plus idéologique que scientifique, non inéluctable par conséquent.

J.-P. L. D.

GOURDON Jean-Loup

La Rue.

Essai sur l'économie de la forme urbaine

[Éditions de l'Aube, coll. « Monde en cours », 286 p., 22 €, ISBN : 2-87678-678-8.]

- La démonstration qu'en matière d'urbanisme contemporain les jeux ne sont pas faits est administrée de façon superbe par ce livre qui, prenant le contre-pied de Chalas, pourrait s'appeler, à l'instar de Giono rendant hommage à Melville, « Pour célébrer la rue ». Pour Jean-Yves Gourdon en effet, dont l'étude se fonde sur une lecture attentive et précise d'un grand nombre de travaux de recherche effectués en France depuis une trentaine d'années, notre modernité ferait bien de se souvenir que l'humanité n'a rien inventé de mieux, comme vecteur (longitudinal et transversal) d'urbanité, que la rue. Ce dispositif spatial tout simple, autrefois voué aux gémonies par Le Corbusier sous l'appellation de « rue-

corridor», est trop souvent remplacé aujourd'hui soit par des faux-semblants, soit par ce qui en est l'exact contraire : les voies rapides et les autoroutes, mais aussi les voies en impasse des lotissements. Étant entendu que, selon Gourdon, ces erreurs urbaines résultent d'une non-maîtrise des technologies modernes de communication (matérielles ou virtuelles, télématiques ou automobiles) par nos sociétés, qui ne parviennent pas à trouver un équilibre durable entre le développement économique, l'équité sociale et la gestion des ressources, mais plus encore peut-être de l'idéologie fonctionnaliste qui imprègne ces sociétés. Idéologie dont le principe — la séparation au nom de la spécialisation — est en tout point opposé à la rue en tant que celle-ci fut et demeure un « lieu d'articulation d'oppositions » (entre mouvement et établissement ; entre circulation et bâti ; entre changement et permanence ; entre renouvellement et durée ; entre espaces publics et univers privés ; entre gestion du patrimoine et gestion du capital). Et idéologie dont le résultat, dans le champ urbain, est ce que Gourdon nomme « espace e-s-p-a-c-é » en précisant que cette appellation s'applique aussi bien à nos modernes « rues piétonnes » (qui, en dépit de leur nom, sont des espaces spécialisés) qu'aux dalles des villes nouvelles, à l'« urbanisme mégastucturel » des années soixante ou à l'« urbanisme compressé » d'Euralille — toutes ces innovations ayant pour effet de fabriquer des isolats... Ajoutons que ce livre savant, structuré en courts chapitres, fourmille d'anecdotes. Et citons pour finir la conclusion de l'introduction chaleureuse que Françoise Choay lui a offerte : « Ce livre de sagesse est aussi — finalement — un livre optimiste. La simplicité de son ton et de ses mots, son humour jamais défaillant le destinent, avec la même pertinence et la même efficacité, aux citoyens ordinaires et aux spécialistes, aux élus et aux administrateurs, et particulièrement, peut-être, aux étudiants. Puisse *La Rue* trouver à temps les lecteurs qu'il mérite. »

J.-P. L. D.

JARDINS ET PAYSAGES

Sélection par Jean-Pierre LE DANTEC.

DEZALLIER D'ARGENVILLE

Antoine-Joseph

et GUARRIGUES Dominique (préface)

La Théorie et la pratique du jardinage

[Connaissance et Mémoires, 484 p.

et recueil de 49 planches noir grand format, 100 €, ISBN : 2-914473-07-9.]

- Publiée à Paris au début du XVIII^e siècle, la première édition de *La Théorie et la pratique du jardinage* constitue la synthèse de l'esprit baroque-classique (celui de Le Nôtre) et l'amorce du rococo. L'attribution précise du traité, au moins dans sa version initiale de 1708 (qui n'est pas celle ici retenue puisqu'il s'agit d'un reprint de la dernière édition, considérablement revue et augmentée, qui date de 1747), est délicate : l'ouvrage, en effet, ne comporte pas de nom d'auteur, et il passa pendant plusieurs années pour être l'œuvre d'un architecte réputé ayant étudié auprès d'André Le Nôtre, Alexandre Leblond. Cette hypothèse était d'autant plus crédible que c'est effectivement Leblond qui a dessiné les planches ; et que l'auteur du texte met en avant, dans l'introduction, les « soins qu'il a donnés à faire planter plusieurs beaux jardins ». Pourtant, et bien qu'aucune œuvre jardinière pratique, hormis peut-être ceux de son hôtel parisien et de sa propriété de Bièvres, ait été attribuée à Dezallier d'Argenville, la majorité des historiens (y compris le préfacer de cette réédition) accepte aujourd'hui la revendication de l'ouvrage par cet auteur, faite par lui-même à l'occasion de la publication de sa quatrième et dernière édition française (celle de 1747) — revendication d'autant moins indiscutable à l'époque que Leblond était mort en 1719 à Saint-Petersbourg, ville dont il avait dressé le plan initial. Quoi qu'il en soit de ce problème, il reste que *La Théorie et la pratique du jardinage* est un livre exceptionnel. Quelque chose comme le traité que Le Nôtre aurait pu écrire juste avant de disparaître, mais que ses éditions

... successives, en France et dans toute l'Europe, vont progressivement infléchir, comme l'auteur qu'on lui attribue, vers l'esprit de l'*Encyclopédie*. Une édition, aujourd'hui épuisée, de ce classique des classiques de l'art des jardins avait été proposée il y a une vingtaine d'années dans un reprint de qualité médiocre; celle qui est proposée aujourd'hui est magnifique, au contraire. Un chef-d'œuvre en soi comme celle (signalée plus haut) du *Cours d'architecture civile* de Blondel.

J.-P. L. D.

LE DANTEC Jean-Pierre
Le Sauvage et le Régulier.
Art des jardins et paysagisme
en France au xx^e siècle

[Éd. Le Moniteur, 280 p., ill. noir et coul., 45 €, ISBN : 2-281-19144-3.]

RACINE Michel (sous la dir. de)
Créateurs de jardins et
de paysages en France, tome II.

Du xix^e siècle au xx^e siècle

[Actes Sud/ENSP, 419 p., ill. noir et coul., 65 €, ISBN : 2-7427-3721-9.]

- Impossible de rendre compte séparément de ces deux ouvrages importants — y compris par leurs dimensions et leur iconographie — qui, parus à quelques semaines de distance, «labourent» un territoire quasi identique et jusque-là peu ou mal exploré. Si, depuis une vingtaine d'années en effet, la France a comblé son retard (vis-à-vis de la Grande-Bretagne, par exemple) en matière d'histoire et de théorie de l'art des jardins et des paysages avant l'époque moderne, il n'en allait pas de même en ce qui concerne le xx^e siècle. L'ignorance, à ce propos, était même si grande il y a vingt ans, y compris chez les professionnels et les enseignants de premier plan, que la vie et l'œuvre d'un créateur de l'envergure de Jean-Claude-Nicolas Forestier n'étaient connues d'eux que par l'intermédiaire de quelques notices dans des études datant d'un demi-siècle. Certes, un beau livre

concernant les tentatives d'inventer en France un «jardin moderne» dans les trente premières années du xx^e siècle était paru aux États-Unis sous la plume d'une architecte française, Dorothée Imbert. Mais il ne s'agissait que d'une étude partielle puisqu'elle centrait son propos exclusivement sur cette (importante) entreprise, laissant de côté les jardins impressionnistes et la seconde moitié du siècle; plus encore, elle se limitait à l'art des jardins, en laissant de côté la question devenue majeure des paysages. Or, voilà que coup sur coup... Mais venons-en aux deux livres en question. Qui, s'ils prétendent l'un comme l'autre éclairer une même époque et les mêmes enjeux, y parviennent par des voies toutes différentes. Le livre dirigé par Michel Racine regroupe en effet un ensemble copieux de textes, rédigés par d'excellents spécialistes, qui sont autant de notices individuelles concernant les «créateurs de jardins et de paysages», les «mouvements», l'évolution des métiers et de l'enseignement: il en résulte un ouvrage à entrées multiples, d'extrême utilité, mais parfois inégal et surtout sans problématique d'ensemble. Le livre de Jean-Pierre Le Dantec au contraire, moins fouillé dans le détail compte tenu de son parti pris d'essai historique, propose quant à lui une lecture critique personnelle de la création jardinière et paysagiste en France au xx^e siècle en la rapportant à l'histoire tout court (politique, économique, sociale...) et à l'histoire de l'art. *Le Sauvage et le Régulier* permet ainsi d'aborder les rapports entre le *revival* néoclassique du début du siècle avec l'Action française ou les connivences d'André Véra, partisan d'un «art français» de facture moderne, avec Vichy. Cependant, ces deux livres ne s'opposent ni ne s'excluent l'un l'autre: tous deux indispensables, ils se complètent plutôt.

Vdp

LIMIDO Luisa

L'Art des jardins

sous le Second Empire.

Jean-Pierre Barillet-Deschamps (1824-1873)

[Champ Vallon, coll. « Pays/Paysages », 285 p.,
ill. noir, 24,50 €, ISBN : 2-87673-349-8.]

• Depuis les années soixante-dix, les études concernant l'œuvre urbaine et architecturale du Second Empire se sont fortement développées. Toutefois, si « l'immeuble et la rue » (titre de l'ouvrage pionnier de François Loyer) d'une part, et la figure du maître d'ouvrage de ces fantastiques travaux d'« embellissement » de Paris, le baron Haussmann, d'autre part, ont fait l'objet de travaux nombreux, il n'en va pas de même des « promenades publiques » et de leurs maîtres d'œuvre. Or, le système des promenades plantées parisiennes (qui va des arbres d'alignement le long des voies jusqu'aux bois de Boulogne et de Vincennes, en passant par les squares et les parcs intérieurs) est au cœur du dispositif de modernisation de Paris dans la seconde moitié du XIX^e siècle. À preuve, le fait que le patron de celles-ci, l'ingénieur Adolphe Alphand, deviendra le bras droit puis le successeur d'Haussmann. Maître en « communication », Alphand du reste s'attribuera, dans un ouvrage splendide dont on attend la réédition (*Les Promenades de Paris*), la paternité même de ces créations, poussant de ce fait dans l'ombre ses paysagistes — au premier rang desquels Jean-Pierre Barillet-Deschamps et son adjoint et successeur Édouard André. (Un ensemble de contributions concernant André (qui fut un créateur prolifique à l'échelon international et un botaniste découvreur) vient d'être rassemblé dans un ouvrage publié aux Éditions de l'Imprimeur.) Restait donc à tenter de cerner, dans leur contexte historique et créatif, les contours de la personnalité et de l'œuvre de Barillet-Deschamps, qui, sans doute lassé par le comportement de son patron Alphand,

décida de quitter Paris pour Turin, Vienne, Le Caire et Istanbul après avoir achevé la conception et la réalisation du parc des Buttes-Chaumont dans le cadre de l'Exposition universelle de 1867. C'est à quoi s'est employée, avec savoir et conviction, l'architecte italienne Luisa Limido dans cet ouvrage dérivé de sa thèse de doctorat (passée en France, précisons-le) et qui est une belle réussite.

J.-P. L. D.

ARTS

Sélection par Michel ENAUDEAU, Gérard-Georges LEMAIRE, Olivier MICHELON et Jean-Pierre SALGAS.

Marc Chagall.**Hadassah, de l'esquisse au vitrail**

[Musée d'Art et d'Histoire du judaïsme / Éd. Adam Biro, 152 p., 23 €, ISBN: 2-87660-348-9.]

• En 1961, Marc Chagall achève les grands vitraux qu'il a réalisés pour la synagogue de l'hôpital Hadassah de Jérusalem. Il a commencé ce gigantesque travail deux ans plus tôt dans son atelier à Vence avant de les mettre en œuvre dans l'atelier Simon de Reims. Avant leur installation en 1962, ces vitraux sont montrés à Paris, au musée des Arts décoratifs, puis à New York, au Museum of Modern Art. Ce catalogue qui conserve la trace d'une très belle exposition du musée d'Art et d'Histoire du judaïsme contient un essai de Pierre Schneider et de Jean Leymarie, qui décrit avec précision l'évolution du travail de l'artiste, des premiers dessins à la mine de plomb et à l'encre aux maquettes, qui se divisent en deux classes : gouaches et collages. À l'époque où il élabore cette longue et fascinante série représentant les douze tribus d'Israël symboliquement disposées en cercle autour du tabernacle, Chagall travaille à d'autres vitraux dans la cathédrale de Metz. Ces deux expériences s'enrichissent mutuellement, car il puise dans la riche et puissante expérience des vitriers du Moyen Âge chrétien tout en imposant et en renouvelant des thèmes bibliques grâce à une poésie rêveuse issue de son enfance, au sein d'une très modeste famille juive de Vitebsk, avant la révolution de 1917. Il recrée ces thèmes, il leur donne une vie et une intensité nouvelles. Il fait preuve d'une grande liberté face aux Écritures, sans les dénaturer ou les extrapoler. L'art et le religieux ne se contredisent pas ni ne cohabitent dans une fausse alliance. Chez lui, l'un et l'autre ne font qu'un, constituant un univers ludique, joyeux, jouissif même, onirique et porteur d'espérances. Le monde profane et le monde sacré ne se distinguent plus dans ses tableaux et dans les vitraux

de Jérusalem, les symboles deviennent vivants et si proches des hommes. Le plus haut se fait familier à travers la couleur et la lumière qui la crée, l'exalte et lui donne sa noblesse. Cet ouvrage rappelle que Chagall, même au terme de son existence, même s'il n'était plus le grand créateur qu'il avait été pendant sa jeunesse russe ou à son arrivée en France, ne demeurait pas moins un magnifique artiste, toujours capable de tirer de formes simples et en apparence simplistes de complexes variations esthétiques.

G.-G. L.

Société Perpendiculaire, rapport d'activité

[Éditions Images modernes, www.imagesmodernes.com, 288 p., 35 €, ISBN: 2-913355-13-7.]

• C'est sous la forme d'un « rapport d'activité » avec chronologie détaillée, témoignages, reproductions de tracts, extraits de textes et documentation iconographique (des reproductions d'œuvres de Pierre Joseph, de General Idea, de Roman Signer, ou de Niek Van de Steeg ponctuent le texte) que la Société Perpendiculaire revient sur son histoire. Créé en 1985, ce collectif à géométrie variable qui compte encore dans ses rangs Nicolas Bourriaud, Christophe Khim, Christophe Duchatelet, Jean-Yves Jouannais, fut d'emblée pensé comme une vaste entreprise de fiction, « une machine au caractère tertiaire ». L'« art agricole », la chanson populaire, et bien évidemment l'écriture sont quelques-uns des supports utilisés par les membres de la Société pour mener à bien leur tentative de forage vertical dans des strates culturelles habituellement cloisonnées. Quant à la *Revue perpendiculaire*, éditée de 1996 à 1998, elle a été à l'origine d'une expérience d'interdisciplinarité et de prospection rare dans un milieu littéraire souvent imperméable aux arts plastiques. C'est d'ailleurs dans ce domaine que la Société Perpendiculaire apparaît aujourd'hui avoir réussi pleinement ses objectifs. Album de famille peu enclin à la critique, le présent ouvrage est donc l'occasion de revenir sur une aventure qui en a suscité beaucoup d'autres, mais aussi de noter la justesse

de vue des Perpendiculaires sur les dangers de la banalisation des thèmes de l'extrême droite dans la culture française.

O. M.

Subréel

[Éditions des Musées de Marseille, n. p., 20 €, ISBN : 2-902308-33-7.]

- Proposition conjointe de François Piron (critique et cofondateur de la revue *Trouble*) et de la directrice du musée d'Art contemporain de Marseille, Nathalie Ergino, l'exposition « Subréel », qui s'est déroulée l'été dernier dans la cité phocéenne, avait pour volonté de jeter un regard nourri de fantastique sur la production contemporaine. « Il ne s'agit pas, comme au temps du Surréalisme, de vouloir libérer ou élargir, à travers la figure de l'artiste et son œuvre, une conscience inhibée, mais davantage d'accepter l'incontrôlable et l'incertitude comme des éléments moteurs propres à déjouer la multiplicité croissante des conditionnements », explique dans le catalogue Nathalie Ergino. L'ouvrage afférent restitue assez justement ce propos en bénéficiant du travail des graphistes M/M. et en adjoignant au texte signé par Jan Winkelmann la quasi-totalité des œuvres, présentées comme autant de faits divers. Récapitulés et documentés en annexe, ces travaux signés par Claude Lévêque, Carsten Höller, Eija-Liisa Ahtila, Michel Blazy, Rodney Graham ou encore Laurent Grasso sont également envisagés de façon plus classique par François Piron. Puisant dans les théories du philosophe Clément Rosset, il manie l'idée d'un imaginaire indissociable du réel pour mener à bien ce projet qui resitue justement le travail des artistes concernés.

O. M.

Un regard transatlantique. La collection d'art américain de Daniel J. Terra

[Éd. Adam Biro, 207 p., 45 €, ISBN : 2-87660-347-0.]

- Depuis dix ans, la commune de Giverny, près de Paris, ajoute à la renommée que lui donnent la maison et l'atelier de Claude Monet le privilège de posséder sur son

territoire le seul (sauf erreur) musée d'art américain en France. Ce livre célèbre donc les dix ans d'un établissement qui doit son existence à la détermination d'un industriel, D. J. Terra, fils d'émigré italien, patriote et amateur de peinture, collectionneur obstiné, et par ailleurs efficace mécène du Parti républicain quand Ronald Reagan préparait son élection à la présidence des États-Unis. Une fois élu, Reagan confère à l'industriel-collectionneur le titre d'ambassadeur culturel. Ce titre et ce rang aideront Terra à vaincre les résistances de la population de Giverny quand celui-ci décide d'acquérir des terrains, de construire les bâtiments qui abriteront collections et centre de recherche. Mais pourquoi le collectionneur choisit-il Giverny? Sans aucun doute parce que ce lieu marque avec éclat et renom le lien qui se tisse, à partir et au-delà de l'impressionnisme, entre la peinture qui se fait en France et la peinture américaine. Au fil des présentations de chacun des quelque soixante artistes américains, ce lien s'impose. Tous les jeunes peintres américains viennent se former, étudier la peinture et le dessin à Paris. Qui dans les ateliers de Bouguereau, qui à l'académie Julian, qui auprès de Jean-Léon Gérôme, acharné détracteur d'Édouard Manet. Certains s'installeront en France, d'autres retraverseront l'Atlantique après avoir goûté de l'école de Barbizon ou de celle de Pont-Aven. Les reproductions retenues soulignent la diversité des genres abordés. Luks, Henri, Sloan sont sensibles à l'atmosphère urbaine, tandis que le sens de l'histoire, du portrait et des scènes de genre anime l'art de Thomas Eakins (auquel le musée d'Orsay a consacré cette saison une importante exposition). Le collectionneur expose également des peintures d'artistes du xx^e siècle, influencés par Delaunay ou par le cubisme de Braque, preuve supplémentaire de l'impact de la peinture qui se fait en Europe avant que les relations entre artistes des deux continents ne s'inversent après la Seconde Guerre mondiale. Ce livre simple et précis — il donne chaque fois en peu de mots informations biographiques et esthétiques — rappelle que la peinture américaine ne commence pas avec l'« action

... *painting*», avec Newman et Rothko. Si les peintres présentés ici n'ont pas la puissance créatrice de leurs successeurs, ils ne sont certes pas sans talent. Et cet ouvrage donne envie de les connaître mieux.

M. E.

AZOURY Philippe

et LALANNE Jean-Marc

Fantômas, style moderne

[Éditions du Centre Pompidou / Yellow now, 118 p., 13 €,

ISBN : 2-84426-121-3.]

- Publié à l'occasion de la rétrospective « Fantômas et compagnie » organisée par le Centre Pompidou, *Fantômas, style moderne* est un texte aussi enflammé qu'inflammable, écrit à quatre mains par les critiques de cinéma Philippe Azoury et Jean-Marc Lalanne. Mieux vaut en effet faire sienne la thèse des auteurs pour apprécier l'ouvrage : « Fantômas pousse à la paranoïa. Il faut se transformer en Juve, le traquer même là où il n'est pas, soupçonner partout sa présence, voir sa signature dans chaque méfait avant-gardiste, chaque crime esthétique, dans le moindre cri du présent. Lui supposer de nouvelles impostures, envisager un Fantômas peintre, plasticien, écrivain, musicien punk, ou Dj frappé d'anonymat. » Car s'il fait la part belle au roman original de Pierre Souvestre et Marcel Allain, aux films de Feuillade, de Hunebelle, et, dans une moindre mesure, à ceux de Vernay, de Chabrol ou de Buñuel, l'essai voit surtout dans *Fantômas* la figure métaphorique du cinéma (« son corps est une silhouette noire qui ondule, un trait d'ombre projeté dans la nuit »). Le hors-la-loi furtif devient un cas critique propre à interroger le septième art depuis son dispositif théâtral originel jusqu'au débordement actuel des technologies numériques. Envisagé en dernier ressort, le parallélisme provoquant entre Ben Laden et le héros masqué conduit, lui, à une analyse troublante de la place du temps cinématographique dans le « tout direct » des médias.

O. M.

BAZAINE Jean

Le Temps de la peinture

[Flammarion, coll. « Champs », 223 p., 7 €, ISBN : 2-0808-0037-X.]

- Au début de ce relevé d'atelier, Bazaine rapporte un propos destiné au jeune Joyce : « Ayez assez de chaos en vous pour faire un monde. » *Le Temps de la peinture* rassemble tous les écrits du peintre, des premiers articles donnés à *Esprit* dès 1938 jusqu'à ceux rédigés en 1998, en passant par les fameuses *Notes sur la peinture d'aujourd'hui* qui en leur temps avaient retenu l'attention de Maurice Merleau-Ponty. C'est donc soixante années de réflexion sur la situation de la peinture et la condition du peintre qui sont présentées dans leur ordre chronologique. Ses repères et ses références ressortissent presque exclusivement à la peinture française et aux grands mouvements picturaux, esthétiques d'avant la Seconde Guerre mondiale. Bazaine ne discute pas sur la peinture en général. Au début des années quarante, il faut affirmer la filiation de « la jeune peinture française » (Pignon, Lapicque, Manessier, Tal Coat) avec Chardin et Poussin autant qu'avec Braque et Matisse. Pour son compte, et un peu pour celui de sa génération, Bazaine dresse le bilan des grands « ismes » de la peinture : impressionnisme, cubisme, fauvisme, expressionnisme, surréalisme. Aux deux premiers, il aura reproché (non sans quelque injustice, reconnaîtra-t-il parfois) d'avoir contraint la sensation, au surréalisme ses artifices et son accompagnement idéologique. Le seul engagement qui convienne à Bazaine est l'enfoncement du peintre dans son travail de peintre et la recherche d'une forme, donnée à la sensation, qui échappe à la rigidité de l'opposition abstraction/figuration. Ce que Bazaine nomme très tôt incarnation. La recherche qui stimule le quotidien du peintre se situe donc hors de l'alternative figuration/non-figuration. *Le Temps de la peinture* garde intactes sa fraîcheur et son exigence. Certains développements portent certes la marque de l'époque. Cela n'a aucune importance au regard de l'évaluation quotidienne du risque constamment encouru par tout vrai peintre.

M. E.

BELLOS David

Jacques Tati, sa vie et son art

[Le Seuil, 476 p., 23 €, ISBN: 2-02-040961-5.]

EDE François et GOUDET Stéphane

Playtime

[Cahiers du cinéma, 192 p., 30 €, ISBN: 2-86642-333-X.]

• À l'heure des derniers feux de la qualité France (studio et scénario), brocardée par François Truffaut, et de la naissance de la nouvelle vague (sur le modèle de l'impressionnisme: sur le motif), Jacques Tati (1907-1982), après *Jour de fête* et en cinq films (de 1953 à 1973), fut probablement le premier metteur en scène français à bâtir un cinéma (héritier de la « reproductibilité technique » de la photographie) explorateur du monde « à l'ère de la reproductibilité technique », de la démocratie des objets — un peu comme en littérature Georges Perec à l'heure de Philippe Sollers et de *Tel quel*. Autrement dit, un cinéma *contemporain* face au cinéma *moderne* incarné absolument par un Jean-Luc Godard (rien ne serait sous cet angle plus amusant que de comparer *Playtime* à *Alphaville*). Viendront, ensuite autrement, via les genres populaires, Jacques Demy et son usage de la « divine idiotie » (Gombrowicz) de l'opérette, et le second Resnais (de *Je t'aime je t'aime* à *On connaît la chanson*; je signale en passant l'anthologie des textes de *Positif* sur le cinéaste qui vient de paraître en Folio, ISBN: 2-07-042186-4). Après une longue éclipse et le paradoxe de la survie de Tati via le titre de la revue de cinéma fondée par Serge Daney qui semble interminablement vouée au travail de deuil de la modernité, Tati revient. Nouvelle copie restaurée de *Playtime* sur les écrans et surtout deux livres importants: une biographie par David Bellos et le journal de *Playtime*. François Truffaut: « *Playtime* ne ressemble à rien de ce qui existe déjà au cinéma. » On est aujourd'hui comme au premier jour, ébloui par ce film sans vrai scénario, par le langage babelien et désarticulé des personnages, par le décor d'anticipation construit, contre lequel vient buter le personnel

de *Jour de fête*. Par la construction d'un espace déhiérarchisé, son usage de l'abstraction en peinture mais tout autant de Bruegel ou de Sempé, son étonnante anticipation de la photo plasticienne (Jeff Wall, Andreas Gursky). Ede et Goudet nous donnent le dossier complet du film, de sa genèse en 1958 à sa sortie en 1967. David Bellos insiste sur les paradoxes du mime de music-hall célébré par Colette, devenu après quarante ans Tati-Hulot « Monsieur Teste du cinéma » (Truffaut encore): en 1967, *Playtime* consonne sans l'avoir voulu avec *La Société du spectacle...* Son livre est plus souterrainement une réflexion sur les contradictions « françaises ». Je nommais Perec: ce n'est sûrement pas un hasard si son biographe est devenu celui de Tati, et si le plus excitant des chapitres du « Ede et Goudet » s'intitule « Espèces d'espaces ». À signaler à ce propos *Formules, revue des littératures à contrainte*, qui, dans son numéro 6, consacre un fort dossier à *Georges Perec et le renouveau des contraintes* (304 p., 22 €, ISBN: 2-914645-04-X.) avec notamment Christelle Reggianni, Dominique Bertelli, Marcel Benabou, Bernard Magné et... David Bellos.

J.-P. S.

BUREN Daniel

Mot à mot

[Éditions du Centre Pompidou/Éditions Xavier Barral/Éditions de La Martinière, n. p., 75 €, ISBN: 2-7324-2902-3.]

LELONG Guy

Daniel Buren

[Flammarion, 192 p., 35 €, ISBN: 2080121952.]

Bertrand Lavier

[Paris Musées, 136 p., 28 €, ISBN: 2-87900-597-3.]

• L'origine de la sempiternelle « querelle de l'art contemporain » depuis 1983 (Jean Clair, Jean Baudrillard) se trouverait dans la non-pensée de la distinction entre art moderne (en rupture avec la *reproductibilité technique*)

... et art contemporain (en phase avec elle). Alors qu'arrive en librairie le rapport Quemain (Jacqueline Chambon), qui la ranime, en prônant sous couvert de « sociologie » le retour à la « peinture française » des années cinquante, ont lieu deux « rétrospectives » bienvenues d'artistes majeurs et emblématiques (*intellectuels*) au Centre Pompidou et au musée d'Art moderne, à Paris. Ici Daniel Buren, objet depuis les années soixante d'une haine continue (ah ! les colonnes !). Là, Bertrand Lavier, objet depuis les années quatre-vingt, d'une dérision constante (ah ! les frigos !). Deux « reprises » plutôt (au sens de Robbe-Grillet) par les intéressés de leur itinéraire, dans des musées qui leur ont laissé carte blanche. Daniel Buren — on connaît ses célèbres bandes — fut d'abord un peintre explorant l'un des terminus de la modernité (la peinture de la peinture) avant de faire de ses bandes l'instrument — fenêtre, miroir — de *l'in situ* qui cadre le monde, le point de passage *entre moderne et contemporain*. Au Centre Pompidou, il a rebâti un immense labyrinthe anthologique. Se présentant comme un monumental agenda, à l'alphabet apparent (de Affichage à Zig-zag), le livre (dédié à la mémoire de Pierre Bourdieu) tente par le jeu des renvois de se faire lire-voir selon une combinatoire à construire — un peu à la façon des *100 000 Milliards de poèmes* de Queneau. Complémentaire, le livre de Guy Lelong repose sur une analogie entre la révolution poétique mallarméenne et la révolution burenienne. À l'inverse, Bertrand Lavier fut d'emblée le prototype d'un artiste *contemporain* qui part du miroir-fenêtre peint, des objets peints en général comme peinture d'après la peinture, puis du ready-made (frigo sur coffre-fort) comme sculpture d'après la sculpture ; toute son œuvre part de Duchamp et dans toute son œuvre « l'art part de l'art », jamais du monde. Au cœur de l'exposition, la salle *Walt Disney Productions 1947* : Lavier a réalisé les tableaux abstraits trouvés sur les murs du *comic*, effectuant le contraire de l'opération Roy Lichtenstein (montrer que l'art de masse peut valoir le grand art) : il démontre que l'art de masse

inclut déjà l'art des musées. Au passage, à ces tableaux et à ces sculptures modernes agrandis, il donne *l'aura* qu'ils n'ont jamais eu... puisqu'ils n'existaient pas.

J.-P. S.

DAGEN Philippe **L'Art impossible**

[Grasset, 246 p., 18,50 €, ISBN : 2-246-61591-7.]

- Universitaire de formation, journaliste, Philippe Dagen rend compte très régulièrement de l'actualité plastique et picturale dans le journal *Le Monde*. À ce titre, il n'ignore rien de la matière de son nouvel essai : l'art contemporain, les peintres et leurs ateliers, les institutions culturelles, les musées grands et petits. Il rencontre ceux qui en ont la charge, constate les goûts du public, visite les galeries d'art. Aussi établit-il sans complaisance et sans indulgence l'état des lieux. L'attitude des créateurs (faut-il à ce mot quelques guillemets ?) est analysée et jugée comme le sont les pratiques culturelles du public et des professionnels. Philippe Dagen sait argumenter pour démontrer que, la culture étant une industrie, elle est dès lors, comme disait déjà Jean Dubuffet, asphyxiante. L'art comme la culture sont aujourd'hui, à suivre l'auteur, une entreprise comptable de ses coûts, recettes et blessures. Des auteurs et des artistes (Marcel Duchamp, André Breton, Walter Benjamin, Jean-Luc Godard, et avant eux Georg Simmel) que Dagen cite avec plaisir l'avaient déjà relevé. Tout cela, pensera-t-on, est assez connu de ceux qui ont affaire au « système » culturel français. On aurait tort de croire que cet essai est banalement polémique. Il devrait entraîner d'autant mieux le débat que le livre est construit de manière indirecte, plus digressive que systématique, laissant place à de fines remarques sans que par ailleurs l'auteur ne se prive d'écrire noir sur blanc ce qu'il pense de tel ou tel. C'est pourquoi grandit chez le lecteur la conviction que rien ou presque ne trouve grâce aux yeux experts de l'essayiste : ni la politique culturelle de ces vingt dernières années, ni la métamorphose des

lieux d'exposition, ni les esthétiques ou les doctrines, ni la réflexion sur l'art ou l'image, la photographie et la vidéo, ni le travail des artistes. Tout cela s'accompagne cependant de quelques exceptions, dont voici les noms : Djamel Tatah, Phil Guston, Marc Desgrandchamps, Stéphane Pencreac'h, Raymond Depardon. Il y a quelque chose de désespéré (et de désespérant) dans cette mise à nu qui n'est exempte ni de virulence ni de nostalgie : grâce soit rendue aux musées qui auraient gardé les surprises du désordre de leurs collections, aux rétrospectives débarrassées de la mainmise arrogante des commissaires d'exposition. Comme si le critique se trouvait privé de toute libre jouissance et appréciation dès lors que l'œuvre dépérit dans la culture devenue la règle, et l'art l'exception. Que faire, se demande-t-on, pour échapper à ce que décrit Dagen sans encourir l'impasse de l'élitisme ? Ce livre ne se fait ni obligation ni souci de répondre. L'art, esquisse-t-il en quelques mots de conclusion, est singularité humaine qui se tient à l'écart, à la marge. Car l'art comme, semble-t-il, Dagen lui-même n'aïment point trop l'ordre.

M. E.

DELEUZE Gilles

**Francis Bacon,
logique de la sensation**

[Le Seuil, coll. « L'ordre philosophique », 162 p., 21,50 €, ISBN : 2-02-050014-0.]

- Publié en 1981 aux Éditions de la Différence, cet ouvrage de Deleuze était accompagné d'un volume iconographique important. En sorte qu'il pouvait alors se lire avec les reproductions en couleurs sous les yeux pour suivre le cours de sa pensée. Ici, il faut se contenter de quelques tableaux de taille réduite. Mais peu importe. Le texte à nu, éloigné, le temps de la lecture, de sa référence obligée, est d'autant plus éloquent. Car le plus grand mérite de l'auteur est de ne pas avoir voulu plier les œuvres d'art ni à un système de représentation (ce qui est désormais impossible) ni à un système de lecture conceptuelle. Il s'est efforcé de pénétrer dans le travail du grand artiste

britannique et de faire apparaître les grandes lignes d'une pratique spécifique de la peinture. Il tente en premier lieu de cerner les principes généraux de ses tableaux et il y discerne une représentation non narrative et un genre de figures qui va à l'encontre de la figuration. Il dresse ensuite une topologie de l'univers du créateur qui procède par rétrécissement et concentration, les figures s'inscrivant dans des parallélépipèdes, mais surtout dans des cercles — en somme, à l'intérieur de pistes, comme au cirque. Et dans ce cercle ou cet ovale, des corps s'étreignent et se dissolvent pour mettre à cru le « devenir-animal de l'homme ». Deleuze se rend bien compte que « [la] Figure c'est la forme sensible rapportée à la sensation ; elle agit immédiatement sur le système nerveux, qui est de la chair ». Il y distingue une forme d'hystérie, mais pas de caractère analytique ou psychiatrique, se demandant : « Peut-on parler d'une hystérie de la peinture ? », songeant alors à une « clinique purement esthétique ». Cette enquête sur Bacon — ou à partir de lui — entraîne Deleuze assez loin pour que son périple soit un perpétuel questionnement et non une batterie de réponses vaniteuses et abscones. La seule chose qu'il n'a pas vue est le lien évident avec une recherche littéraire comme celle de William S. Burroughs, où le monde s'anamorphose sans cesse, se déforme, à la fois merveilleux et épouvantable, paradis et enfer confondu, extrême de sens, dernière limite de la chair et de la raison. Mais pour le reste, c'est un modèle d'intelligence critique et de sensibilité, donnant toujours le dernier mot à la peinture grâce à la magie de son verbe.

G.-G. L.

DIDI-HUBERMAN Georges

Ninfa moderna.

Essai sur le drapé tombé

[Gallimard, coll. « Art et artistes », 179 p., 24 €, ISBN : 2-07-076375-7.]

- Tout comme les écrits de Walter Benjamin, les travaux de l'historien d'art allemand Aby Warburg hantent la réflexion et donc nombre de livres de Georges Didi-Huberman, lui-même

... historien d'art. Dans son dernier ouvrage, Georges Didi-Huberman reprend et poursuit, en le rapportant essentiellement à la photographie moderne, ce qui est à la fois une intuition et une découverte de Aby Warburg : Ninfa, nymphe immémoriale et fictive, surgie du mouvement des étoffes qui accompagne le corps féminin et le délivre du vêtement. Il faut comprendre que Ninfa n'est pas une personne, moins encore un personnage, seulement une « héroïne impersonnelle » fuyante et présente. Le regard et la science de l'historien la perçoivent et la construisent dans les peintures et les sculptures de Botticelli, du Titien, de Corrège, du Bernin ou encore dans la splendide *Sainte Cécile* de Stefano Maderno, dans l'église romaine du même nom. Ninfa n'est pas « un type idéal », une abstraction conceptuelle, mais « la survivance » paradoxale du temps, du désir, du mouvement, qu'indiquent, œuvre après œuvre, les pliures, les étalements et les déploiements des linges, les froissements des tissus et des voiles, ce reste qui choit et qui en est comme la quintessence lorsque le corps se fait oublier ou bien même s'en est allé. Cela s'appelle le drapé. Passant par-dessus peinture et sculpture, Didi-Huberman trouve dans la photographie les refuges et les métamorphoses de Ninfa. La voici moderne dans les travaux de photographes anonymes ou de grand renom (Brassaï, Kertész, Germaine Krull, Denise Collomb), dans ceux de peintres-photographes qui expérimentent (Moholy-Nagy, Wols, Alain Fleischer). Le matériau est urbain (eau, pierre des caniveaux et des trottoirs, chanvre épais de la serpillière, déchets, détritiques, graffitis des murs, etc.), que l'objectif et le cadrage photographiques saisissent dans leur enroulement, leur étirement, les plis de leur contraction. Permanence et métamorphose du drapé jusque dans l'informe, cache ultime de Ninfa. Ces refuges de Ninfa n'arborent point l'opulence, moins encore le luxe. Nous sommes dans cette modernité que Baudelaire, le premier, a saisie. On peut reprocher à Georges Didi-Huberman une certaine complaisance à l'égard de cette approche bien connue de la modernité, son recours,

trop sûr de sa justesse, aux textes à la mode de Benjamin (*Paris, capitale du XIX^e siècle*). Auprès de Georges Bataille, Michel Leiris et Marcel Griaule, c'est-à-dire dans un champ à la fois ethnologique et littéraire, l'auteur trouve matière à souligner dans le corps écroulé de Ninfa, déjà aperçu sur les photos des rues des grandes villes, l'aspect tragique de la « survivance » : sa relation à la mort. Pour cette exploration de la galaxie Ninfa, Georges Didi-Huberman revendique la part de hardiesse et d'imagination due à l'historien d'art chargé de retrouver, pour emprunter le mot de Walter Benjamin, les « passages » entre les œuvres, abolis par le temps.

M. E.

LE BRIS Michel

Le Défi romantique

[Flammarion, 479 p., 21 €, ISBN : 2-08-068311-X.]

- Écrit il y a vingt ans pour l'éditeur d'art Skira, *Le Défi romantique*, qui revient augmenté d'une nouvelle conclusion, est bien dans la manière de Michel Le Bris : tumultueuse, engagée, politique, virtuose aussi, au vu de l'impressionnante matière brassée. Les références sont picturales, philosophiques et littéraires, rarement musicales. Dans chacun de ces domaines, Michel Le Bris met en avant des artistes, des auteurs et des penseurs (de précieuses notices figurent en fin d'ouvrage) qui n'ont pas l'heur d'être pris en compte par les universitaires et autres « spécialistes » avec suffisamment de considération. Pour autant, il ne restreint nullement la part des plus grands, de Diderot à Turner en passant par William Blake, Novalis, les frères Schlegel ou Delacroix. Car c'est bien chez le Diderot des *Salons* que Michel Le Bris entend, dans quelques phrases sur la peinture ou la poésie, les prémices et l'anticipation du romantisme, soit « le travail d'une sourde dissidence » filtrant sous les exigences de la raison et des Lumières. Par romantisme, tant en peinture qu'en littérature, Le Bris désigne moins une doctrine ou un programme qu'une promesse, un élan vers un débordement du partage de la raison et du désir, « pour échapper enfin aux idéologies mortifères »,

qu'elles soient d'hier ou contemporaines. La richesse et l'actualité du romantisme ne résident pas à ses yeux dans une théorie — que ce soit celle de la littérature, de la peinture, de la langue ou du rêve —, mais dans sa capacité à donner forme à des puissances obscures, oniriques, mystiques, qui sont autant d'humaines puissances subversives ne se muant en aucune sorte de pouvoirs. Fort de son expérience de militant maoïste (en 1980-1981, ces années-là ne sont pas si éloignées de lui), Le Bris, qui n'avantage d'aucune façon la part spéculative et théorique du romantisme, trouve dans celui-ci une alternative à l'oubli de l'autre et de l'humain, aux égarements idéologiques et théoriques sectaires des années qui suivent Mai 68. *Le Défi romantique* est une réponse actuelle, souvent trop lyrique, à des lectures et à des interprétations restrictives du romantisme dont l'auteur ne cesse d'embrasser l'éminente diversité. C'est le sens de la conclusion, datée de 2002. Le romantisme dans sa globalité, tel que le rencontre, le comprend et l'expose l'auteur, est le défi opposé à tout un courant de la pensée contemporaine, sciences humaines et philosophie au premier chef, auquel est reproché sans appel de procéder à l'expulsion du symbolique et de l'humain. Voilà ce contre quoi tonne Le Bris et qu'il appelle nihilisme. On comprend mieux pourquoi Michel Le Bris se consacre depuis une bonne quinzaine d'années à la reconnaissance d'une littérature différente, celle des « étonnants voyageurs » qu'il invite avec succès à Saint-Malo, à l'ombre de Chateaubriand.

M. E.

PLUCHART François
et **VIENNE Jean-Philippe**
François Pluchart, une anthologie

[Éditions Jacqueline Chambon, 300 p., 17 €, ISBN: 2-87 711-239-X.]

- L'intérêt de cette anthologie raisonnée des textes de François Pluchart (1937-1988) est double. Par son parcours (chroniqueur dans *Combat* de 1959 à 1974, fondateur de la revue *Artitudes*, qui sous toutes ses formes dura de 1971 à 1977, puis rédacteur en chef

de *l'Art vivant* de 1984 à 1985), François Pluchart est pendant une vingtaine d'années un élément central et moteur du développement et de la diffusion des arts plastiques en France. Commentés, ses textes valent autant pour leur valeur théorique que pour le témoignage qu'ils apportent sur la réception hexagonale de l'art contemporain à cette époque. Fidèle aux « maîtres » de l'abstraction informelle (Mathieu et surtout Hartung), François Pluchart suit d'abord en peinture l'évolution d'un art « porteur d'un pouvoir émotionnel [et qui] tend à devenir simultanément un mode de comportement ». Mais dans les années soixante-dix, le critique laissera les toiles partiellement de côté. L'arrivée du pop, du nouveau réalisme, et les limites du minimalisme ont, au même titre que Mai 68, marqué son jugement; et c'est vers l'« Art corporel » qu'il se tourne alors. Théoricien du mouvement, Pluchart décèle rapidement dans les attaques physiques de Vito Acconci, Dennis Oppenheim ou Chris Burden « un exercice critique, une morale, une ascèse ». Gina Pane ou Michel Journiac figurent alors parmi les proches du critique, qui a su trouver dans leur travail la source d'une écriture demeurée vive et engagée.

O. M.

SARTRE Josiane

Atget, l'art décoratif

[Flammarion, 256 p., 23 €, ISBN: 2-08-010790-9.]

- Les photographies du vieux Paris d'Eugène Atget sont désormais célèbres et constituent une source inépuisable de références pour la connaissance de cette ville à la Belle Époque et au début du xx^e siècle. Mais les documents réunis dans ce bel album — ils sont conservés à l'Union des arts décoratifs de Paris — nous présentent un nouvel aspect de son infatigable enquête dans les rues et dans les monuments historiques d'une cité qui avait déjà connu avec Haussmann de considérables transformations et qui allait sans nul doute en connaître beaucoup d'autres. Ce livre témoigne de son souci de conserver les images d'un monde qui s'efface inexorablement — ainsi, la vision des hôtels

... particuliers, dans le Marais et ailleurs, comme l'hôtel de Beauvais, l'hôtel Miron, l'hôtel de Sartine ou l'hôtel de Roquelaure, Atget s'intéressant aux moindres détails de la décoration. Il s'attarde autant sur la folie de Bagatelle que sur les salles du palais du Louvre. Il « collectionne » les marteaux de porte, les frontons, les fontaines, même les plus humbles, les portes cochères, jusqu'aux vantaux les plus remarquables. Atget pourrait être surnommé le Mérimée du Paris d'autrefois. Il y a chez lui une hantise qui le pousse à cataloguer cet univers urbain qui témoigne de l'histoire, la grande comme la petite, mais aussi d'une esthétique de la vie publique et privée unique dans son genre. Il n'est pas étonnant d'apprendre qu'Atget, qui a ouvert son premier studio en 1890, a travaillé dans cette optique alors qu'Alfred de Champeaux publie un inventaire des lieux historiques à la demande de la *Gazette des beaux-arts*.

G.-G. L.

SCHMITT Jean-Claude

Le Corps des images.

Essais sur la culture visuelle au Moyen Âge

[Gallimard, coll. « Le temps des images », 409 p., 40 €, ISBN : 2-07-076159-2.]

- Consacré à la culture visuelle au Moyen Âge, ce livre met à la disposition du public les travaux et les recherches de l'auteur, dont seuls ou presque avaient connaissance les spécialistes à l'occasion de colloques ou de symposiums. Somme aussi parce que le champ de cet ouvrage résonne de multiples façons : historique, méthodologique (rapport avec l'histoire de l'art), esthétique, théologique. Un mot, auquel Jean-Claude Schmitt attache beaucoup d'importance, englobe toutes ces résonances : anthropologique. L'image elle-même est anthropologique, pour autant que l'homme est à l'*image de Dieu*. On ne peut comprendre l'immense et capitale question des images qui occupe le Moyen Âge sans la mettre en rapport avec les affrontements théologico-politiques, les pratiques sociales et religieuses dont elle est marquée. À l'église

ou au musée, nous oublions trop vite que l'image religieuse chrétienne a dû conquérir par voix de papes et d'empereurs son autonomie et sa légitimité (théologique, religieuse, sociale, esthétique) face à l'icône et à la conception byzantines, et se démarquer de la conception grecque néoplatonicienne. De graves et belliqueuses disputes auront pour motif l'attitude à l'égard de l'image : accepter/rejeter, adorer/idolâtrer, etc. Le texte fondateur de l'Église d'Occident à l'endroit des images date de 600. C'est la lettre de Grégoire le Grand à Serenus, l'évêque iconoclaste de Marseille. Ce texte reconnaît l'image et la place sous la tutelle des Écritures. Mais, à titre d'exemple parmi bien d'autres illustrations possibles de la complexité de l'affaire et des évolutions théologiques, relevons ce propos de Guillaume Durand, évêque de Mende, attentif à la force émotionnelle de l'image en pleine période scolastique : « Dans l'Église, nous révérons les images et les peintures plus que les livres. » C'est aussi que, jamais au Moyen Âge, l'image n'a le statut moderne de représentation. Elle est épiphanie, apparition. Elle est médiation entre le divin et l'humain, entre le visible et l'invisible. Anthropologique, l'image religieuse médiévale se lie à l'ordre matériel et à l'imaginaire. Parce qu'elle est matérielle, l'image trouve sa place, derrière la Croix et les reliques, dans la hiérarchie des objets sacrés. Le lecteur sera intéressé par l'attention que l'auteur porte aux relations entre images et reliques. Ce problème met en évidence le rôle des objets dans la croyance et la pratique religieuses tout autant que celui du corps puisque la relique atteste de restes de corps humain et, plus noblement, rejoint le mystère de l'eucharistie. Le rapprochement entre reliques et images, lequel n'a nulle évidence, insiste l'auteur, permet de mieux comprendre le titre de cet ouvrage, qui accorde à la catégorie de l'image une large extension. L'image prise en compte est aussi bien l'image merveilleuse, miraculeuse, que l'image peinte (quel statut pour la couleur?) ou sculptée, l'image

des vitraux ou des enluminures, l'image portée dans les processions, c'est-à-dire présente dans des pratiques religieuses nouvelles. Il est impossible ici de suivre l'auteur dans le détail de ses analyses. L'étude des rêves et des visions (les visions sont réelles et s'opposent aux rêves) termine cette enquête sur « le culte des images » qui, à propos du Volto Santo de Lucques, éclaire au passage, d'une ancienne et autre lumière (XIII^e siècle), la merveilleuse « pantoufle de vair » qui sied au pied de l'infortunée Cendrillon.

M. E.

SITNEY Paul Adams

Le Cinéma visionnaire. L'avant-garde américaine

[Paris expérimental, 446 p., 38 €, ISBN : 2-912539-08-0.]

- Publié pour la première fois en 1974, *Le Cinéma visionnaire*, de Paul Adams Sitney, demeure un ouvrage historique central pour la compréhension du cinéma expérimental américain de ses origines à la fin des années soixante-dix. Théoricien, universitaire et critique, l'auteur est en effet un des principaux exégètes du genre. Opposée au cinéma « traditionnel » et à ses codes narratifs ou mimétiques, la cinématographie abordée par Sitney débute sur les brisées du surréalisme. C'est *Un chien andalou*, de Buñuel et Dali, qui occupe les premières pages et mène directement aux « films poèmes » réalisés par Maya Deren (1917-1961) à partir des années quarante. Portée par une esthétique du collage et du rêve, la manière de la réalisatrice perdure dans les œuvres de Kenneth Anger (1930) et Stan Brakhage (1933), deux références absolues du cinéma underground. Outre leurs chefs-d'œuvre respectifs, *Scorpio Rising* et *Dog Star Man*, nombre des films des auteurs sont ici précautionneusement analysés, et mis en parallèle avec le nouveau romantisme américain ou l'expressionnisme abstrait. Face à ce « cinéma subjectif », le développement conjoint d'un « cinéma graphique » trace quant à lui une aventure inaugurée par les recherches d'Hans Richter dans le domaine de l'abstraction. La filiation

n'est pas sans détour, mais c'est cette voie qui portera ses fruits à la fin des années soixante à travers les travaux de Peter Kubelka ou de Paul Sharits. Largement inconnue, trop souvent dans l'ombre, cette histoire du cinéma et de ses multiples ramifications mérite amplement les quelque quatre cents pages du livre, mais aussi quelques séances de visionnage.

O. M.

THÉLY Nicolas

Vu à la webcam (essai sur la web-intimité)

[Presses du réel, 190 p., 10 €, ISBN : 2-84066-076-8.]

- Comment aborder les webcams ? L'usage de ces petites caméras connectées à Internet a été ces dernières années le sujet de nombreuses discussions. Les « magazines de société » se sont empressés d'y voir exhibitionnisme et voyeurisme, tandis que des penseurs comme Paul Virilio ont agité le spectre d'une société passée sous le contrôle de l'image. À distance de ces extrêmes, l'essai de Nicolas Thély s'appuie sur une observation précise et réelle de ce qu'il nomme la « web-intimité ». Face à son écran d'ordinateur, il a, pendant deux ans, traqué et posé par écrit les attentes du spectateur de ce nouveau type d'images. Constamment relancé par l'appel à des pratiques artistiques proches (les journaux filmés de Joël Bartolomeo, les filatures de Sophie Calle, les autoportraits de Cindy Sherman...) et appuyé par un appareil critique riche, ce récit à la première personne se transforme ensuite en une analyse attentive. Marqué par une esthétique du fragment qui joue sur l'ellipse temporelle et l'attente plus que sur une quelconque continuité de la surveillance, le régime iconographique instauré par les webcams côtoie plus qu'il n'y paraît la fiction. « Sans cesse l'image prête à lire, donne du sens, mais surtout induit le plaisir d'imaginer, de saisir, et conduit logiquement à prendre goût à la situation ou bien à la trouver ennuyeuse », suggère l'auteur.

O. M.

VOUILLoux Bernard

Le Tableau vivant.

Phryné, l'orateur et le peintre

[Flammarion, coll. « Idées et recherches », 564 p., 39 €, ISBN : 2-08-08012694-6.]

• Cet essai est le fruit d'une grande ambition théorique. Bernard Vouilloux prend comme point de départ un tableau de Gérôme, présenté au Salon de 1861, *Phrynée devant ses juges*, thème qui n'était pas nouveau, mais que l'artiste posa en archétype d'un certain genre de peinture. L'auteur va se servir de l'histoire de Phryné, cette courtisane grecque du IV^e siècle avant notre ère qui, dans un paradoxe, se dévoile complètement devant ses juges pour prouver son innocence. Cela, dans le but de montrer que la nudité « classique » s'est imposée comme art chaste et pur et donc comme modèle pour les artistes dès la Renaissance, et comment la peinture s'est instituée comme un art dramatique de la pose. L'auteur lie en effet cet art de la rhétorique qui a été transposé dans la sphère esthétique à une conception de l'art qui s'impose avec les « tableaux vivants » à partir de la seconde moitié du XVIII^e siècle. Plusieurs écrivains, dont Goethe, ont pu assister aux représentations données par Emma Hart, l'épouse de William Hamilton. Ce genre s'est développé et a connu un grand succès le siècle suivant : Hugo et Zola en parlent, pour ne citer qu'eux. La peinture s'en inspire jusqu'au point de rupture provoqué par Gérôme, qui justifie l'art pompier comme étant pour l'essentiel un art de la pose. Cette étude n'a qu'un seul défaut : elle s'engage dans plusieurs directions qui auraient pu être séparées. Elle aurait ainsi pu donner lieu à plusieurs ouvrages. Mais la qualité de la recherche, la minutie des références, l'intelligence de la réflexion qui conduit cette enquête concernant aussi bien les sources antiques du thème, l'histoire de l'art et du goût, la contamination des différentes disciplines, font de ce livre l'une des meilleures recherches sur une question d'esthétique ayant paru ces derniers temps en France. Et, ce qui est admirable,

Bernard Vouilloux n'a pas fait serment d'allégeance aux maîtres contemporains.

Il a affirmé son point de vue en toute indépendance et avec discernement.

D'où la force irréfutable de son analyse des ambiguïtés de la belle Phryné sublimée par Praxitèle.

G.-G. L.

ALBUMS

Sélection par Thierry GROENSTEEN

CHAUZY et LAPIÈRE

Clara, t. III: La Disparue

[Casterman, 48 p., coul., 12,50 €, ISBN : 2-203-35604-9.]

• Comme son père défunt, dont elle a repris le bureau et le costume, Clara Dominique est détective. Mais la clientèle a déserté et l'avenir s'annonce plutôt sombre, quand surgit dans sa vie un séduisant Danois, Sune Olesen, qui la prie d'enquêter sur la disparition d'une jeune femme. Amoureuse de son client, Clara va pousser toujours plus loin l'identification à la disparue, sans réaliser la manipulation dont elle fait l'objet. Si les séries télévisées nous ont habitués aux femmes commissaires ou juges d'instruction, le polar dessiné est resté plus machiste. L'un des charmes de cette série est de nous attacher aux pas d'une héroïne. Le dessin nerveux, efficace, très vivant de Jean-Christophe Chauzy sert parfaitement le scénario un peu convenu de Denis Lapière. Du cousu main pour les amateurs de polars.

T. G.

CLOWES Daniel

Ghost World

[traduit de l'anglais par Sidonie Van den Dries, Vertige Graphic, 96 p., bichro et quadri, 15 €, ISBN : 2-908981-62-9.]

• *Ghost World* : c'est le monde fantomatique dans lequel errent sans illusion Enid et Rebecca, deux amies sortant de l'adolescence, encombrées de leur avenir, de leurs désirs, de leur époque sans perspective. Mi-rebelles, mi-désabusées, elles traînent de cafétéria en brocante de quartier, décochant — avec une agressivité qui masque mal leur besoin d'amour — des flèches acerbes à tous ceux qui les croisent. À travers ces deux portraits remarquables, Daniel Clowes, dont l'étoile ne cesse de grandir, brosse une peinture sans concession de la classe moyenne américaine. Excellent dialoguiste, remarquable observateur du quotidien, il distille une inquiétude diffuse qui confine, par endroits,

au fantastique. C'est ici la deuxième édition française de cette œuvre majeure, proposée à l'occasion de la sortie sur les écrans du film réalisé d'après elle par Terry Zwigoff, avec le concours direct de Clowes au scénario.

Un dossier de seize pages en fin d'album, comportant des dessins inédits, évoque cette transposition cinématographique, très bien accueillie par la critique spécialisée.

T. G.

DENIS Jean-Claude

Quelques Mois à l'Amélie

[Dupuis, coll. «Aire libre», 72 p., coul., 12,35 €, ISBN : 2-8001-3168-3.]

• Ses nombreux albums parus chez Casterman et Albin Michel ont imposé Jean-Claude Denis comme l'un des plus sensibles «romanciers» de la bande dessinée contemporaine. Cet auteur est capable de parler de son époque avec justesse, à travers des personnages attachants évoluant dans tous les milieux. Pour son premier livre chez Dupuis, il se surpasse avec un scénario très habilement construit autour de nombreux allers et retours entre passé et présent. Aloys Clark (les fans de Superman apprécieront...) est un écrivain en mal d'inspiration, qui court les bibliothèques et les centres culturels pour parler de son métier, faute de se remettre à écrire. La découverte inopinée du livre d'un obscur confrère lui donne l'idée d'entamer un périple au cours duquel il s'introduira dans la vie d'inconnus, travestissant son identité au besoin. Le procédé lui réussit et lui permet de rencontrer une jeune femme dont la maison, «À l'Amélie», lui réserve quelques surprises... Le naturalisme stylisé de Denis, son ton doux-amer, ses couleurs rayonnantes contribuent à l'enchantement du lecteur. Quant au manuscrit qu'Aloys Clark est censé ramener de son aventure, Denis l'a écrit pour de bon : il est publié sous forme de roman aux éditions PLG, avec quarante illustrations tracées d'un pinceau ivre d'une liberté que lui interdisent les contraintes de la bande dessinée. Le titre est identique à celui de l'album.

T. G.

DIECK Martin Tom et BALZER Jens

Les Nouvelles Aventures de l'incroyable Orphée

[Trad. de l'allemand par Paul Derouet, Fréon, 60 p., n. et b., 14 €, ISBN: 2-930204-37-0.]

- Le duo allemand donne une suite à l'album *Salut Deleuze!*, déjà traduit chez le même éditeur en 1998. Composé de trois chapitres, ce nouvel opus nous reconduit dans l'au-delà aux côtés de la « bande des quatre », Barthes-Deleuze-Foucault-Lacan. Si le volume précédent s'inspirait directement de *Différence et Répétition*, c'est plutôt *L'Anti-Œdipe*, cette fois, qui fournit les éléments de ces variations philosophico-humoristiques. D'autres personnages interviennent et nourrissent la réflexion des auteurs sur l'identité ou sur les rapports entre machine et liberté : ce sont Krazy Kat, Buster Keaton, Orphée et Eurydice. Le résultat fascine et déconcerte à la fois, procurant l'une des lectures les plus dépayantes qu'ait à offrir la bande dessinée contemporaine. Formellement, Martin Tom Dieck séduit par son sens du rythme, son élongation des formes et sa maîtrise des clairs-obscur. Déjà illustrateur de textes de Levinas pour les Éditions du Seuil (*Le Visage de l'autre*, en 2001), il défriche, avec d'autres — je songe en particulier au Britannique Peter Blegvad —, un genre nouveau : la BD d'aventures philosophiques.

T. G.

HERODY Dominique et TRONDHEIM Lewis

Farniente

[L'Association, coll. « Mimosette », 32 p., 6 €, ISBN: 2-84414-101-3.]

- On a grand plaisir à retrouver Dominique Herody après des années de silence. Auteur de trois albums dans les années quatre-vingt, puis absorbé par son enseignement à l'École supérieure de l'image d'Angoulême, il effectue un retour discret avec ce délicieux petit recueil, auquel il convient d'ajouter son roman publié peu auparavant par Le Temps qu'il fait, *En sa compagnie*. *Farniente* se compose de saynètes développées en six cases, des instantanés de la vie d'un couple en vacances au bord de la mer. Herody met

en scène avec ironie et délicatesse les savoureux dialogues de Lewis Trondheim.

Un exemple :

« LUI — J'ai calculé combien nous coûtent nos vacances en tout. [...] Ça fait treize centimes la minute. ELLE — Tu crois que penser à ce genre de choses sous cet angle te fera apprécier plus ton séjour ici ?

— Oui, parce que je vais maintenant profiter à 100 % de tout ce à quoi j'ai droit.

— Par exemple?... Tu vas arrêter de dormir ?

— Non... Je vais laisser les robinets de la chambre ouverts à fond et la télé allumée même quand on sera sortis. » Chacun se reconnaîtra dans ces moments de vie empreints de paranoïa légère, de tendresse et de mauvaise foi.

T. G.

LE GALL Frank et YANN

Les Exploits de Yoyo (intégrale)

[Vents d'Ouest, 96 p., coul., 19,80 €, ISBN: 2-7493-0010-X.]

- La notoriété très légitime que vaut aujourd'hui à Le Gall sa série *Théodore Poussin* a incité les éditions Vents d'Ouest à ressusciter un personnage plus éphémère, créé en 1986 avec la complicité du scénariste Yann, alors au sommet de sa verve. L'échec commercial de Yoyo (il n'y eut que deux albums : *La Lune noire* et *Les Sirènes de Wall Street*) nous avait chagrinés ; on se réjouit de vérifier que l'œuvre, au cours certes quelque peu décousu, est aussi jubilatoire que dans notre souvenir. Les mésaventures de la jeune Ève de Grimaldi et de son fidèle majordome noir Yoyo, d'abord au pays des vampires (la Transylvanie) puis dans un New York ravagé par la dépression économique, sont semées de bons mots, de situations incongrues et de trouvailles graphiques, Le Gall s'amusant à multiplier les rimes entre motifs géométriques et couleurs. Héritiers de la grande tradition belge des Hergé, Franquin et autres Macherot, les auteurs insufflaient une poésie inédite dans cet improbable enchaînement de péripéties oniriques. Une rareté à redécouvrir absolument.

T. G.

SUPIOT Olivier et OMOND Éric

Le Dérisoire

[Glénat, coll. « Carrément BD », 56 p., coul., 14,99 €, ISBN : 9-782723-435673.]

- Il porte bien son nom, ce vieux cargo rouillé échoué au milieu d'un désert de sable, océan immobile où il aurait chu tel un astre obscur, le *Dérisoire*. De l'équipage ne subsistent que des squelettes grimaçants, en rébellion contre leur capitaine qui, lui, a conservé toutes les apparences de la vie. Bossu, il erre sur son tas de ferraille, tâchant de lui trouver quelque justification, jusqu'au moment où la chaleur, la déraison, le fantôme entraînent son rafiote dans d'improbables métamorphoses et font surgir les passagers d'une croisière mondaine. Le scénariste Éric Omond tire le meilleur parti de ce huis clos onirique, sans jamais resserrer les vannes d'un imaginaire particulièrement débridé. Les images peintes d'Olivier Supiot, un nouveau venu, magnifiées par le grand format carré de la collection, l'accompagnent avec puissance, tout en hésitant un peu entre plusieurs écritures.

T. G.

ALBUMS

Sélection par IBBY-France et LA JOIE PAR LES LIVRES

BERNOS Clotilde
et NOVI Nathalie (ill.)

Moi, Ming

[Rue du Monde, 32 p., 13 €, ISBN : 2-912084-62-8.]

- Mais qui donc rêve d'être reine d'Angleterre, crocodile égyptien... ou vieille sorcière ? Un grand-père qui, lui, ne cédera sa place pour rien au monde, car il adore sa petite-fille, Nam. L'amour qui unit ces deux êtres irradie chaque page du livre. Nathalie Novi a composé de véritables tableaux qui servent parfaitement le texte. Les couleurs sont magnifiques. Le grand-père et sa petite-fille, souvent présentés de dos, invitent à les suivre. Ils nous font partager leur joie de vivre. L'histoire de ce livre se déroule en Chine, il en reflète tout l'exotisme, mais sa portée est universelle.

À partir de 6 ans

I. F.

COUSSEAU Alex
et TURIN Philippe-Henri (ill.)

Les Trois Loups

[L'École des loisirs, coll. « Matou », 12,50 €, ISBN : 2-211-06597-X.]

- Les livres drôles sont trop rares ; alors ne vous privez pas de celui-là. Tout y est réjouissant.

L'histoire est celle de trois loups voguant sur le vaste océan, sans évidemment le moindre cochon à se mettre sous la dent. L'un décide de se jeter à l'eau pour pêcher, l'autre de sauter pour attraper une mouette.

Le troisième reprend espoir quand il aperçoit un navire. Mais le bateau, chargé à ras bord de cochons rigolards, passe. Le texte est court, rythmé, drôle, parfait à lire à haute voix. L'illustration est très efficace, utilisant excellemment le format à l'italienne et ses doubles pages, jouant sur les cadrages ; elle renforce dès lors l'humour de cet album idéal à lire et à montrer à un groupe d'enfants.

À partir de 5 ans

I. F.

KINGUE EPANYA Christian

Le Petit Camion de Garoua

[Edicef, coll. « Le caméléon vert », 23 p., 3,66 €, ISBN : 2-8412-9794-2.]

- Depuis que Konan est revenu de la ville, il court partout, mais pour quoi faire ? Il fait le tour des artisans du village, ramasse des clous, de vieilles boîtes de conserve... Il n'a même plus le temps de jouer avec ses copains, et toute la communauté l'observe, intriguée. Ainsi, nous parcourons le village camerounais à travers les belles illustrations d'Epanya, dont les couleurs vives et chaudes restituent si bien l'atmosphère.

À partir de 4 ans

I. F.

RAPAPORT Gilles

10 Petits Soldats

[Circonflexe, coll. « Albums Circonflexe », 32 p., 11 €, ISBN : 2-87833-298-9.]

- Les dix petits soldats s'en vont en guerre, la fleur au fusil et le tambour battant un air plein d'entrain. Mais l'horreur et l'absurdité de la guerre se sont donné rendez-vous à toutes les pages du livre, et les petits soldats tombent un à un. Les illustrations sont faites principalement d'encre noire qui éclabousse les pages. L'ultime survivant dit : « Assez », dépose les armes et s'en va. Une fable antimilitariste énoncée clairement et drôlement.

À partir de 8 ans

I. F.

RASCAL

et GIREL Stéphane (ill.)

Ami-Ami

[L'École des loisirs, coll. « Pastel », 12 €, ISBN : 2-211-065-20-1.]

- Tout au bas d'une vallée, dans une petite maison blanche, vivait un gentil petit lapin. Tout en haut de la vallée, dans une grande maison noire, vivait un grand méchant loup. Chacun rêvait d'avoir un ami à aimer très fort. La rencontre va se produire, et c'est alors qu'il faudra comprendre ce qui se cache derrière les mots et surtout derrière le mot « aimer ». La chute est brutale ! Les illustrations participent fortement au récit, offrant des contrastes saisissants, jouant sur les échelles et les cadrages.

À partir de 5 ans

I. F.

SOLOTAREFF Grégoire

et NADJA (ill.)

Comment Benjamin est tombé amoureux

[L'École des loisirs, coll. « Lutins des bois », 8,50 €, ISBN : 2-211-06590-2.]

Pourquoi Violette est devenue sorcière

[L'École des loisirs, coll. « Lutins des bois », 8,50 €, ISBN : 2-211-06583-X.]

- Deux petits albums carrés qui nous font pénétrer dans l'univers des lutins, au fond des bois, dans le monde des vraies histoires. Dans le premier, Benjamin, le timide, est amoureux d'Ania. Il préfère se cacher dans l'arbre pour observer sa bien-aimée, mais il en tombe à ses pieds. Et elle, elle sait ce qu'elle veut ! Alors tout se termine comme dans les vraies histoires, de lutins bien sûr. Dans le second, Violette est jalouse et d'une humeur massacrant. Elle devient sorcière et trouve par magie le moyen de régler ses problèmes. La peinture de Nadja crée à merveille cet univers de lutins, étranges enfants qui évoluent dans un clair-obscur à la fois doux et inquiétant.

À partir de 4 ans

I. F.

CONTES

Sélection par IBBY-France et LA JOIE PAR LES LIVRES

ANS André-Marcel (d')

et NEGRIN Fabian (ill.)

La Nuit de qui ?

[Desclée de Brouwer, coll. « Petite collection clef », 20 p., 5,95 €, ISBN : 2-220-05104-8.]

- Que faire quand on n'a pas de nuit ? Quel ennui que ce jour éternel, sans sommeil, sans repos, sans possibilité d'intimité ! Ce beau conte étiologique vient des Indiens Cashinahuas. Il a été collecté par André-Marcel d'Ans, qui donne ici une version bien adaptée aux plus jeunes, avec un texte rythmé et agréable à dire. Les illustrations sont très belles.

À partir de 6 ans

I. F.

STROEVA Anna

et STRASSMANN Susanne (ill.)

Histoires de fruits et de légumes

[Flies France, coll. « La caravane des contes », 122 p., 13,50 €, ISBN : 2-910272-14-1.]

- Aux éditions Flies, on appréciait beaucoup la collection de contes étiologiques « Aux origines du monde ». Nous découvrons le premier tome d'une collection thématique pour la jeunesse, « La caravane des contes ». Ce volume est consacré aux fruits et légumes. Il est très agréablement présenté et toujours aussi sérieusement fait. Les sources sont données précisément à la fin du volume. Pour chaque conte, un encadré propose une devinette, un proverbe ou des précisions sur le fruit ou le légume considéré.

À partir de 8 ans

I. F.

DOCUMENTAIRES

Sélection par IBBY-France et LA JOIE PAR LES LIVRES

FAÏ-SALLOIS Fanny

et PONNAU Dominique (préface)

Le Trésor des heures

[Desclée de Brouwer, 132 p., 23 €, ISBN : 2-220-04998-1.]

- Les livres d'heures étaient des recueils de prières à usage privé. Ils accompagnaient les offices des différents moments de la journée (matines, laudes, prime, tierce, none, vêpres, complies) et étaient souvent superbement enluminés, au Moyen Âge. Cet ouvrage nous invite à découvrir quelques livres d'heures des XVI^e et XVII^e siècles. Les images choisies permettent de découvrir leurs différents aspects : calendrier, présentation d'évangélistes, heures de la Vierge, portrait des donateurs, épisodes du Nouveau Testament. À la fin du volume, un répertoire présente les livres cités, les artistes et les commanditaires. C'est un livre touchant et intelligent, un livre de sensibilisation à l'art et un livre d'histoire.

Pour tous

I. F.

ICHER François

Apprentis et compagnons au Moyen Âge

[Éditions du Sorbier, coll. « La vie des enfants », 45 p., 12 €, ISBN : 2-7320-3709-5.]

- Après le volume consacré à l'école au Moyen Âge, nous retrouvons cette époque dans cette excellente collection, à travers le monde des apprentis, des enfants appelés à entrer dans les corporations. Nous suivons la progression de ces apprentissages difficiles et rigoureux et découvrons leurs contextes urbains, familiaux, socio-économiques. Des portraits d'enfants imaginaires séparent les chapitres et font découvrir la diversité de ces métiers, leurs particularités, leur langage. L'iconographie est très bien choisie.

À partir de 9 ans

I. F.

LA ROCHE SAINT-ANDRE A. (de),
VENTRILLON B., MONCOMBLE G.

et ALEMAGNA Béatrice (ill.)

C'est trop cher

[Autrement Jeunesse, Autrement Junior, coll. « Série société », 48 p., 7,95 €, ISBN : 2-7467-0196-0.]

- Avec ce volume sur la pauvreté, les éditions Autrement poursuivent une collection ayant pour objectif de rendre compte des débats qui touchent notre société, contribuant ainsi à la formation de l'esprit critique du jeune lecteur. Le volume aborde les définitions officielles du seuil de pauvreté, ses causes et conséquences (chômage, SDF, exclusion...) tant d'un point de vue social et économique que d'un point de vue psychologique. Être pauvre, c'est aussi affronter le regard des autres. C'est le thème du court récit qui introduit l'ouvrage. Le livre aborde aussi les moyens mis en œuvre pour lutter contre la pauvreté (lois, rôle des associations...). L'illustration, toujours en pleine page, occupe une place essentielle ; elle est ici particulièrement réussie.

À partir de 9 ans

I. F.

POÉSIE

Sélection par IBBY-France et LA JOIE PAR LES LIVRES

MALINEAU Jean-Hugues

(textes choisis par)

Les Arbres et leurs poètes

[Actes Sud Junior, coll. « Des poèmes pleins les poches », 57 p., 8 €, ISBN : 2-7427-3751-0.]

- De Ronsard à Norge, en passant par Prévert, La Fontaine ou Ponge, les poètes chantent chacun leur mélodie sur vingt-quatre arbres, exotiques ou familiers. Ils décrivent, rêvent ou s'amuse. Le choix des poèmes est judicieux. La présentation est élégante. Les belles illustrations sont reprises de la collection « Le nom de l'arbre ».

À partir de 12 ans

I. F.

POSLANIEC Christian

et LOUCHARD Antonin (ill.)

Le chat de mon école marque toujours midi

[Lo País, coll. « D'enfance », 44 p., 12,05 €, ISBN : 2-910998-56-8.]

- Le titre annonce bien l'esprit du recueil. C'est bien d'école qu'il s'agit, mais d'une école fort insolite. On y suit autant de « leçons » qu'il y a de poèmes. On passe des textes drôles à des textes graves. Les images jouent habilement avec ces différents registres. Ce recueil fait partie d'une collection très réussie, offrant une large variété d'expressions poétiques et de grandes qualités esthétiques.

À partir de 8 ans.

I. F.

PREMIÈRES LECTURES

Sélection par IBBY-France et LA JOIE PAR LES LIVRES

BEN KEMOUN Hubert

et HEITZ Bruno (ill.)

La Course de l'élan

[Casterman, coll. « Histoires six et plus, pas si bêtes ! », 29 p., 5 €, ISBN : 2-203-12866-6.]

ISBN : 2-203-12866-6.]

- Dans ce neuvième titre de la série — dont le but est de faire découvrir aux

enfants la langue française, ses pièges et ses ressources —, l'élan découvre l'utilité de la ponctuation. Un soir, à la veillée, il se lance dans la lecture du *Petit Chaperon rouge*, mais comme il ne tient aucun compte de la ponctuation, ses auditeurs ne comprennent rien. L'âne explique que les points signifient qu'il faut s'arrêter, qu'il faut freiner aux virgules... C'est drôle et efficace. Le premier exploit pour les jeunes lecteurs sera d'essayer de lire à haute voix, comme l'élan ! La démonstration est assurée ! Les vignettes colorées de Bruno Heitz sont pleines d'humour et fort à propos.

À partir de 6-7 ans

I. F.

MORGENSTERN Susie

et VALCKX Catharina (ill.)

La Liste des fournitures

[L'École des loisirs, coll. « Mouche », 7,60 €, ISBN : 2-211-066-00-3.]

- Emma, Ugo, Farida et Josselin sont en CM1, dans la même école mais chacun dans une classe différente.

Au mois de juin, chaque instituteur distribue une liste de fournitures pour la rentrée, chacun selon son caractère et ses aspirations. La liste d'Emma comporte vingt-sept articles de papeterie très précis et presque introuvables. La liste d'Hugo est inexistante ; le petit garçon s'en inventera une. Celle de Farida est farfelue et poétique. Celle de Josselin est une liste de mots désignant des qualités, et les enfants doivent en donner les définitions. L'été ne sera pas trop long pour venir à bout de ces maudites listes, mais quand vient la rentrée... Un livre bien amusant, au parfum de rentrée.

À partir de 8 ans

I. F.

ROMANS

Sélection par IBBY-France et LA JOIE PAR LES LIVRES

BLANC Jean-Noël**Tête de moi**

[Gallimard Jeunesse, coll. « Scripto », 189 p., 8,50 €, ISBN : 2-07-053609-2.]

- Quelle chance, un recueil de nouvelles de Jean-Noël Blanc ! Toutes sont sur le thème du sport, parlent d'entraînement, d'effort, d'espoirs, et il n'est pas nécessaire d'aimer ou de s'intéresser aux sports pour se laisser embarquer dans l'univers de chacune de ces histoires. Qu'elles fassent quatre ou trente pages. Toutes sont prenantes et fortes, écrites dans une langue ciselée, fluide et inventive. Un livre à conseiller à tous, jeunes et moins jeunes, à lire seul mais, pourquoi pas aussi, à haute voix pour la belle musicalité de la langue.

À partir de 13 ans

I. F.

**DIEUAIDE Sophie
et HIÉ Vanessa (ILL.)****Œdipe, schlac ! schlac !**

[Casterman, coll. « Romans Dix et plus, humour », 120 p., 6,50 €, ISBN : 2-203-11936-5.]

- La maîtresse propose à sa classe de CM2 de monter une tragédie grecque, la légende d'Œdipe. Les enfants sont étonnés et un peu perdus dans les méandres de cette histoire compliquée. Mais, finalement, les dialogues s'écrivent, les décors et les costumes sont réalisés. C'est Ludovic, un garçon de la classe, qui raconte. Il s'investit pleinement dans son rôle d'oracle, se découvre une âme de comédien, mais perd tous ses moyens le moment venu. Tout cela est raconté avec beaucoup d'humour et donne envie de se lancer dans l'aventure mais aussi de revoir avec un regard neuf les textes essentiels.

À partir de 8 ans

I. F.

FRIOT Bernard**Folle**

[Éditions Thierry Magnier, coll. « Roman », 108 p., 7 €, ISBN : 2-84420-167-9.]

- « C'est pas la peine de m'expliquer.

Je sais bien qu'elle est folle », dit Franck

en parlant de sa mère. Voilà, c'est dit et on entend cela comme un cri dès la deuxième page du livre. Maintenant il faut bien vivre. Le garçon organise sa vie avec son père et sa grand-mère, entre l'école, le basket, les copains. Il ne dira jamais sa souffrance, sa honte, son terrible sentiment d'abandon. Mais tout cela est perceptible dans tous les mots qu'il prononce, dans toutes ses attitudes, dans la distance qu'il tente de créer pour se protéger de cette réalité insupportable. Il ne veut pas voir sa mère, il ne veut pas lui parler. Un jour, il devra affronter la vérité. Elle lui permettra de comprendre que sa mère l'aime toujours. Cela non plus n'est pas dit ! Un livre juste, tout en retenues, bouleversant.

À partir de 12 ans

I. F.

TEISSON Janine**Les Rois de l'horizon**

[Syros Jeunesse, coll. « Les uns et les autres », 126 p., 7,50 €, ISBN : 2-7485-0030-X.]

- Ce 15 juillet 1900, le jeune Félix se rend à l'Exposition universelle avec sa grand-mère Myriam. À 12 ans, il n'imaginait pas que cette grand-mère qu'il aimait était une femme exceptionnelle, une photographe pleine de talent. Parvenus au Palais de l'Algérie, ils entrent sous les grandes tentes blanches. C'est alors que Myriam s'évanouit. À son réveil, installée sur les tapis de laine, elle décide de raconter son enfance à son petit-fils. Meriem est née dans un douar en Algérie en 1834. À cette époque, l'armée coloniale française pacifiait l'Algérie. Son village disparut en un jour, elle resta seule survivante. Elle fut recueillie par Slimane, le nomade, le poète, « un roi de l'horizon », qui l'aima comme un père. Slimane s'engagea aux côtés d'Abd el Kader, chef de la résistance contre les Français, et entraîna la petite fille vers son incroyable destin. On écoute bouche bée ce récit passionnant et si chargé d'émotions.

À partir de 13 ans

I. F.

THÉÂTRE

Sélection par IBBY-France et LA JOIE PAR LES LIVRES

LE TOUZE Guillaume

Les Nuits de Léo

[Actes Sud-Papiers, coll. « Heyoka Jeunesse », 48 p., 7,50 €, ISBN : 2-7427-3611-5.]

- Léo vit seul avec sa mère, Lilia. Le soir, le petit garçon réclame parfois les câlins de Lilia pour s'endormir mais, le plus souvent, c'est Marcello qu'il appelle : un drôle de bonhomme, surgi du pays des ombres. Marcello prend de plus en plus d'importance dans la vie de l'enfant, impose sa présence et bouscule les relations entre Léo et sa mère. Guillaume Le Touze utilise avec talent les ressources de l'écriture théâtrale pour faire vivre ses personnages et exprimer la subtilité des sentiments et des rêves.

I. F.

LITTÉRATURE GÉNÉRALE

Sélection par Marc BLANCHET, Sylvie COURTINE-DENAMY, Louise L. LAMBRICHS, Gérard-Georges LEMAIRE, François de SAINT-CHERON, Jean-Pierre SALGAS et Guy SAMAMA

La Nouvelle Revue française, n° 562 (juin 2002)

[Gallimard, 368 p., 15 €, ISSN : 0029-4802.]

BAQUÉ Dominique

Mauvais Genre.

Érotisme, pornographie, art contemporain

[Éditions du Regard, 200 p., 34,30 €, ISBN : 2-84105-143-9.]

OVIDIE

Porno manifesto

[Flammarion, 228 p., 15 €, ISBN : 2-08-068344-6.]

- Ancienne et nouvelle pornographie, suite (sans fin) : au printemps, vague de publications autour de Pierre Louÿs, l'auteur de *Trois Filles de leur mère* (Journal chez Gallimard, *Mille Lettres inédites à Georges Louis*, son frère, chez Fayard, *Dossier secret Pierre Louÿs-Marie de Régner* chez Bourgois. Voir p. 36), cet été *Polissons et Galipettes*, de Michel Reihac, sur les écrans des cinémas MK2. Des films de bordel des années vingt qui ne sont pas sans évoquer pour le lecteur le bordel de Commercy et sa triste religion sexuelle et « cathédrales » emboîtées, repoussoir d'Aragon dans *Le Con d'Irène*. À coup sûr un des deux textes majeurs de la pornographie du siècle avec *Madame Edwarda*, de Georges Bataille (la rosace de la cathédrale), que ce *Con d'Irène* longtemps dissimulé, aujourd'hui en poche. Coïncidence et divine surprise : dans la *NRF* de juin, un dossier Aragon qui (à côté de lettres à Paul Eluard) comporte des extraits du journal (bilingue) de « la dame des Buttes. Chaumont » du *Paysan de Paris*, alias « l'amie éclatante et brune », alias Irène. Qui devrait être bientôt publié par Lionel Follet. Un événement : il faut se souvenir qu'en 1985, lors de la publication de *La Défense de l'infini*, son identité était encore

inconnue, même de Pierre Daix, le biographe et l'ami. Elisabeth Eyre de Lanux, c'est son nom, peintre, écrivain du dimanche, épouse d'un diplomate qui avait été secrétaire de Gide, est morte à cent deux ans en 1996... Si l'ancienne pornographie était consciente de ses enjeux — que résumant bien les polarités Irène/Edwarda, matérialisme enchanté/ religion culbutée, recto/verso de ce dont Michel Foucault a établi la généalogie, le sexe, lieu de vérité —, la « nouvelle pornographie » est encore difficile à démêler. Le mot est plus flou que jamais. Car, comme le répète Sollers dans *L'Étoile des amants*, « le puritanisme désormais est pornographique ». Dominique Baqué, chroniqueuse-photo à *art-press*, s'y essaye. En vain : si elle repère bien que la théorisation de Bataille est obsolète à l'ère du *post-human* et de David Cronenberg (c'est la forme des corps qui est en cause à ce stade de la mort de Dieu), si elle a l'idée de boucler son travail sur la reprise du supplice chinois par Chen Chieh-Jen, elle se borne à constituer et à commenter un catalogue d'artistes plus ou moins orientés par l'obsession du travestissement (Sorbelli en couverture) et un fantasme de subversion. Effet de catalogue oblige, le livre vaut d'ailleurs par une iconographie superbe... et l'autre texte qu'on peut écrire dans sa tête et qui sentirait moins la commande... Pour la théorie induite par la culture contemporaine (Foucault-Deleuze), on peut toujours retourner à *Féminin-masculin* (Centre Pompidou, 1995), ou au numéro consacré à *Éros* par *Critique*. Si elle s'ouvre un peu à la littérature, Dominique Baqué ne dit mot des productions « populaires » qui pourtant irriguent l'art contemporain : de la télévision (Le Loft), d'Internet, du cinéma porno, qui tente pourtant, en symétrie aux tentations du cinéma ordinaire (Breillat), d'aller vers ce dernier. De cela, Ovidie, « travailleuse du sexe » et philosophe avec son livre placé à l'enseigne d'Héraclite, est aujourd'hui le symbole ou le symptôme. Suite (sans fin) : le numéro X des *Inrockuptibles* de juillet et l'excellente page de critique porno qui clôt désormais chaque livraison de l'hebdomadaire.

J.-P. S.

« Ma chère Maman... ».
De Baudelaire à Saint-Exupéry,
des lettres d'écrivains

[Gallimard, coll. « Folio », 118 p., 2 €, ISBN : 2-07-042322-0.]

- Dans cette anthologie inattendue, le lecteur trouvera la longue et poignante lettre adressée par Baudelaire à sa mère le 6 mai 1861 : « J'ai besoin d'être sauvé, et toi seule tu peux me sauver. [...] Je t'en supplie, le repos, donne-moi le repos, le travail, et un peu de tendresse. » La lettre adressée par Henry James à sa mère le jour même de la mort de celle-ci, alors qu'il la croit seulement malade (29 janvier 1882) : « Cela m'est presque impossible de vous imaginer en pareil état étant donné que je vous ai toujours vue vous affairant autour des lits sur lesquels d'autres malades étaient couchés. » Les nombreux détails par lesquels Proust rassure sa « chère petite Maman » sur son état de santé ; ou encore une lettre d'octobre 1925 dans laquelle Faulkner raconte avec humour son arrestation par un gendarme, sur un quai du port de Dieppe, alors qu'il était en train de regarder le déchargement d'un chalutier. D'autres témoignages d'affection filiale, signés André (Gide), Ernie (Hemingway) ou Antoine (Saint-Exupéry).

F. S.-C.

BERADT Charlotte

Rêver sous le III^e Reich

[Préface de M. Leibovici, postfaces de R. Koselleck et F. Gantheret, trad. P. Saint-Germain, Payot, 204 p., 21 €, ISBN : 2-228-89525-3.]

- Après avoir elle-même fait un rêve dans lequel elle était pourchassée par les troupes des SA à travers champs, Charlotte Beradt, juive, communiste, entreprit de collecter de 1933 à 1939 à Berlin quelque trois cents rêves auprès d'anonymes. Il s'agissait là d'un acte de résistance tombant sous le coup de la *Greuelmärchen* (contes atroces) destiné à jeter le discrédit sur le régime nazi, tout comme Hannah Arendt, avant de quitter l'Allemagne en 1933, recueillit les témoignages de *Greuelpropaganda* pour le compte de l'Organisation sioniste.

... Le parallèle est d'ailleurs d'autant plus justifié que Charlotte Beradt connaissait Heinrich Blücher dès les années vingt et qu'elle devint l'amie du couple lors de leur exil commun en Amérique, traduisant même *The Human Condition* en allemand. Consignés avec un maximum de précautions, ces rêves, où la « famille » désigne le parti, « oncle Jean, Gustave, Gérard » désignant respectivement Hitler, Göring et Goebbels, furent envoyés sous forme de lettres à différentes adresses en différents pays Charlotte Beradt les récupérant par la suite, le livre ne voyant le jour qu'en 1966. Écartant délibérément toute approche psychanalytique, l'auteur n'a retenu que les rêves de frayeur diffuse engendrée par la *Gleichshaltung* (mise au pas) : réduction de l'individu à son aspect physique, à ses papiers d'identité, inquiétude de se voir découvrir une ascendance juive, désir d'appartenance ou de participation au nazisme, ou encore les rêves de juifs assimilés anticipant avec terreur la perte de la langue allemande (« Je rêve qu'en rêve par précaution je parle russe, langue que je ne connais pas, pour que je ne comprenne pas moi-même et que personne ne me comprenne si je disais quelque chose à propos de l'État parce que c'est interdit et que cela doit être dénoncé »). Liés à l'actualité politique, ces rêves, auxquels tout l'arsenal du monopole de l'information (slogans, mots d'ordre, haut-parleurs, banderoles, affiches) participe, mettent donc l'accent sur la métamorphose des individus en « non-personnes », en rouages interdits de penser, épiés jusque dans leur foyer (une ménagère rêve que le poêle de faïence autour duquel se rassemble la famille retient toutes les paroles contre le régime), sur la perturbation de leurs relations, bref, sur ce qu'Hannah Arendt décrit dans la troisième partie des *Origines du totalitarisme* comme la destruction de la pluralité et l'isolement dans l'espace public. En tant que tels, ils constituent une contribution à la psychologie structurelle de la domination totale, n'offrant aucune échappée fantastique, ne nous transmettant que l'accablement de leurs auteurs.

S. C.-D.

BOTTURA Pierre et ROHE Olivier
(sous la dir. de)

Le cadavre bouge encore.

Précis de réanimation littéraire

[Léo Sheer/Chronic'art, 414 p., 11 €, ISBN : 2-914172-59-1.]

SOLLERS Philippe

L'Étoile des amants

[Gallimard, 180 p., 14,50 €, ISBN : 2-07-076977-1.]

- « Ne pas mourir en duel pour une phrase controversée est certainement un progrès. Ne plus avoir à rendre compte de ce qu'on écrit, une régression. » 2002 restera peut-être en littérature aussi l'année de la rupture de la *cohabitation*, qui durait bon an mal an depuis 1983 (la Restauration et le Spectacle prenant le pas sur la Nouveauté), voire 1998 (la nouveauté de leur fusion en une sorte de Révolution Conservatrice nommée Houellebecq, portée par *Les Inrockuptibles* et bénie à la surprise générale par Philippe Sollers et *Le Monde*, elle-même accouchant du règne de Frédéric Beigbeder...). Et qui avait pris le relais de la situation ancienne (« D'un côté la littérature "exigeante", un chouia difficile [...], de l'autre la littérature "grand public" un chouia tartignolle », écrit Chloé Delaume). « Joyeux bordel » donc pour reprendre la carte qu'on pouvait apercevoir derrière Bourdieu dans ses émissions « Sur la télévision ». Or c'est malheureusement une pensée bourdieusienne du champ littéraire qui manque, une critique à hauteur de crise, décortiquant la décomposition de l'autonomie des écrivains (comme Deleuze naguère l'avait fait à propos des nouveaux philosophes). Parenthèse : de ce point de vue, il est passionnant de relire Bernard Frank – dont on réédite *Vingt Ans avant* chez Grasset (478 p., 21,90 €, ISBN : 2-246-56341-0), les chroniques du *Matin de Paris*, au tournant des années quatre-vingt. Au lieu de cela, un méchant (trop gentil) pamphlet, qui égratigne quelques puissants, tire sur quelques ambulances et cherche des responsables : *La Littérature sans estomac*, de Pierre Jourde (2002, L'Esprit des péninsules, qui annonce la suite : *Déjeuner chez tyrannie*), a mis le feu aux poudres.

Aussitôt consacré opposition de Sa Majesté par *Le Monde*... Dans le sillage de Jourde, ce *Cadavre* à deux étages, concocté comme une opération de commando par *Chronic'Art* et Léo Scheer, se présente là comme une revue des livres de la rentrée, ici comme un « objet critique » pour rouvrir le débat intellectuel. Trois parties à ce pavé sur papier presque bible : anatomie (Murray irrésistible en clown kojévien mais un peu court, Dantec en prophète d'apocalypse, Chloé Delaume et Bernard Quiriny en nouveaux La Bruyère ; éloge des intempéstifs (Bloy, Bernhardt, Debord) ; enjeux du réel (consternant : Jean-Paul Kaufman et *Le Bordeaux retrouvé*, François Bizot). À l'arrivée, sentiment violent d'un recueil plus qu'improvisé, d'un clone « générationnel » de la cible visée ; envie de dire : tout ça pour ça (sortir les sortants) ? Est-il utile d'invoquer Karl Kraus (en exergue) pour finir en Saint-Exupéry ? Je reprends la métaphore politique : ce *Cadavre* a des allures de *21 avril littéraire*, on trouve de tout dans son vote protestataire, même le pire, même le meilleur... Encore un effort... moins de bourdes (à la monsieur Jourdain) et plus de Bourdieu...

Dans le supplément de la revue, la recension de *L'Étoile des amants*, de Sollers, se veut cruelle : un pastiche des célèbres articles de Mauriac et d'Aragon sur son premier livre, *Une curieuse solitude*. Rupture de la cohabitation également chez le cohabitant suprême ? son nouveau roman-chronique paraît, fait exceptionnel pour l'auteur, à la « rentrée ». « Un livre entier sur la jouissance d'exister », le désir d'échapper au « social » (« Dieu est devenu Société donc Ennuï »). « On est réfractaire dès la naissance ou jamais. » La dimension historique sous l'Histoire : « Vous avez sûrement entendu parler des événements. Mais la bonne, la très bonne nouvelle, c'est qu'il ne se passe rien. » Une sorte de roman-tract, de digest-manifeste qui reprend les grands thèmes de l'auteur depuis *Femmes*. Un homme, qui écrit, une femme Maud, qui nage, l'île de Ré, l'amour. Beaucoup de citations, « pas des citations, des preuves » : Baudelaire, Rimbaud, un poète du VIII^e siècle en Chine. Et surtout un minipamphlet. Plus direct que d'habitude dans ses attaques contre

le nihilisme : cibles nommées, épaisseur des traits. Tout le livre ne semble avoir été écrit que pour les pages faisant l'apologie de la « vraie vertu du vice » contre le puritanisme porno (Catherine M...), surtout pour les pages 53 à 58 : synopsis d'un roman ordinaire qui pourrait paraître aux éditions Nocturnes, ou P-A-L (Paul-Armand Lecouvreur), ou être inspiré par Houellebecq et passionner *Les Inrockuptibles*, portrait charge des inspireurs du mouvement : le « clochard surchargé » et « la voyante » (suivez mes regards). Rupture de la cohabitation donc ? En tout cas, nouvel épisode frontal de la « guerre du goût ». Il faut revenir à sa préface à *New York*, de Morand (Garnier-Flammarion) pour trouver ce ton chez Sollers. Morand justement : si on est ébloui par la cocasserie, beckettienne pour le coup, de la satire, on est stupéfait de la conclusion de toute cette diatribe, par la mention « houellebecquienne » de l'islam et du Coran comme responsables du nihilisme contemporain.

J.-P. S.

BOUILLIER Grégoire

Rapport sur moi

[Éditions Allia, 160 p., 6,10 €, ISBN : 2-8448-5098-7.]

- « J'ai vécu une enfance heureuse. » À lire cette première phrase — d'une impitoyable ironie quand on connaît la suite —, on pourrait croire avoir affaire à la plus classique des autobiographies. Assez rapidement pourtant, au fil des textes courts, compacts et tenus, portés par une langue à la fois simple, concise et percutante, on comprend qu'il n'en est rien : on n'y trouve en effet pas le moindre épanchement, pas la plus petite trace — tout au moins dans la forme classique, subjectivée — d'introspection. Et s'il est évident que pour aboutir à ce « rapport » sur lui-même, Bouillier en passa sûrement par cette étape intérieure, le texte — savoureux — qu'il publie aujourd'hui en constitue une sorte de dépassement fort original. Les faits, bien sûr, nous ne les raconterons pas. Il suffit de savoir qu'ils sont nombreux, précis, drôles et cruels, aussi incroyables souvent que l'est la réalité, aussi absurdes. Mais si les faits, eux, n'ont pas de sens, les mots en ont.

... Des mots qui semblent au fil de l'existence du narrateur se donner rendez-vous pour orienter ses actes, à son insu, des mots qui progressivement apparaissent comme constituant la trame secrète de son être et que l'écrivain, avec autant de rigueur que d'humour, met ici au jour. Il en résulte un petit récit plein de rebondissements, un texte à la fois nerveux, cocasse, dense, nourri, épatant.

L. L. L.

CAHUN Claude

Écrits

[Jean-Michel Place, 780 p., prix non indiqué, ISBN : 2-85893-616-1.]

- Pour parler d'un tel ouvrage, d'une telle somme d'« écrits », on est bien sûr tenté de citer André Breton au sujet de Claude Cahun, comme le fait l'éditeur Jean-Michel Place en quatrième de couverture : « [...] vous disposez d'un pouvoir magique très étendu. Je trouve aussi — et ne fais que vous le répéter — que vous devriez écrire et *publier*. Vous savez très bien que je pense que vous êtes un des esprits les plus curieux de ce temps (des quatre ou cinq) mais vous vous taisez à plaisir ». La publication des *Écrits* de Claude Cahun (1894-1972) s'avère une masse quelque peu effrayante tant elle ne cherche pas la séduction et demande qu'on fraie en elle avec spontanéité, si ce n'est en lâchant prise. Si la Seconde Guerre mondiale, et la déportation, est un point de repère essentiel dans la vie de cette femme insaisissable, à la fois poétesse, essayiste, épistolière, mémorialiste ou photographe (et qu'on peinerait à simplement nommer « écrivain »), c'est que la douleur d'un individu rencontra la folie d'un monde à cette période. À la question de la revue *Minotaure* « Pour qui écrivez-vous ? », Claude Cahun, nièce de Marcel Schwob, répond : « C'est *contre tous ceux qui savent lire* qu'il faut écrire, car j'estime qu'un progrès n'est obtenu que par opposition. » C'est peut-être pour cela que les livres et lettres de Claude Cahun, réunis et présentés grâce au remarquable travail de François Lepeltier, ne sont pas des étapes dans différents genres littéraires mais une pensée, une émotion en marche, qui cherche toujours à voir au-delà ou à aller contre l'individu qui la conçoit ou la ressent.

Rebelle à l'intérieur même de la littérature, l'écriture de cet être protéiforme témoigne d'une foi authentique dans la révolte et la révolution. Chaque publication, en livre ou revue, le prouve, dans un élan nous permettant dans une construction chronologique de lire le récit d'une vie, d'apprécier une œuvre-vie qui se joue des modes comme des devoirs — qui ne sont souvent que soumissions.

M. B.

GOUJON Jean-Paul

Dossier secret Pierre Louÿs / Marie de Régnier

[Christian Bourgois éditeur, 190 p., 20 €, ISBN : 2-267-01631-1.]

- L'auteur a mis la main sur un certain nombre de documents inconnus jusqu'à ce jour, qui permettent de mieux comprendre les diverses vicissitudes de la vie amoureuse (que l'on savait déjà très mouvementée) de l'auteur d'*Aphrodite*. Ces lettres et télégrammes portent essentiellement sur la rivalité (un peu étrange) entre le jeune auteur encore inconnu et Henri de Régnier à propos de Marie de Heredia, la fille du grand poète parnassien, aussi célèbre que désargenté à cause d'une passion impénitente pour le jeu. C'est finalement le futur auteur des *Deux Maîtresses* qui obtient la main de la belle jeune fille, qui doit accepter son destin, mais déclare à son prétendant que ce ne sera qu'un mariage blanc. Elle s'offre à Louÿs, qui se dérobe. Elle a une aventure avec l'un de ses amis, Jean de Tinan. En fin de compte, Pierre Louÿs a une liaison fiévreuse avec Marie, et un enfant naît, fort et assez laid, dit-on, qu'on baptise Tigre. Mais Pierre Louÿs n'en décide pas moins d'épouser sa sœur, Louise, ce qui se révèle une erreur, et l'union se termine par un divorce douloureux. Toutes ces péripéties sont déjà esquissées dans le très bon ouvrage de Robert Fleury *Le Mariage de Paussole* (Christian Bourgois éditeur). La présentation de Jean-Paul Goujon est non seulement précise et sérieuse, mais c'est écrit de plus avec un sens du romanesque très plaisant et qui convient parfaitement à ces invraisemblables imbroglis sentimentaux.

G.-G. L.

LACARRIÈRE Jacques et FREIRE Carlos
Le mont Athos

[Imprimerie nationale, 154 p., 45 €, ISBN : 2-7433-0432-4.]

• Grand traducteur et essayiste, et de ce fait passeur, du monde grec, Jacques Lacarrière a séjourné à trois reprises au mont Athos. Avec les moines et les ermites, il s'est initié à la langue grecque byzantine, et aux arcanes du chant et de la musique byzantines. Ce beau livre témoigne de manière riche de la connaissance de l'auteur de ce lieu. Une telle évocation d'un site rappelle de ce fait qu'elle ne peut exclure aussi les influences subies ou des rencontres déterminantes. Ce texte n'a pu naître que d'une « imprégnation préalable de l'atmosphère singulière de la Sainte Montagne et d'une complicité personnelle qu'on retrouvera ici dans le choix des thèmes, des idées, des images », nous confie Jacques Lacarrière. Ce beau livre est un livre d'images : les photographies de Carlos Freire, avec délicatesse et sobriété, essaye d'approcher au mieux ces lieux de méditation, inscrits autant dans les visages que dans la pierre. La somme iconographique, la qualité du texte permettent d'aborder ce livre aussi bien en œuvre littéraire qu'en ouvrage de documentation. L'ouvrage est en deux parties : la première, « Chemins et monastères », est consacrée à l'extérieur du mont Athos (chemins, monastères, paysages) ; la seconde, « Le Jardin mystique », pénètre au cœur des hymnes, chants et poèmes de la mystique contemplative. Cette forme de journal de voyage composé instruit autant qu'elle fait partager un émerveillement. Ainsi ce lever de soleil qui clôt la première partie : « S'élève aussi au fond de soi le sentiment d'être non hors du monde mais au cœur du monde, un monde où le temps lui-même obéit à d'autres lois et où les heures s'écoulaient selon le rythme des grands fleuves. Tout autour, une nature intacte, exubérante, fraternelle ou plutôt sororale, une nature non pas soumise mais complice elle aussi des riches heures de la création. Une nature qui, à l'heure de l'aube, en son attente sereine de la lumière et du vertige de midi, est déjà une icône de la contemplation. »

M. B.

LEMAIRE Gérard-Georges

Franz Kafka à Prague

[Hachette Livre/Éditions du Chêne, 168 p., 39,90 €, ISBN : 2-8427-7375-6.]

• C'est, dans la classification usuelle, ce qu'on appelle un « beau livre ». Mais, souvent, ces livres ne sont que beaux. Par un entrecroisement de textes et d'images, celui-ci raconte comment, dans l'ambivalence d'un amour-haine, Kafka était tragiquement soudé à Prague ; mais il fait aussi comprendre que Kafka n'a jamais été ce personnage solitaire et neurasthénique, non plus que désespéré, que la postérité a fabriqué. Il aimait se tenir en équilibre sur cette étroite frontière qui sépare le sérieux et l'ironie. Il assistait avec entrain à des représentations théâtrales, fréquentait cinémas, cafés-concerts, cabarets ou bien tavernes, avec de jolies filles qui n'étaient pas toujours des parangons de vertu. Le Café Arco, dont il était un habitué, est devenu un lieu d'élection des intellectuels de langue allemande ; autour de lui s'est créé le Cercle de Prague en 1904. Kafka a toujours entretenu avec sa ville natale des relations compliquées et contradictoires. Il en connaît chaque lieu, chaque vestige, chaque monument, comme si la ville lui chuchotait à l'oreille ses mystères et ses mille histoires, et en même temps il lui voue une haine tenace, hanté par le sentiment d'être pris au piège. Ses fiançailles interminables et stériles avec Felice Bauer, son amour impossible pour Milena Jesenská, n'ont peut-être été qu'un moyen fantasmagorique d'échapper à une Prague trop prégnante et trop prenante ; d'échapper ainsi à lui-même, car Kafka était Prague comme Prague était Kafka. C'est ce que ce livre fait magnifiquement comprendre. [À signaler du même auteur : *Kafa et Kubin*, et de Patrizia Runfolo, *Prague au temps de Kafka*, ces deux ouvrages tout juste parus aux Éditions de la Différence (NDLR).]

G. S.

LEYRIS Pierre

- Pour mémoire.

**Ruminations d'un petit clerc
à l'usage de ses frères humains
et des vers légataires**

[José Corti, 310 p., 18 €,
ISBN: 2-7143-0776-0.]

- Rencontres de poètes anglais.

Sonnets de Shakespeare

[Préface de Philippe Jaworski, José Corti,
296 p., 18,50 €, ISBN: 2-7143-0777-9.]

• À l'âge de 93 ans, pour la première fois de sa vie, Pierre Leyris prend la parole ou plutôt la plume, pour écrire en son nom. Dans ce mouvement de « vers-la-mort » où soudain il se sent pris émerge, chez cet homme qui a consacré son existence à mettre au service des autres son art d'agencer les mots et de les faire chanter, le désir de laisser une trace, si modeste soit-elle, de son propre trajet, le besoin d'inscrire quelque chose de sa subjectivité et de sa propre vie au moment même où elle s'apprête à le quitter. En résulte ce recueil *Pour mémoire*, entre journal et carnet, ensemble de notes non datées, de pensées, de souvenirs — rarement développés, comme si l'enjeu était moins de sortir de l'ombre pour transmettre son expérience que de poser pour lui-même quelques repères à l'intérieur d'une mémoire en fuite et d'orienter, en l'aiguissant, la curiosité du lecteur. Ainsi aperçoit-on au détour d'une phrase, parmi d'autres figures familières, celles de Braque, de Jaccottet, de Paulhan, d'Henri Thomas, figures amies qui l'accompagnèrent et font partie de son paysage. Ainsi fait-on également la connaissance, par touches fines et discrètes, de cet homme aussi modeste qu'exigeant, toujours poursuivi par son obsession du mot et du ton justes, attentif en lui à cette déchéance à l'œuvre qui l'entraîne sans inquiétude excessive vers la mort, et porté par une foi omniprésente. Mais pourquoi un tel poète — car il faut être grand poète pour traduire comme il le fit les auteurs anglais rassemblés dans cette superbe anthologie bilingue —, vivant au milieu des peintres et des écrivains, n'a-t-il lui-même jamais écrit? Quel secret destin pousse un être aussi talentueux à se cantonner dans le rôle

d'inlassable passeur des œuvres d'autrui?

L'un des éléments de réponse, perceptible à tout instant dans ces pages, est sans doute son extrême humilité, associée à des scrupules rarement partagés par les écrivains. « La crainte de blesser involontairement autrui est ma seule censure mais elle s'exerce souvent: l'effet d'un mot sur plusieurs générations est incalculable. » Une censure impitoyable, que l'on déplorerait si elle ne nous valait le plaisir rare de lire les *Sonnets* de Shakespeare en regrettant à peine de ne pouvoir les apprécier dans le texte.

L. L. L.

MINET Pierre

Journal 1932-1975

[Le Bois d'Orion, 440 p., 29,50 €,
ISBN: 2-909201-22-8.]

• Que ce journal d'écrivain ne passe pas inaperçu ! On rendra grâce à Pierre Minet de savoir toujours faire glisser l'anecdote dans la pensée, et de se confier, dans ses doutes, ses enthousiasmes, ses incertitudes, avec un talent continu dans l'écriture. Ami éternel de Roger Gilbert-Lecomte, et donc proche de Daumal (mais aussi d'Artaud, d'Adamov, de Max Jacob, de Paulhan), cet homme né en 1909 n'a laissé que peu d'œuvres: *L'Homme Mithridate* (1928); *Histoire d'Eugène* (1930) et surtout *La Défaite* (réédition Allia, 1994). Il se sera également battu pour que paraissent les *Œuvres complètes* de Gilbert-Lecomte. Décédé à Paris en 1975, Pierre Minet s'est également éloigné d'une « œuvre » sans perdre de vue l'écriture par amour pour une femme. Cette publication aux éditions Le Bois d'Orion n'aurait pu naître sans le travail acharné de Patrick Krémer: bénissons-le d'avoir tout relu, vérifié, et choisi dans une masse de notes et de souvenirs. Si le journal de Pierre Minet suit les soubresauts du siècle, c'est aussi un livre de réminiscences où l'homme, en bonne et mauvaise foi, revisite des amitiés ou des rencontres, s'interroge devant l'écriture, l'identité..., la vie. Pierre Minet a un sens évident de la formule, et certains bonheurs d'expression restent en tête avec une vivacité identique à celle que pourrait procurer un paysage. Ainsi parle-t-il de Gilbert-Lecomte le 9 février 1962: « Roger devient,

va devenir à jamais le plus fort, il passe à la légende; ses dimensions ont changé, et il ne suffira plus de l'avoir connu pour le reconnaître.» Difficile de trouver mieux pour partager le sentiment d'une reconnaissance posthume, et la présence d'un lecteur appartenant à des affinités électives. Cet intérêt pour autrui n'empêche pas un vrai combat amoureux avec sa propre identité, qui fait de ce journal un ouvrage de premier plan: «Vous n'imaginez pas combien j'aime à penser! Combien la pensée m'impressionne! Dès que je l'aperçois, j'enfile mes habits du dimanche, je me donne un coup de peigne, je me dandine, puis je m'essaye au dialogue. Pour constater aussitôt que je me suis trompé et qu'il ne s'agissait que d'une rêverie, d'une rêvasserie. Je crois être l'homme le plus rigoureux du monde. Le plus soumis aux influences. À commencer par la mienne. Et la mienne est un piège. Est l'ennemi.»

M. B.

MOREAU Marcel

Le Bord de mort

[L'Éther vague, 182 p., 18 €, ISBN : 2-904-62073-7.]

- Paru initialement en 1974 aux éditions Bourgois, *Le Bord de mort* reparait aux éditions L'Éther vague. On entre dans ce livre comme dans un crâne enfiévré, celui du personnage principal: Salve. Ruminations, obsessions, défis créent en un kaléidoscope violent la prose de l'écrivain Marcel Moreau. Plus qu'une intrigue, c'est une tension qui constitue le récit et nous fait suivre un individu affrontant sa propre résistance, sa propre mort. La mort elle-même élève ses remparts: la vie en personne, que le personnage épuise par de multiples expériences-limites. De ce combat, Marcel Moreau témoigne, avec recul mais sans explicitation, dans sa préface: «Ainsi ai-je éprouvé la mort comme une chose (une anti-chose) dont je ne pouvais parler qu'avec de la musique, des accents venus du plus loin, de l'Insondable. Et aussi, avec du dépeçage de poésie.» Si cet affront fait le livre, il demeure non pas sacrilège mais trahison que de trop en dévoiler le déroulement. La prose de Marcel Moreau, précisons-le, ne tient pas sur le «style», elle choisit juste de s'abstraire

de l'Histoire pour en présenter une autre, qui a ses guerres, ses repos et ses témoins: «Il continua ensuite d'explorer la ville. Mais c'était sans intérêt. Il ne rencontrait plus rien ni personne. Il en retira quelques idées simples et confuses: j'ai fait ce que j'avais à faire, j'ai dit ce que je n'avais pas à dire. Il entra dans des cinémas pour en ressortir presque aussitôt. Il n'eut pas un regard pour les églises ni pour les théâtres. Parfois, il se mêlait à des badauds pour contempler un troubadour raté, un exhibitionniste sans son sexe, un accident d'automobile. Cette ville n'était qu'un peuple de silhouettes sachant marcher, boire, manger. Il fut confirmé aussi dans l'idée que son corps n'était plus le même. Il venait d'avoir un malaise, en pleine rue. Humilié, il entra dans une pharmacie. En se déshabillant, il découvrit des plaies, des kystes, diverses choses qui n'étaient pas saines. De plus, il respirait avec difficulté. Toute sa chair semblait le trahir, d'un seul coup.»

M. B.

SAUVAT Catherine

Robert Walser

[Éditions du Rocher, 240 p., 20 €, ISBN : 2-268-04231-6.]

- Robert Walser fait partie de cette étrange confrérie d'écrivains qui ont marqué le début du xx^e siècle par la singularité de leur démarche existentielle et scripturale, comme si l'une renvoyait à l'autre. Une sorte d'impossibilité à vivre semble l'animer dès le début. Il n'a aucune ambition, comme son père, qui fut un piètre négociant, et au contraire de son frère aîné Karl, qui devient un peintre et un décorateur de théâtre connu. Quand il doit renoncer à ses études à l'âge de 14 ans, il l'accepte sans broncher. Incapable de se fixer, il devient commis aux écritures puis entre dans une école de formation de domestiques. Il quitte sa ville natale, Bienne, pour rejoindre son frère à Stuttgart, se rend à Zurich, puis retourne en Allemagne à la fin de 1897. Il en revient un mois plus tard. Ses premiers poèmes paraissent dans le journal *Bund* l'année suivante. Berne, Soleure, Munich, Berlin puis encore Zurich: il ne cesse de changer de lieu et ne cesse de changer d'emploi. Et il écrit

... des textes en prose et en vers qui paraissent dans la revue *Die Insel* (L'Île). Enfin, en 1905, paraît son premier livre, *Rédactions de Fritz Kocher*, qui est salué par Hermann Hesse. Il songe alors à devenir acteur et ne rêve que de théâtre. Il y renonce et rédige en 1907 *Les Enfants Tanner*, qui intéresse l'éditeur Cassirer. L'éditeur berlinois publie ensuite *Le Commis*, qui connaît un relatif succès. On lui propose de faire des reportages en Turquie ou en Chine. il préfère les cafés et les cabarets populaires de Berlin. La parution de *L'Institut Benjamenta* est un échec. Kafka confie à Max Brod que c'est son livre préféré et qu'il le fait rire. Walsér trouve une autre issue avec l'éditeur Rowohlt, qui prend les *Petits Essais* (1913). L'année suivante, ses *Histoires* sortent de presse et sont appréciées par Musil. Mais le public ne suit toujours pas. Il rentre alors à Bienne. D'autres livres paraissent : *Vie de poète* (1918), *Comédie* (1919), *La Rose* (1925), qui est le dernier. Il invente une méthode d'écriture révolutionnaire pour sortir de son impasse intérieure : le microgramme. Il souffre d'insomnie, se croit persécuté et entend des voix. Il est interné en 1929. Il ne parviendra à s'échapper définitivement qu'en décembre 1956 au terme d'une promenade dans la neige. Catherine Sauvage raconte avec discernement cette vie et cette œuvre, toutes deux complexes et extraordinaires, sans jamais tomber dans le mélodrame ou l'analyse psychanalytique sauvage. C'est une belle initiation à l'un des écrivains les plus impénétrables de son temps.

G.-G. L.

POÉSIE

Sélection par Marc BLANCHET, Louise L. LAMBRICHS

LARRONDE Olivier

- Œuvres poétiques complètes

[Le Promeneur, 384 p., 29 €, ISBN : 2-07-076536-9.]

- L'Ivraie en ordre

[Le Promeneur, 134 p., 16 €, ISBN : 2-07-076582-2.]

- Il faut tenter de ne pas faire sombrer Olivier Larronde dans sa propre légende. Pari difficile,

qui nous demande d'oublier le beau jeune homme, l'émotion de Jean Genet à la découverte de ses poèmes, le soutien de Jean Cocteau, l'admiration de Gaston Bachelard, les frasques parisiennes, la vie à cent à l'heure et la chute finale, avec alcool et baisser de rideau. Le pari est difficile, car dans son texte « Brève vie d'Olivier Larronde », Jean-Pierre Lacroche, qui fut son ami, nous amuse autant qu'il nous émeut, sans perdre de vue, et l'exprimant avec justesse, l'originalité de cette poésie. Jacques Roubaud, dans sa préface, conclut sur un anagramme pertinent du nom de l'auteur : Villon adore rire. Et si l'humour et un esprit fin et alerte règnent dans ces pages, c'est aussi en jouant avec les formes qu'imposent sans dévorer l'imagination l'alexandrin ou le sonnet. Les trois ouvrages d'Olivier Larronde sont repris dans le volume des Œuvres poétiques complètes : *Les Barricades mystérieuses* ; *Rien voilà l'ordre* et *L'Arbre à lettres*. Les éditions Le Promeneur publient à l'occasion de cette réédition un livre d'inédits : *L'Ivraie en ordre*. Dessins, poèmes accompagnant des photos, proses et poèmes coquins composent cet ouvrage, comme celui extrait des « Loisirs de la poste » : « Que n'as-tu deux yeux comme de douces pierres / Ma pauvre bitte inanimée : / Rien n'empêcherait, ni les prudes paupières / De venir à toi l'œil aimé. » Cette musicalité est toujours présente chez Olivier Larronde. Elle procède autant de l'amour du rythme classique que de sa perversion. Baudelaire est toujours présent en écho dans ses poèmes, mais ses propres images, presque abstraites, s'imposent de manière parfois syncopée, parfois apaisée. En effet, dans les sensations éprouvées à la lecture de cette poésie, il y a quelque chose de double : à la fois une sensualité antique, figures de faunes et d'amoureux grecs, et en même temps un univers urbain, fantasque, qui rapproche plus dans ces moments-là Larronde d'un Milhaud que d'un Debussy : « Chargé d'ans et de fleurs, un arbre se démène : / Pour y faire ton lit, sa barbe offre le chêne — / Paresseuse, tu sais qu'un viel arbre déçu / Répand ses fleurs, en larme, et te couche dessus. »

M. B.

MACE Gérard

- Le Goût de l'homme

[Gallimard, 136 p., 18,50 €, ISBN : 2-0707-6550-4.]

- Bois dormant et autres poèmes en prose

[Postface de Jean Roudaut, Gallimard, coll. « Poésie/Gallimard », 228 p., 6,08 €, ISBN : 2-0704-2345-X.]

- D'emblée le double sens du titre désigne — comme on écarterait les lèvres d'une plaie — le gouffre (et le vertige) où s'origine la quête du poète : avoir le goût de l'homme — en un mot, l'aimer — ne serait-il qu'une métaphore du cannibalisme, pratiqué encore par certaines peuplades ? Et n'est-ce pas sur l'interdit de manger de la chair humaine (et d'en connaître et d'en apprécier le goût, voisin, à ce qu'en disent ceux qui le connaissent, de celui du porc) que se fondent notre civilisation, ses mythes et sa littérature ? Si l'amour physique (on « consomme » le mariage) comme la lecture (on « dévore » un livre) sont des formes sublimées de la dévoration, la façon singulière dont chacun témoigne de son « goût de l'homme », tout en trouvant toujours sa source, son impulsion première, dans sa mythologie personnelle, se manifeste par toutes sortes de détours et d'aventures (souvent risquées), dont les œuvres de Georges Dumézil, de Pierre Clastres ou de Marcel Griaule constituent des exemples stimulants. Macé — dans le droit-fil de cette démarche qui depuis longtemps l'amène à construire ses livres en abyme et à chercher, dans les œuvres des autres, l'écho qu'elles éveillent en lui, écho d'une langue originelle que pourrait alors réinventer le poète — nous entraîne ici, au fil d'une prose dont la clarté poétique offre au lecteur l'ouverture la plus sûre vers son propre imaginaire, dans l'aventure à la fois intime et intense que fut pour lui la lecture de ces œuvres, où se mêlent réflexions et souvenirs personnels, mythologies et questionnements partagés par tous. Ainsi, loin des théories ethnographiques souvent réductrices, met-il en évidence la façon dont toute œuvre, comme la mémoire de l'humanité et comme celle de chacun d'entre nous, ne cesse

de tisser légendes et réalité pour relancer « l'imaginaire en s'inventant des origines, comme de vieux enfants parfois trop crédules ».

L. L. L.

MARTEAU Robert

Rites et Offrandes

[Champ Vallon, 276 p., 20 €, ISBN : 2-87673-342-7.]

- « La grande belle buse aux larges plumes froisse / Dans le bois l'air glauque en croix mouvante étendue, / Rapide autant que diverse, en ses mouvements / Comme en ses plans et niveaux variant toujours / L'angle de vol, furtive en l'entrelacs, sans prise / Escaladant, sans vertige au gouffre jetée / Où d'une brasse sans effort elle s'enlève, / Rousse, fauve, tachée, ocre, et de lavis d'encre / Teinte, signe du feu et des seigneurs occultes / Dans le bruissement liquide et vers des hêtres / Dont elle frôle la grume aux gris modulés / Qu'elle accorde le temps d'un souffle à son passage / Sans retour, vouée harmonieusement qu'elle / Est à l'épigraphe inverse et fugitive. » Daté du mardi 29 juillet 1997, ce poème extrait de *Rites et Offrandes* (quatrième volume d'une *Liturgie*) permet encore de mesurer la langue inventive de Robert Marteau, qui poursuit depuis de nombreuses années un journal en sonnets, ce qu'il appelle également de la « prose pliée ». Il est peu d'hommes pour lesquels la Révélation inspire avec une telle fécondité leur écriture. Frère de Messiaen pour sa célébration des oiseaux, Marteau nous fait passer du ciel à la terre, relevant en un regard admiratif les saisons, avec comme mesure l'infini et comme rappel l'être humain. Souverain en chacune de ses phrases, à la fois lisible et secret, l'homme est un authentique alchimiste (lire *La Récolte de la rosée*, son essai sur l'alchimie dans la littérature, éditions Belin) qui a su nous montrer qu'on n'atteint pas seulement le changement de la matière dans un four. Digne héritier de Claudel, Marteau est un poète, diariste et romancier rare. Ce nouveau recueil le prouve — donnant chaque jour son pain quotidien de poésie, et avec ces sonnets de vraies nouvelles qui valent mieux que celles qu'on lit dans les journaux : « J'aurai

... traversé, muet, la gorge serrée, / La matière et le temps qui nous sont alloués. / L'air, l'eau et le feu qui multiplient par la terre / La vie auront constitué ma connaissance. / Je n'aurai pas eu accès à d'autre musique / Que celle des oiseaux sans pourtant parvenir / À pénétrer le sens de ce que dit leur chant. / J'aurai par peine et joie accru mon ignorance, / En vain tenté d'aller vivant sur l'autre rive; / Voulu rompre la corne, éclairer la lanterne; / Dans la forêt découvrir la voie et la porte. / Dieu! que faisons-nous là où nous ne sommes pas? / Comme les papillons brûlés par la lumière, / Nous laissons sur la pierre une trace éphémère.»

M. B.

ROMANS / NOUVELLES

Sélection par Marc BLANCHET, Louise L. LAMBRICHS, Gérard-Georges LEMAIRE et Jean-Pierre SALGAS

Nouvelles du XVIII^e siècle

[Textes choisis, présentés et annotés par Henri Coulet, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1552 p., 53,90 €, ISBN : 2-07-011405-8.]

- Comme tous les ouvrages de ce genre, cette anthologie pose le problème de ses sous-entendus. En premier, il faut se demander si le XVIII^e siècle est une entité littéraire. La réponse de toute évidence est non. La distance entre les auteurs les plus connus, de Marivaux à Cazotte, de l'abbé Prévost à M^{me} de Staël, le démontre amplement. Ensuite, il est difficile de comprendre l'objet poursuivi par l'auteur de cette compilation : a-t-il voulu montrer quel a été l'esprit de la nouvelle pendant ce siècle ou celui de la lecture? Son dessein est-il théorique ou sociologique? Le résultat est une immense accumulation de textes sans liens. Le grand intérêt de cette affaire reste alors de nous rendre accessible des textes rares d'auteurs connus (par exemple les récits du fabuliste Florian, *L'Enchanteur Faustus*, d'Antoine Hamilton, les petites narrations de Rétif de la Bretonne) et aussi de nous révéler un nombre extravagant d'écrivains dont on a oublié jusqu'à l'existence. Certes, on a bien du mal à se retrouver dans ce dédale d'hommes

et de femmes de lettres qui traitent les sujets les plus divers, des histoires exotiques (sur les deux Amériques ou sur la Turquie, comme le fait l'abbé Prévost) jusqu'aux plus traditionnelles « galanteries ». Henri Coulet a même introduit une très libre traduction d'un chapitre de *Don Quichotte*, de Cervantès, qui est passionnante, mais dont on ne comprend pas la raison d'être dans ce contexte. Peut-être aurait-il fallu donner une autre présentation, thématique par exemple, qui permette de comprendre comment tel ou tel sujet a été traité au fil des décennies. Peut-être aurait-il fallu donner un ton moins universitaire à cette entreprise et mettre en évidence des lignes de tension pouvant nous aider à nous retrouver dans cette masse écrasante d'« historiettes ». Mais il serait ridicule de boudier le plaisir de la découverte d'auteurs comme Le Sieur de la Rivière, M^{me} Leprince de Beaumont, Yon et Camus-Daras, et ces nombreux écrivains qui sont demeurés anonymes.

G.-G. L.

ANGOT Christine

Pourquoi le Brésil?

[Stock, 224 p., 18,05 €, ISBN : 2-234-05521-0.]

- Le nouveau roman de l'auteur de *L'Inceste* se clôt par un dîner chez Frédéric Beigbeder, le maître des cérémonies (édition-télévision) de l'heure, avec d'autres « people » médiatico-littéraires. Que l'auteur fuit pour retourner aux origines (Nancy, le père). Une figure obligée désormais que ce roman (social) du roman dans le roman comme, autour de 1968, le roman (textuel) dans le roman. Toujours cependant la dissimulation de la vraie genèse, le refus d'un regard sociologique dans la tradition de Flaubert et des Goncourt — qui ont fait de l'objectivation du champ littéraire une matière de fiction. Ou de Pierre Bourdieu : dans *Les Règles de l'art*, il relate le stade final de l'émancipation du champ littéraire comme marché inversé, dont nous vivons aujourd'hui la destruction, dans la Restauration et le Spectacle (Frédéric Beigbeder avec la *NRV* et *99 Francs*, dans le rôle qui fut celui de BHL avec la nouvelle philosophie, la figure presque chimiquement pure de l'hétéronomie). Et dont Christine

Angot dans son *autofiction* est peut-être le meilleur témoin, anthropologue plus que sociologue. Christine Angot un peu à la façon du Sollers de *Femmes* veut témoigner de la mutation dans la reproduction des corps biologiques et littéraires... Voire de Duras après *L'Amant*... «Sujet Angot»: fiction d'un «état de nature» de la littérature (Lars von Trier..., elle cite le «disque de Deleuze sur Spinoza» — comment composer ses flux avec la vague); le style d'Angot tient de la natation. *Pourquoi le Brésil?* constitue le véritable troisième tome d'une trilogie qui relate, comme le deuxième le premier, la sortie du second livre (*Bouillon de culture*, la lecture au Théâtre de la Colline, les interviews, Jean-Marc, Hélène, Laetitia Masson, l'émission d'Ardisson ou l'ostéopathe de POL, etc.). Plus profondément, après *L'Inceste* (1999) avec le père — le corps sexué, et *Quitter la ville* (2000) —, le refus de l'inceste littéraire et l'autonomie dans l'hétéronomie..., un retournement en spirale à l'occasion de l'installation à Paris et une véritable révolution: la réunion des deux corps, du «métier de vivre» et de celui de publier, la double réconciliation avec les deux familles, une réconciliation qui porte deux fois le nom de Pierre. En parallèle, le double récit de son absorption par le champ littéraire retournant à la logique du marché (Pierre-Louis Rozines, l'homme aimé rencontré le 30 août 2000, aimé le 26 septembre, est le directeur de *Livres Hebdo* — il est celui qui dit «la vérité des prix» dans l'émission de Guillaume Durand), et l'inceste assumé avec le père Pierre Angot, récemment décédé (dont des lettres des années soixante-dix sont ici reproduites, le titre vient de l'une d'elles). Sur fond de rapports nouveaux à sa judéité: la mère de la narratrice se nommait Rachel Shwarz, «métèque», Rozines est askhénaze. Sous Beigbeder, Modiano? La «boucle» est «bouclée» (PLR passe son temps à «boucler»). Et derrière Angot, Lévi-Strauss? Dans sa naïveté, voire sa bêtise (flaubertienne), cette trilogie raconte comme nulle autre l'évolution littéraire dans un corps singulier des structures élémentaires du champ, des stratégies de la parenté littéraires en France aujourd'hui.

J.-P. S.

FORTON Jean

Pour passer le temps

[Finitude, 144 p., 14 €, ISBN: 2-912667-08-9.]

• Né à Bordeaux en 1930, Jean Forton fut libraire dans cette ville, et publia chez Gallimard sept romans, de 1954 à 1966. Mort en 1982, il ne s'est guère imposé dans le paysage littéraire tant l'absence de fréquentation des cénacles ne fut pas son activité principale. Solitaire avant toute chose, il n'est pas totalement oublié aujourd'hui: le roman *L'Épingle du jeu* a même été réédité dans la collection Imaginaire. Les éditions Finitude (jeune maison d'édition bordelaise par ailleurs editrice de Lettres de Rémy de Gourmont à Victor Segalen fort intéressantes, précisons-le!) publie douze nouvelles inédites; dans ce recueil, exercice de concision et d'efficacité, Jean Forton connaît quelques belles réussites, avec un sens toujours très fin de la chute. Les nouvelles de Jean Forton mettent en scène des personnages hauts en couleur, tout en alternant parfois avec des destins tristes, voire désespérés comme l'infiniment cynique «Le libraire» — sûrement un clin d'œil acide au métier de l'écrivain. Le préfacier, David Vincent, indique, avec son intelligence coutumière, que pour ce choix d'inédits il a fallu ne «retenir que les plus singuliers, ceux qui mettent au jour cette cruauté précise et parfois amusée dont il s'est fait l'illustrateur, cette amertume qui juge de nos petites choses». Il y a quelque chose de «vachard» en effet dans ses portraits (ainsi les nouvelles «Un bon dimanche» ou «L'artiste»): la compassion n'est jamais qu'apparente et le dénouement, l'absence d'une morale qui montre pourtant la médiocrité du ou des protagonistes. Ce quotidien désespérant ne rencontre comme changement que des élans qui sont seulement les signes d'une pathologie encore plus profonde. La bonhomie des narrateurs, excepté quand il s'agit d'enfants, n'enlève rien à l'amertume présente dans ces chroniques de province, où la campagne est aussi exaspérante que les villes en déclin. On rit jaune mais de bon cœur.

M. B.

HEAUME Stéphane

Le Clos Lothar

[Zulma, 240 p., 15 €, ISBN : 2-8430-4219-4.]

• Quelques pilules blanches et la tentation d'en finir puis de noyer cette lâcheté dans l'alcool, l'assassinat en pleine rue par d'aveugles milices gouvernementales d'une petite Sarah puis l'émouvant hommage funèbre qui lui est rendu par Baptiste (le narrateur) au fond de l'obscur boutique du vieil Armadèle, enfin la découverte, dans les sous-sols de cette échoppe, d'une société secrète composée d'artistes malmenés et poursuivis par le régime totalitaire en place, tel est le point de départ de ce roman plus allégorique que fantastique, riche en péripéties et en rebondissements. Un roman qui d'une certaine façon renoue avec la tradition romantique, par le biais d'une écriture très musicale ponctuée d'alexandrins et tout entière portée par un rythme voué à charmer (l'auteur, sans doute, autant que le lecteur). Cette impression est encore renforcée par la façon dont l'histoire s'ancre dans les symboles : le passage, par exemple, de l'alcool entraînant vers la mort au sang bu rendant la vie et transfiguré ensuite par l'encre et l'écriture source d'une autre ivresse, féconde celle-là et partageable, exprime de façon convaincante l'entrée en littérature de ce jeune écrivain. Ce premier roman inspiré, qui transporte le lecteur dans un univers aussi étrange et intemporel qu'actuel et familier, apparaît comme la traduction d'une expérience intime, singulière, subjective de l'auteur — et comme telle mobilisant fortement la subjectivité du lecteur — face à un monde, le nôtre, dont il force le trait et qui, rompant avec la culture (la vraie !) et l'histoire, nous a ravi « les couleurs mêmes de nos âmes, la sensualité des mémoires individuelles », et « notre aptitude à rendre grâce au verbe ». Aussi, au-delà de l'histoire, qui se lit avec plaisir, l'auteur s'emploie ici à rendre grâce au génie de la langue . Avec un certain bonheur.

L. L. L.

LAMBRICHS Colette

La Guerre

[La Différence, 106 p., 12 €, ISBN : 2-7291-1423-8.]

• Drôle et désespérant, le court roman de Colette Lambrichs nous place d'emblée dans le paysage de son titre : *La Guerre*. Immédiatement, le personnage principal, Urbin Chave, avance à pas de mouton dans une ville protéiforme où la loi défie les lois, et où l'ordre triomphe d'un apparent désordre. S'il y a tout au long de l'ouvrage une dénonciation souterraine de notre monde actuel, le roman de Colette Lambrichs ne nous impose pas de morale finale, ni n'est victime d'un souci fatal de la démonstration. La seule intention vraiment présente est dans l'exergue d'Ezra Pound : « Nous savons qu'il y a un ennemi en face, qui ne se lasse pas de ternir notre vocabulaire, de brouiller et d'embrouiller notre terminologie, d'ergoter sur des détails pour obscurcir l'essentiel, de palabrer sur des explications à courte vue dans l'espoir, trop souvent vérifié, de dissimuler la vérité vitale. » Voici, par une voie détournée, l'enjeu de ce livre dont l'humour empêche tout didactisme tout en créant chez le lecteur un sentiment grandissant de malaise, cela sans jamais rien renier de son rythme, de son allégresse. Urbin Chave avance ainsi de surprise en surprise, semblant rejeter ce meilleur des mondes tout en nous donnant l'impression que celui-ci est en train de pénétrer sa chair jusqu'au cerveau. Cette ville en faux-semblants, miroirs et passages secrets n'est qu'une gigantesque impasse où l'obsession du bien-être se vêt des visages de ses occupants, de leurs besoins à leurs désirs. Le poison devient ainsi le plat quotidien, et le contre-poison la médecine ambiante, à moins que ce ne soit l'inverse. Cuisine comme soins, hébergement comme discussion, créent le malaise du lecteur, dans l'espérance d'une fin heureuse. Dans ce monde de sensations factices, cette fable tente d'éclairer les visages blafards d'une humanité qui a perdu sa vraie sensualité, à l'instar de cette jeune femme dont la nudité

révèle difficilement la beauté enfouie. S'achevant de manière brusque en un retournement singulier, cette fable dérangement devrait rencontrer ses lecteurs.

M. B.

PIERRET Marc

Le Mystère de la culture

[Verticales, 432 p., 20 €, ISBN : 2-84335-121-9.]

- Avec ce roman ambitieux et complexe, Marc Pierret, auteur du *Divan romancier* (Christian Bourgois, 1975) et du *Fileur du cygne* (Éditions du Dauphin, 1978), renoue avec la fiction. Et il le fait avec un certain éclat en imaginant une histoire en mosaïque, formant un puzzle qui ne se remonte que dans la trahison et le travestissement de la vérité. Et pourtant la vérité de l'existence étrange de l'étrange Mathieu Quinquandon, qui disparaît à la fin de l'année 1998, ne peut se reconstituer dans sa totalité que par ce jeu de reconstruction qu'entreprennent ceux qui se voient léguer ses carnets et qui, de prime abord, ne savent trop quoi en faire. De fil en aiguille, le roman est recomposé (tout en étant anamorphosé) et attire dans son orbe tous ceux qui sont impliqués dans ce travail de décryptage et de réécriture. Le passage sur terre du héros, barman dans un établissement de la place Saint-Michel ou lecteur dans une maison d'édition, est placé à l'enseigne de l'échec et de la frustration. Ses écrits sont le récit d'un ratage. Et de ce ratage complet naît une œuvre romanesque riche et énigmatique, la création d'un œuvre mythique baptisée *La Quadrature du cercle* et qui finit par trouver une maison prête à prendre le risque de l'éditer. Le risque ? En fait, c'est une affaire en or, qui bénéficie à ses héritiers plus ou moins abusifs et surtout à ceux qui ont manœuvré à la réécriture de ces carnets chaotiques. Pierret nous offre un livre amer et incisif, fait pour interroger les mécanismes de la fabrication de l'artifice du roman et des artifices encore plus illusoire de l'édition.

G.-G. L.

ROLIN Olivier

Tigre en papier

[Le Seuil, coll. « Fiction et cie », 270 p., 18 €, ISBN : 2-02037506-0.]

- De 1968 et des années Pompidou-*Cause du peuple*, rien ne semble apparemment être « sorti » en littérature. Même si Mai 68 a eu beaucoup d'effets sur le champ littéraire (Philippe Sollers de *Lois à Paradis*, Gilles Deleuze et *L'Anti-Œdipe*, Jean-Patrick Manchette qui mit « le drapeau rouge sur la Série noire », Pascal Quignard et les écrivains de la lecture, Jean Ricardou et « le nouveau nouveau roman » — je me permets de renvoyer au *Roman français contemporain*, ADFP éditions, 2002), ne subsistent que quelques récits (Pierre Goldman et ses extraordinaires *Souvenirs obscurs d'un juif polonais né en France*, et des « établis » du maoïsme français : François Bon, Leslie Kaplan, Robert Linhardt). Et des collections de revues. Depuis longtemps, on attend de ceux qui échouèrent à redevenir Cavallès, *L'Éducation sentimentale* de ces années-là, voire les *Mémoires d'outre-tombe*. Olivier Rolin était bien placé pour l'écrire, leader « militaire » devenu écrivain de métier expert en « mélancolie historique » (*Phénomène futur*) et amoureuse (*Port-Soudan*) : il dit avoir reçu de la *Correspondance* de Flaubert l'énergie de s'y mettre. L'idée de départ est simple et bonne, proche de celle de *L'Invention du monde*, une unité de temps et de lieu, un cercle en « révolution » autour de Paris en voiture, avec la fille d'un ami mort, Treize, dans une DS Remember, le narrateur, qui note les pubs, les tags, les panneaux routiers, etc., tente pour elle une « tentative d'intelligence, l'intelligence propre au roman, de ce qui s'est passé il y a trente ans » : la Nouvelle Résistance Populaire racontée à une adolescente. Seconde intrigue, double fond du livre : la mémoire et la quête du père, ancien résistant devenu lieutenant en Indochine, mort en mars 1948 à My-Tho (suivez mon regard lacanien), dans le Mékong (Malraux), peu après la naissance du narrateur. Celui-ci s'est rendu sur les lieux. Au centre des deux intrigues,

... cette «énorme masse morte, la guerre mondiale, la défaite, la collaboration». *Tigre en papier* condense les deux: le maoïsme bien sûr et une bière vietnamienne bue vers My-Tho. Mieux vaut se prendre pour Chateaubriand que pour un sac poubelle, disait naguère l'intéressé dans un entretien, visant l'auteur des *Particules élémentaires*. Chateaubriand ou d'autres: Rolin, à son habitude, accumule dans le cours du livre les noms d'auteurs auxquels il souhaite être comparé comme autant de «signes extérieurs de littérature» (Proust, Babel, Serge, Nabokov, Céline, Hugo, Hemingway, Valtin, Orwell, Malraux, Duras, Hergé, Faulkner, Cendrars, Apollinaire, Dostoïevski, Char, Stevenson, Tardi...). Et comme dans *L'Invention du monde*, son écriture se fait macho dragueuse, pleine de morgue virile, on croirait entendre Gabin et Ventura, on pourrait s'imaginer dans un film de Jean-Pierre Melville ou de José Giovanni. Loin d'une compromission flaubertienne avec sa propre bêtise, on a droit à tous les lieux communs «générationnels», surtout à l'exhibition d'un très vaniteux mépris de soi et du maoïsme français («les essais prétendument philosophiques de Mao»), un peu dans la manière d'un Régis Debray. Pour ne rien dire des portraits qui n'en sont pas; je citais Goldman, qui resta communiste: Rolin contourne soigneusement une réflexion sur une certaine judéité passée en maoïsme (Benny Lévy devient un fort banal Gédéon). Seule la «chute» du livre est époustouflante, à la hauteur du modèle. À l'arrivée, un livre pathétique... sur le désir d'être écrivain. Ces jours-ci, Patrick Raynal, ancien «mao» lui aussi, directeur d'une *Série noire* fondée par Marcel Duhamel compagnon des surréalistes, et qu'il a peu à peu fait évoluer vers ce que Manchette, dans ses *Chroniques*, nommait le «poujadogauchisme»..., publie *Ex* chez Denoël (ISBN: 2-207-25240.-X, 19 €), un roman à clefs sur le même sujet, évidemment moins ambitieux.

J.-P. S.

TASMA Sophie

Perdus

[Éditions de l'Olivier, 160 p., 16 €, ISBN: 2-87929-349-9.]

- L'histoire que raconte ici Sophie Tasma aurait pu donner lieu à un roman psychologique classique montrant comment se noue, d'une génération à l'autre, la fatalité de la répétition. Une histoire qui met en scène deux jeunes garçons, Lucien et Pietro, dont les liens étroits — d'amitié autant que de haine — sont intimement déterminés par les histoires mêlées de leurs parents respectifs. Si, le livre refermé, c'est ainsi que l'on peut en reconstruire l'argument, l'aventure de lecture que réserve ce singulier récit est d'une autre nature: l'écriture sobre, suggestive autant qu'elliptique, la narration tout en ruptures, en phrases courtes et parfois sèches, souvent déliées, ressuscitent ce monde intérieur de l'enfance où le rêve se distingue à peine de la réalité, et entraînent le lecteur dans une atmosphère plus proche, souvent, du conte que du roman. Ainsi les personnages — et en particulier celui de Bianca, la mère de Lucien —, tout en étant très présents, conservent une opacité étrange et, jusqu'au bout, demeurent aussi entiers qu'énigmatiques. Qu'il s'agisse des adultes ou des éléments déchaînés, de l'autre ou de soi-même, le monde que fait vivre ici Sophie Tasma est un monde à la fois sauvage et merveilleux, séduisant et terrifiant, un monde qui vous tombe dessus, que l'on dévore du regard, qui vous attire et vous fait peur, mais qui reste, au bout du compte, aussi béant qu'impénétrable.

L. L. L.

WAJCMAN Gérard

Arrivée, départ

[Éditions Nous, (4, chemin de Fleury, 14000 Caen), 360 p., 22 €, pas d'ISBN.]

- Ce livre-là se savoure. Et se déguste. Oui, dans tous les sens du terme. Parce que des saveurs il y en a de toutes sortes, mais le plus souvent douces-amères, qui rappellent qui si écrits il y a, c'est, dans le fond le plus souvent, parce que l'homme a dégusté. Et qu'il continue. Alors ça, bien sûr, ça n'est pas

nouveau. Ce qui est nouveau — quand littérature il y a — c'est la façon de le dire. Ici, d'énonciation pure, comme diraient les psychanalystes (et c'est aussi le métier de l'auteur). Un texte fait d'un tissu d'énonciations croisées, enchevêtrées, sans qu'aucun signe (tirets, guillemets) ne vienne signaler au lecteur le changement de locuteur, chacun parle et les phrases et les discours s'enchaînent, le texte se déroule continûment, et le plus singulier de cette expérience de lecture est que l'on s'y repère très vite, d'emblée les voix se distinguent sans qu'il soit besoin de béquilles. Je dirais même que ceux qui parlent, bientôt, on les voit. (Ce qui n'est pas le moins étrange, puisque c'est bien du regard dont il est question ici, le narrateur étant un peintre qui se plaint précisément de ne pas voir, d'avoir besoin de l'autre, elle, Nora, pour voir quelque chose que lui, seul, ne peut voir.) La seule indication typographique, c'est le passage du romain à l'italique. Qui signale le passage du présent au passé, du discours du narrateur au discours de son père, juif polonais réchappé de la Shoah. Voyage dans l'espace (le narrateur fait route vers les États-Unis pour retrouver une femme qui a acheté un de ses tableaux, le portrait — de dos — de Nora) et dans le temps (dans la mémoire du père, et autour des trous laissés dans cette mémoire par ce qui, de ce passé-là, ne peut se dire), mais réflexion aussi sur la confusion de l'espace et du temps, et les perceptions si différentes que l'on en a ici et outre-Atlantique, ce roman très original, tout en échos et en hiatus, réintroduit dans la littérature contemporaine une subjectivité qui, depuis la Shoah précisément, semblait avoir perdu son centre et comme la légitimité de se dire, la force de se penser... autrement que comme « victime ». Or les victimes, comme l'explique le post-scriptum (à méditer), le narrateur ne sait pas ce que c'est. « Jamais il ne serait venu à l'idée de mon père de me parler des juifs comme des victimes; jamais, enfant, il ne m'a parlé de "victimes". Pourtant il était juif et il en avait vu... » Vouloir être reconnu comme victime, n'est-ce pas consentir à en être une? À la persécution, à l'horreur, il n'y a pour l'auteur qu'une réponse: la révolte.

L. L. L.

THÉÂTRE

Sélection par Jean-Pierre THIBAUDAT

AMEY Claude

T.Kantor.

Theatrum litteralis

[L'Harmattan, 304 p., 24,40 €, ISBN : 2-7475-2286-5.]

- Depuis la mort de Tadeusz Kantor, en 1990, les livres sur celui qui, avec quelques spectacles comme *La Classe morte* et *Wielopole*, *Wielopole* bouleversa le paysage du théâtre européen n'ont pas manqué. Des livres d'images, de souvenirs, d'entretiens, auxquels viennent s'ajouter les œuvres du maître lui-même: textes, tableaux, esquisses, etc. L'ouvrage de Claude Amey est plus ambitieux. Il entend inscrire le travail de Kantor dans l'histoire de l'art du xx^e siècle et raconter son évolution, comment Kantor passe par les happenings, en vient aux objets, aux mannequins, la place chez lui de la pauvreté (dont Kantor ne fait pas le même usage qu'un Grotowski); « La pauvreté kantorigienne ne se résume pas seulement à la corruption physique ou à la dévalorisation économique, elle est aussi un déclasserment social », note Amey. Et ce « déclasserment » relève « du jugement, c'est-à-dire du regard commun », ce que Kantor nommera « réalité du rang le plus bas ». Claude Amey décortique avec une précision de scalpel cette pauvreté, mais aussi les autres vecteurs du théâtre de Kantor qui définissent son esthétique anti-esthétique si l'on peut dire, et montre les liens entre cette même pauvreté et le ready made par exemple. Si l'ouvrage est précis, riche en notes et fort en citations comme une thèse, il est malheureusement écrit avec une plume par trop abstraite. Pour tous ceux qui ont eu la chance et le privilège de vivre à l'époque de Kantor, pour tous ceux qui ont vu le petit homme en chapeau noir et chemise blanche se tenir au bord de la scène, lire ce livre procure un sentiment étrange non de mort (cela serait du pur Kantor) mais d'anémie, comme un corps privé de son sang. L'analyse est moins en cause que son rendu. « La machine n'est donc pas stricto sensu l'instrument de l'acteur, elle est comme lui l'engendrement d'une machination

... de la théâtralité kantorienne. Elle est même en quelque sorte le moment le plus avancé, son utopie réalisée; c'est sa prérogative anti-illusionniste, ou littéraliste.» C'est juste. Mais glaçant à lire.

J.-P. T.

IONESCO Eugène

Théâtre VIII :

- Le Rhume onirique ou la Demoiselle de pharmacie.

- La Nièce-épouse.

- Les connaissez-vous ?

- Les Grandes Chaleurs.

[Gallimard, 118 p., 12,50 €, ISBN : 2-07-076619-5.]

- D'abord, on s'étonne. La « NRF » a déjà publié (au début des années quatre-vingt-dix) *Le Théâtre complet d'Eugène Ionesco* dans la prestigieuse et très sérieuse collection de la Pléiade, et voici que le même éditeur publie le tome VIII de ce même théâtre. Cherchez la cacophonie. On se croirait en plein incongru cher aux pièces de Ionesco. On y est. On a beau astiquer ses propres méninges avec un chiffon, rien à faire, ces quatre titres de pièces, ne vous disent rien en dépit de leurs intitulés réjouissants. Et pour cause : ils ne figurent pas dans *Le Théâtre complet*, lequel ne l'était donc pas. Dans la préface de cet étonnant tome VIII, Michel Corvin raconte en fin limier le fond de l'affaire, laquelle se résume à un tiroir ou à un foutoir. Celui de Jacques Poliéri. C'est dans le fatras de ses souvenirs qu'il a retrouvé lesdites pièces. Poliéri, auquel Corvin a consacré un ouvrage (*Poliéri, une passion visionnaire*, éditions Adam Biro, 1998) est un de ces personnages fantasques et inventifs qui firent le bonheur du théâtre dans les années cinquante. À la fois comédien, metteur en scène, sans le sou. Mais non sans idées. Poliéri est d'abord connu pour son compagnonnage avec Jean Tardieu et pour les théâtres visionnaires qu'il dessina et parfois réalisa. Mais revenons à son foutu foutoir. Poliéri habitait le même hôtel qu'Arthur Adamov, au Quartier latin. Le croisant dans l'escalier ou plus vraisemblablement au bar le plus proche, il lui demanda s'il n'avait pas une pièce

nouvelle à ronger. Adamov lui parla d'un certain Ionesco. Lequel confia à Poliéri ce qu'il avait sous le coude : une série de petites pièces. Il les monta en août 1953 (heureuse époque où l'on créait des pièces au mois d'août à Paris) au théâtre de la Huchette sous le titre pas compliqué : « Spectacle Ionesco ». Sept pièces. Trois figurent dans le Théâtre complet, les quatre autres étaient considérées comme perdues. Les voici, donc. Du Ionesco au petit poil. Rien de plus jouissif chez lui que les pièces brèves, les actes écrits à toute vitesse, laquelle offre un brevet d'absurdité aux enchaînements loufoques. Plus tard, le même Ionesco escomptant coiffer son crâne quasi chauve d'un respectable couvre-chef, écrivit des pièces plus longues, plus sérieuses, pas forcément plus belles. Bref, voici quatre petits bijoux du temps d'avant l'Académie française. Autant de « rhumes oniriques », pour reprendre le diagnostic qu'émet le docteur à la fin de la première pièce. Un docteur qui n'est évidemment pas docteur mais s'appelle monsieur Docteur, et s'adresse à une madame Pharmacienne, laquelle l'est, pharmacienne. La preuve : on la voit embrasser le client qui n'ose pas demander ce qu'il veut. Et que veut-il ? Des médicaments. Tant et si bien qu'on se demande si le théâtre est une maladie, un remède, si le client est un mauvais acteur qui sait mal son texte. Merveille de brièveté, *Les connaissez-vous ?* relate une rencontre sur le trottoir. Un jeune homme interpelle une femme en lui demandant : « Les connaissez-vous ? » Interloquée, décontenancée, la femme ne sait que répondre (de qui parle-t-il ?). Elle s'éloigne, le jeune homme s'agrippe à sa jupe, laquelle se dégrafe, il réitère sa question. La jeune femme finira en slip et en soutien-gorge. Et seule. Le jeune homme est parti, mais elle est tombée amoureuse du questionneur pathétique, et elle se désespère. Sacré Eugène ! La dernière pièce est une adaptation de l'auteur roumain Caragiale, qui fut, pour Ionesco et pour beaucoup de Roumains, un maître.

J.-P. T.

LIVCHINE Jacques

Griffonneries

[Les Solitaires intempestifs, 296 p., 14 €, ISBN : 2-84681-014-1.]

- Des spectacles-événements comme *La 2 CV théâtre* ou *La femme chapiteau*, stars des festivals internationaux, ont colporté le nom du Théâtre de l'unité dans le monde entier, compagnie fondée il y a plus de trente ans par Jacques Livchine et Hervé de Lafond. Ils furent parmi les premiers à sortir des salles pour investir les rues — ils sont d'ailleurs considérés comme des pionniers et des pères pour tous ceux qui aujourd'hui font du théâtre de rue et ils sont légion, pour le pire comme pour le meilleur. Livchine et Lafond, tout en parcourant le monde entier, ont toujours eu l'envie de se poser quelque part, de s'inscrire dans une ville. Ce fut le cas une première fois en banlieue parisienne, à Saint-Quentin-en-Yvelines. La seconde fois à Montbéliard (ville où sont implantées les usines Peugeot), à la tête de la Scène nationale, devait s'avérer plus décisive et durer plus longtemps : neuf ans. C'est moins que deux quinquennats mais c'est plus qu'un septennat. C'est le temps qu'il leur faudra pour aller au bout de deux ou trois idées fortes et pour donner corps à ce qu'ils baptisèrent au premier jour : « Centre d'art et de plaisanterie ». La force de ce livre est de nous faire vivre au jour le jour ces neuf longues années passées à la tête d'une institution culturelle qui ne manque pas de moyens, mais qui n'est pas riche non plus. De nous compter par le menu les rapports quotidiens avec le reste de l'équipe, la mairie, la Direction régionale des affaires culturelles, les collègues des scènes nationales de la région, le ministère de la Culture, représenté localement par son inspecteur, la presse. On y croise parfois des personnages qui semblent sortis de chez Labiche ou Kafka, mais ce sont des êtres de chair. On y mesure surtout combien la direction d'un tel établissement est, pour ceux qui ont quelques exigences, un combat jamais gagné. Le journal de Livchine, d'une intimité dénuée de pincettes, est bourré de jours de découragement, d'envies de renoncer, mais aussi de joies, de fêtes

inoubliables. On y mesure aussi combien l'usure, la lente usure des idées et des corps, l'érosion des illusions et des ambitions, combien tout cela finit par peser. Au centre, un projet peu normatif (des spectacles certes, mais aussi beaucoup de formes autres, des réveillons à faire carillonner la ville), secoué neuf ans durant dans le shaker du « théâtre populaire ». « Les théâtres doivent être de nouveaux lieux de vie, des boulangeries spirituelles », note Livchine le 31 mars 2000, trois mois avant de faire ses adieux à Montbéliard. Ce boulanger en théâtre n'a pas fait de spectacles industriels, la pâte de ses pains fantaisie lève admirablement. Il laisse à Montbéliard le souvenir de miettes considérables. Et nous offre ce beau livre en forme de pétrin.

J.-P. T.

RAMBERT Pascal

Récit de la préparation de *Gilgamesh*. Jusqu'à la première répétition en Avignon

[Les Solitaires intempestifs, 64 p., 7,47 €, ISBN : 2-912464-37-4.]

- À la première page, Pascal Rambert est dans l'avion qui l'emmène à New York. Il va y chercher des acteurs américains pour travailler sur *Gilgamesh*. Plus tard, il ira en Syrie (faute d'Irak) chercher d'autres acteurs pour le même projet. Et à Marseille, des acteurs français. Commenceront ensuite les répétitions d'un spectacle qui sera créé au festival d'Avignon en 2000, dans un champ de tournesols. Cela semble simple, c'est plein d'aspérités. Il était déjà venu à New York dix ans plus tôt. Dans ses années de dope. Et de perte. Ces années où il aimait « la mort ». Aujourd'hui il a un fils, qui dort près de lui dans l'avion, une compagne qui lui a donné ce fils enfanté dans un hôtel de Damas. Il n'est pas apaisé pour autant. Il cherche. Il se souvient aussi de Nice, la ville de ses premiers spectacles, de ses premières amours, de son théâtre d'adolescent. On l'aura compris, il n'y a chez l'auteur et metteur en scène Pascal Rambert d'autre théâtre que biographique. Ligne fragile, visée pleine de précarité. Au bout, la beauté (*Les Parisiens*, un autre été à Avignon)

... ou pas. De pièce en pièce, parfois le moi accouche d'un miroir aux pâles reflets. La profession, la critique l'ont encensé, massacré. C'est un rescapé, un éclopé, un survivant qui vous parle. Il songe à « l'acteur qui ne travaille pas » et qu'il croise près de chez lui, à Paris. Il fuit, non, il cherche. Il veut œuvrer à la disparition du metteur en scène, de l'homme qui sait. *Gilgamesh* est comme sa boussole, sa bouée. Il répète à New York dans une pièce blanche dont les larges fenêtres « ouvrent sur le ciel griffé des deux tours du World Trade Center » encore debout. « Pour toi le théâtre n'est qu'une affaire de fente, répètes-tu. Tu as construit toute ton activité théâtrale autour de ce concept de fente qui ouvre sur un trou », écrit-il. Il dit « tu » pour mieux dire « je ». C'est le livre d'une renaissance, d'une seconde naissance. Dont les acteurs sont les pierres de touche. « Tu aimes les acteurs. Tu les admires profondément. Ils sont pour toi l'image même du courage. À partir de cette vieille épopée qui traverse l'histoire de son grand-père, il entend concilier les inconciliables, New York et Damas, Pascal et Rambert. » Ainsi tu décides que « *Gilgamesh* se fera dans cet immense champ de tournesols de dix hectares et qu'il sera comme un champ où l'on creuse EN PRENANT LE TEMPS QU'IL FAUT pour remonter du fond de la terre et des ventres de la mémoire ». À commencer par la sienne. « Le processus d'écriture est toujours un voilement de l'autobiographie ou un masquage du biographique », écrit Heiner Müller.

J.-P. T.

REGNAULT François

Théâtre-soltices.

Écrits sur le théâtre-2

[Éditions du Conservatoire national supérieur d'art dramatique/Actes Sud, 510 p., 25 €, ISBN: 2-7427-3735-9.]

- Après le premier volume consacré à des écrits théoriques (lire *Vient de paraître n° 8*), François Regnault passe à la pratique. C'est en essayiste, en professeur, en spectateur, en collaborateur, bref en homme de théâtre du sérail et à part entière qu'il s'exprime ici, dans des textes dont il faut d'abord souligner la qualité de la langue avant d'insister sur

l'excitation intellectuelle qu'ils procurent. Les plus beaux ne sont d'ailleurs pas les plus brillants : Regnault met ainsi en pièces un ouvrage de Philippe Beaussant consacré aux classiques et particulièrement à Racine. C'est cinglant, saignant et virtuose, mais on préfère ses plongées en eaux troubles, du côté du chœur d' *Antigone* ou bien chez Marivaux, quand il sonde les profondeurs d'une réplique de *La Dispute* : « N'est-ce rien que d'être un autre... » Ou bien encore quand, au Bénin, assis à une terrasse d'une maison, il toise le paysage et se dit que ce qu'il voit « n'est pas fait pour aller sur un théâtre », songeant aussitôt à Koltès, lequel, justement, a tenté de porter sur la scène du théâtre « ce qui n'y avait ordinairement pas accès ». Plusieurs textes sont consacrés à Koltès, que Regnault connut bien durant toutes ces années où il travailla auprès de Patrice Chéreau. À ce dernier, il consacre d'ailleurs un texte (inédit comme quelques autres de cet ouvrage qui reprend le plus souvent des articles et des conférences) évoquant le Chéreau d'hier et celui, épuré, d'aujourd'hui. Il s'attarde sur ces « renoncements aux effets et aux sortilèges, qui seront autant de retours vers la grammaire essentielle ». D'autres pages encore, et nombreuses, évoquent Antoine Vitez : Regnault nous confesse l'avoir connu par sa sœur, Anne Delbée qu'il avait rencontrée à l'école Lecoq, et mentionne le premier spectacle de Vitez qu'il vit (ce fut, en 1967, *Les Bains*, de Maïakovski). C'est là un témoignage précieux sur ce premier Vitez, celui d'avant Chaillot, le moins connu, mais tout entier déjà à sa proie attaché. Regnault s'attarde en particulier sur son *Faust*, spectacle matrice donné à Ivry sous des préaux d'école, souvenir fécond que celui de cette représentation « qui a donné à tous ceux qui l'ont vue le souvenir d'une sorte de retour aux sources et le sentiment de rencontrer un nouvel artiste ». L'ouvrage est ordonné : d'abord les « hommes de théâtre », à commencer par Juvet, puis les « auteurs et textes », de Sophocle à Tony Kushner. On y lit en filigrane le parcours de Regnault auprès de quelques directeurs et amis, ainsi ces années passées au Théâtre de la Commune, à Aubervilliers, qu'il codirigea avec Brigitte

Jaques. On regrette qu'aucun texte ne vienne commenter ces années-là, ce frottement avec l'institution, l'implantation, le public, au-delà de ceux consacrés aux auteurs montés. Et puis, au fil des pages, il y a les rencontres comme celle de Jean Audureau, « l'homme de théâtre le plus mystérieux que j'ai connu », un auteur méconnu aussi, « l'un des seuls poètes de la scène », écrit encore Regnault. Une troisième partie rend hommage à des grands disparus, tels Roger Blin ou Philippe Clevenot. Enfin une dernière partie évoque les amours du théâtre et du cinéma, Renoir, bien sûr mais aussi Alfred Hitchcock. Et enfin une page, une danse dense, autour de *L'Annonce faite à Marie*, de Claudel, filmée par Alain Cuny, qui apparaît à Regnault non comme le film des films mais bel et bien comme « le dernier film » d'un art, le cinéma, qui à ses yeux « va cesser d'en être un ». Et le théâtre ? Il ne dit rien de tel. Quelque part, Regnault cite le prof évoquant *Le Misanthrope* face à l'élève : « Tu comprends mon petit, Alceste, c'est ceci ou cela. » Question d'interprétation. Et c'est là ce qui fait l'unité de cet ouvrage qui est d'abord un grand livre de l'interprétation.

J.-P. T.

ART DE VIVRE

Sélection par Pierre-Dominique PARENT

LE GUIDE DU ROUTARD

Paris balades

[Hachette, 215 p., 7,90 €, ISBN : 2-0243548-3.]

- C'est la rentrée... Paris brumeux devient mystérieux, les feuilles mortes crissent sous les pas des passants. Le moment est propice à la découverte du Paris de l'alchimie et de l'ésotérisme en suivant les pas de Nicolas Flamel et de Cagliostro. Cette balade fait partie des vingt-trois itinéraires thématiques que propose Le Guide du routard pour visiter Paris. Ce petit livre vert, facile à glisser dans une poche, permet au lecteur de découvrir le Paris gallo-romain ou médiéval, le Paris révolutionnaire et même celui de Mai 68. Le côté glauque et inquiétant des grandes métropoles n'est pas oublié, avec deux itinéraires consacrés au Paris criminel. L'un va du square Louvois à la place Maubert et permet de croiser les fantômes de Cadoudal, de Vidocq, de Charlotte Corday. Les noms des rues évoquent les coupables activités qui s'y exerçaient : rue Vide-Gousset, rues de la Grande-Truanderie, de la Petite-Truanderie, rue des Mauvais Garçons, etc. Le promeneur d'humeur badine ou littéraire pourra expérimenter le Paris coquin et libertin, le Paris de la bohème, le Paris des écrivains, le Paris existentialiste. Trois itinéraires sont également prévus pour les amateurs d'architecture contemporaine. Il pleut, un temps à ne pas mettre un promeneur dehors : Le Guide du routard a tout prévu, avec une balade consacrée aux passages couverts les plus insolites et les plus mystérieux.

P.-D. P.

LAMMING Clive

Métro insolite

[Parigramme, 18,29 €, ISBN : 2-84096-190-3.]

- Autant l'avouer d'emblée, la poésie du métro échappe à l'usager, peu soucieux d'aller chercher le pittoresque là où il subit quotidiennement un chemin de croix obligé, assailli de tous côtés par une foule

... oppressante. L'ouvrage de Clive Lamming, *Métro insolite*, devrait pourtant contribuer sinon à réhabiliter le métro dans l'esprit du public, du moins à révéler aux esprits curieux de son histoire toutes sortes d'anecdotes savoureuses et de faits singuliers liés à la conception, l'édification, la décoration et l'usage de ce moyen de transport révolutionnaire. Signalons qu'il s'agit du livre d'un spécialiste des chemins de fer et qui s'exprime ici plus en poète qu'en technicien, même si la construction du métro, sous ses différents aspects et ses différentes époques, est rapportée avec précision (notamment à propos des dix passages sous la Seine). Suivre notre guide dans son parcours, aussi bien dans l'espace que dans le temps, nous semble d'autant plus impérieux qu'il est difficile d'appréhender les méandres de ce monstre à la fois familier et obscur qu'est le métro parisien. Au fil des pages, nous apprenons par exemple qu'existent, à la croisée des tunnels, des zones de repos, voire des cachettes, et que, parmi « les métros auxquels on a échappé », figure le projet d'un métro aquatique, « train glissant sur un coussin d'eau ». Dans son ouvrage fort bien documenté et illustré, l'auteur fait la part belle au style particulier du métro, tels le fameux carrelage blanc ou les voûtes en anse de panier. Il traite aussi des différentes phases de l'évolution de sa décoration jusqu'à aujourd'hui, comme la station Franklin-Roosevelt, tout d'orange vêtue. Sont aussi évoqués les motifs décoratifs extérieurs d'Hector Guimard, dont le style « nouille » fait encore merveille grâce à ses motifs de céramique et aux panneaux indiquant le nom des stations. Un tel ensemble conférant à la partie visible du métro parisien bien plus qu'une simple ligne graphique, une âme.

P.-D. P.

MAYLE Peter

Aventure dans la France gourmande

[NiL éditions, 253 p., 18,30 €, ISBN : 2-8411-251-9.]

- Anglais, amoureux de la Provence, Peter Mayle élargit son champ d'expérience en partant à la découverte des manifestations gastronomiques françaises. Un périple qui le conduit de la messe des truffes à Richerenches à la foire à la volaille de Bourg-en-Bresse, en passant par les Trois Glorieuses de Bourgogne. Sa présence à la foire aux grenouilles de Vittel et à celle des escargots à Martigny-les Bains fut très appréciée et saluée comme elle le méritait. La passion de Peter Mayle pour la gastronomie française remonte à son premier et dernier repas d'affaires. La découverte de la cuisine française, la volupté qui s'ensuivit lui firent oublier la serviette que lui avait confiée son supérieur hiérarchique. Celui-ci en conclut qu'il n'avait pas l'étoffe d'un cadre. Témoin bienveillant et amusé, Peter Mayle s'étonne du sérieux avec lequel les Français s'adonnent aux plaisirs de la table : « J'imagine mal un autre peuple disposé à consacrer tout un week-end aux cuisses de grenouille, aux escargots ou à une cotation de poulets. » Autre surprise pour Peter Mayle, les acteurs de ces célébrations : notables sérieux et réservés dans la vie de tous les jours, ils se révèlent tout à coup d'irrésistibles boute-en-train acceptant de revêtir les déguisements les plus étranges et chantant à tue-tête « et souvent extrêmement faux les airs les plus inattendus ». Cette gaieté est contagieuse, et Peter Mayle met en scène l'un de ses concitoyens séduit lui aussi par la France et le fromage de Livarot et qui, lors de son intronisation, se déchaîne, confiant à la foule son désir de faire l'amour sur un matelas de livarots. Ce qui lui vaudra cette remarque admirative venue de l'assistance : « Mon Dieu, ils ont changé, ces Anglais, depuis le départ de Madame Thatcher. » Alors accord parfait

entre Anglais et Français? Sans doute, avec juste ce qu'il faut de taquinerie pour ne pas perdre les bonnes habitudes. Peter Mayle raconte à l'un de ses amis français un peu trop pénétré de la supériorité de son pays, la fable suivante: les Européens vinrent se plaindre à Dieu et lui reprochèrent d'avoir trop favorisé la France, avec des paysages variés, une langue harmonieuse, une cuisine sans égale, les plus grands vignobles et plus de fromages que de jours dans l'année. Dieu, sensible à ces doléances, rétablit la balance en créant les Français.

P.-D. P.

MUSIQUE

Sélection par Michel ENAUDEAU et Jean ROY

BEAUVERT Thierry

Écouter Venise

[France Musiques/Bleu Nuit, 174 p., 18 €, ISBN: 2-913575-52-8.]

- Ce livre a ceci de particulier qu'il s'appuie sur les citations des nombreux auteurs qui ont célébré Venise, qu'il s'agisse d'Honoré de Balzac ou de Maurice Barrès, de Robert Browning ou d'Alberto Savinio, de Charles de Brusse ou de Jean-Jacques Rousseau, sans oublier ni Franz Liszt ni Richard Wagner. À partir de celles-ci, Thierry Beauvert brode des variations légères qui, sans en avoir l'air, racontent l'histoire musicale de la cité des Doges. On s'instruit en flânant, et c'est un véritable bonheur pour le lecteur que de se laisser aller au fil des pages comme on glisserait au fil des canaux en visitant Venise.

J. R.

Houben Jean-François

1 000 Compositeurs de cinéma

[Cert/Corlet, coll. « 7^e art », 832 p., 49 €, ISBN: 2-204-06 989-2.]

- Les compositeurs que recense le dictionnaire de Jean-François Houben ne sont pas 1 000, mais 985. C'est l'auteur qui le précise. En ce qui concerne les musiciens français, on ne constate que peu de lacunes. On regrette toutefois l'absence de Maurice Ohana, qui avait écrit en 1957 une musique pour *Goha*, un film de Jacques Baratier sur un scénario de Georges Schéhadé. Chaque entrée est suivie d'une courte biographie qui permet de situer le compositeur. Vient alors (et c'est l'essentiel) la liste des films, qui occupe plusieurs pages lorsqu'il s'agit de musiciens comme Georges Auric, Joseph Kosma, Maurice Jarre, Georges Delerue ou, aux États-Unis, Miklos Rozsa et Dimitri Tiomkin. Couvrant le domaine international, ce dictionnaire sera utile aux cinéphiles comme aux mélomanes.

J. R.

LA GORCE Jérôme (de)

Jean-Baptiste Lully

[Fayard, 920 p., 38 €, ISBN: 2-213-60708-7.]

- Sur Jean-Baptiste Lully, il y avait eu déjà avant 1930 les travaux de Lionel de la Laurencie et d'Henry Prunière, et plus récemment ceux de Philippe Beaussant ainsi que les études publiées par Jérôme de La Gorce dès 1981. On ne saurait non plus passer sous silence l'excellent livre de Jean Gallois. Mais sans doute l'ouvrage qui vient de paraître chez Fayard est-il désormais le plus complet sur ce musicien que l'on connaissait mieux par sa légende que par sa vie réelle, notamment son enfance et sa formation musicale. Les débuts de Lully chez La Grande Mademoiselle (Anne-Marie-Louise d'Orléans) puis à la cour de Louis XIV sont évoqués, comme son enfance, avec une rare précision. Quant à l'étude de l'œuvre, qui occupe plus de la moitié de l'ouvrage, elle est aussi complète qu'on pouvait la souhaiter. Depuis les premiers ballets, les comédies-ballets, les tragédies lyriques, jusqu'à la musique religieuse, rien n'est omis, et le sérieux de l'analyse ne présente pour le non-spécialiste aucun obstacle à sa lecture. Dans sa conclusion, Jérôme de La Gorce évoque le rayonnement européen de l'œuvre de Lully au XVII^e siècle et définit l'apport de son art à la France en montrant comment le Florentin, qui eut la chance de trouver en Guimault un librettiste de grand talent, a réussi à mettre en musique, de la manière la plus fidèle à notre langue, les paroles françaises de ses opéras.

J. R.

MALLET Marie-Louise

La Musique en respect

[Galilée, 192 p., 28 €, ISBN: 2-7186-0581-2.]

- En dépit de la collection «La philosophie en effet» dans laquelle il est reçu, le livre de Marie-Louise Mallet est loin d'être inaccessible à qui n'est familier ni de Hegel et de Nietzsche, ni des philosophes contemporains (Jacques Derrida, Philippe Lacoue-Labarthe, Jean-Luc Nancy) dont l'auteur se recommande. Cette étude montre, en suivant de près les quelques pages (moins de cent) que Hegel consacre à la musique

dans son *Cours d'esthétique*, comment ce dernier a failli comprendre la musique, plus et mieux que les philosophes qui l'ont précédé. Marie-Louise Mallet soutient que la mésentente entre la musique et la philosophie repose sur l'avantage et le privilège accordés à la vue sur l'ouïe, au regard sur l'écoute. Parce que la musique ne montre rien, ne donne pas à voir, ne représente rien, elle est selon la belle expression de l'auteur «la nuit du philosophe». Entendre n'est pas écouter. Le *Cours d'esthétique* s'efforce, sur le cas de la musique, de franchir le clivage du voir et de l'entendre. À sa lecture du texte hégélien, Marie-Louise Mallet associe l'expérience musicale de l'auditeur Hegel. Elle prend plaisir à dénicher un Hegel tant soit peu mélomane, même si celui-ci n'a guère d'oreilles pour Beethoven. À Vienne, rappelle-t-elle, Hegel court les salles de concerts, entend les opéras de Mozart et découvre ceux de Rossini, qu'il va vite préférer à toute autre œuvre. Hegel place la musique presque au sommet de sa hiérarchie des arts. Elle est le deuxième art romantique. La musique exprime l'intériorité. L'intériorité subjective est son principe. Or, s'interroge Marie-Louise Mallet, comment se fait-il que la musique «redevienne un art symbolique», c'est-à-dire un art au faible contenu conceptuel? Faute de représentation, la musique, en particulier la musique dite pure, c'est-à-dire instrumentale, confronte au vide, à l'absence de substance. Pourtant Hegel s'est efforcé de saisir une certaine vie de la musique. Mais cette vie qui annexe l'intimité du sujet rejette l'emprise du concept. Ce qui résiste sans céder à la puissance du concept a peut-être pour conséquence de permettre au philosophe-auditeur de souligner l'importance de l'interprète et de l'exécution musicale. Aucun philosophe avant Hegel ne s'en soucie. Avec Nietzsche, auquel est consacrée la fin de ce livre, la musique ou, si l'on peut dire, l'esprit de la musique comme modèle de la pensée gagne la philosophie. Ce livre s'attache donc aux rapports de la musique et de la philosophie avec, sous-jacente, la question de la représentation héritée de Heidegger et des lectures contemporaines de son œuvre

philosophique. Depuis Platon, ces rapports sont empreints de méfiance et de méprise, d'ignorance ou de désintérêt, au point de désoler toujours quelques-uns des meilleurs compositeurs de notre temps. Marie-Louise Mallet le sait, qui écrit crûment qu'écouter la musique pour le philosophe, c'est perdre son temps : « Que reste-t-il en effet de ce temps donné à l'écoute de la musique ? Rien de dicible, rien qui soit susceptible d'accroître le concept, d'être capitalisé dans un savoir. » Seuls l'écriture et le projet de Nietzsche n'ont nul respect pour ce « respect » et l'avaricieuse philosophie. Marie-Louise Mallet, qui réussit le tour de force de passer sous silence la dialectique hégélienne, ne cherche pas à débattre. Ni avec Hegel, ni avec d'autres. Par sa connaissance des œuvres musicales et des écrits des compositeurs, elle mène le lecteur dans cette *nuit* qui accompagne le travail philosophique vers celle, préférée (?), de l'écoute.

M. E.

PÉRÈS Marcel et LACAVALERIE Xavier **Le Chant de la mémoire**

[Desclée de Brouwer, 230 p., 22,50 €, ISBN : 2-220-05123-4.]

- C'est le parcours accompli depuis vingt ans par le fondateur de l'Ensemble Organum, à la recherche des sources des plus anciennes musiques de l'Occident et du bassin méditerranéen, que retrace le dialogue entre Marcel Pérès et Xavier Lacavalerie. Après le travail de musicologue est venu celui du musicien qui fait revivre ces musiques oubliées. L'œuvre était collective, et les témoignages de chanteurs et d'instrumentistes venus d'Espagne, d'Angleterre, de Grèce, du Liban, sont là pour le confirmer. L'exigence musicale, l'exigence scientifique, l'exigence spirituelle se confondent dans une même démarche que Xavier Lacavalerie définit comme « un questionnement infini ».

J. R.

PHILOSOPHIE

Sélection par Sylvie COURTINE-DENAMY, Guy SAMAMA

Correspondance Adorno-Benjamin 1928-1940

[Présentation de Enzo Traverso, trad. P. Ivernel, La Fabrique éditions, 450 p., 25 €, ISBN : 2-913372-17-1.]

- *Histoire d'une amitié*, mais toujours distante, sur le plan tant intellectuel qu'affectif, cette correspondance débute le 2 juillet 1928 sur une lettre de Walter Benjamin à Theodor Wiesengrund Adorno, auquel il donne alors du « Cher Monsieur » — même si leur première rencontre, par l'intermédiaire de Siegfried Kracauer, remonte à 1923. Elle s'achève sur une lettre de Benjamin en août 1940, un mois avant son suicide à la frontière espagnole, adressée cette fois-ci à « Mon cher Teddie », quand bien même les deux protagonistes ne passèrent-ils jamais au tutoiement. Cette correspondance est aussi le *récit de l'exil* de deux fils de la bourgeoisie juive allemande confrontés à l'hostilité et au conservatisme de l'université allemande, où régnait toujours un antisémitisme larvé. Exil vécu différemment dans les deux cas : Benjamin dut en effet très vite renoncer à une carrière universitaire, tandis qu'Adorno obtint très jeune le statut de *Privatdozent*. Benjamin, en revanche, dut apprendre à gagner sa vie comme critique littéraire dès 1926, et compter sur l'assistance d'institutions juives, l'hospitalité de son ex-femme, celle de Bertolt Brecht au Danemark, une petite bourse de cent francs octroyée par l'Institut de recherches sociales à partir d'avril 1934, devenant indispensable à sa survie. Pleinement conscient dès 1933 du « tournant historique mondial » qui venait de se produire, et qui signait du même coup la fin de sa carrière de critique littéraire juif de gauche en Allemagne, même s'il n'avait jamais adhéré au parti communiste, Benjamin — désormais contraint de se cacher comme le révèle son pseudonyme E. Tal = *lateo* — s'exila à Paris, « terre de trois grandes révolutions, pays des exilés, origine du socialisme utopique, patrie de Quinet et de Michelet... ». Quant à Adorno, baptisé

... catholique, religion de sa mère, puis inscrit à la communauté protestante, il circula, librement entre 1933 et 1938 entre Oxford et Francfort, et ne se considéra comme un exilé au sens propre du terme qu'à partir de 1938, date de son départ pour New York — il sut d'ailleurs s'accommoder du mode de vie de cette ville, en dépit de sa critique impitoyable de la société administrée et de la réification universelle. Cette correspondance nous fait enfin pénétrer dans l'«atelier de pensée» des deux philosophes par-delà leurs divergences quant à l'analyse de l'histoire et à celle de l'art dans la société de masse.

S. C.-D.

AGLAN Alya et AZÉMA Jean-Pierre

(sous la dir. de)

Jean Cavaillès résistant, ou la Pensée en actes

[Flammarion, 319 p., 20 €,

ISBN : 2-08-067902-3.]

- La libération du moi par la soumission au rythme de la nécessité qui est l'essence même de l'enchaînement mathématique, de la musique et du divin, voilà ce qui rassemble dans une même exigence les engagements de vie et le travail conceptuel de Jean Cavaillès. Les auteurs des différentes contributions de cette biographie à plusieurs voix, Nicole Racine, Alya Aglan, Benoît Verny, Hourya Sinaceur, Jean-Pierre Azéma, en sachant reconnaître, et surtout faire comprendre, ce qui la rend si singulière, exposent avec sobriété la double tension du résistant et du logicien et mathématicien spinoziste. Penser la vie comme expérience de pensée et la pensée comme organisme vivant. Car la réalité des objets mathématiques tient au fait qu'ils sont à l'origine de mouvements génétiques qui les dépassent, comme la réalité de la Résistance tient au fait que les réseaux de filatures, de renseignements et de combats qui la constituent dépassent l'action et la volonté des hommes qui y sont mêlés. Pour Jean Cavaillès comme pour Albert Lautman, le choix n'existait pas : la nécessité régit chez eux aussi bien l'enchaînement des énoncés mathématiques que leur engagement. Si bien que l'idée de résistance est présente dans la dialectique des concepts comme dans l'organisation de la lutte contre

l'ennemi. Lorsque Georges Canguilhem écrivait : «Jean Cavaillès est la logique de la résistance vécue jusqu'à la mort», il ne parlait pas seulement du statut de son engagement, mais il avait sans doute aussi en vue que l'automouvement dialectique du concept pousse jusqu'à l'extrême la négation de la contingence et de l'extériorité. En démontrant que la norme du vrai est inséparable du mouvement qui l'engendre, ce livre démontre en même temps que la norme de la vie est inséparable du mouvement qui la détruit, et qu'elle peut aussi se comprendre à la clarté de l'intelligence.

G. S.

ANDERS Günther

L'Obsolescence de l'homme.

Sur l'âme à l'époque de la deuxième révolution industrielle

[Trad. Christophe David, Ivrea, 363 p., 25 €, ISBN : 2-910386-13-9.]

- Ce livre est la première traduction française d'un texte composite paru en allemand en 1956. Günther Stern (qui prit après 1930 le nom de Günther Anders) fut le premier mari d'Hannah Arendt ; il était un ami de Jonas et un cousin de Walter Benjamin, fils de William et Clara Stern, pionniers en matière de psychologie de l'enfant. Husserl a dirigé sa thèse, puis Anders s'est orienté vers le journalisme. On rencontre chez lui un curieux mélange d'attachement à la tradition philosophique et culturelle européenne (Platon, Aristote, Hegel, Schopenhauer, Heidegger, Dostoïevski, et bien d'autres) et de prise en compte des réalités de la «deuxième révolution industrielle», découvertes lors de son exil aux États-Unis. Ce mélange lui permet de porter un regard décapant sur différentes formes d'instrumentalisation de l'homme. Les essais rassemblés dans ce livre forment une analyse originale du *nihilisme* contemporain. La maxime du nihilisme, qui est identique à celle de la bombe, s'énonce ainsi : «Tout est un. Qu'il y ait un monde ou qu'il n'y en ait pas, tout est un. Pourquoi ne serait-il pas possible qu'il n'y ait plus de monde ? » Le nihilisme est un monisme. Nous

vivons à une « époque où l'angoisse est devenue impossible ». Anders plaide non pas pour qu'advienne un monde plus humain, mais pour que *continue d'exister un monde*. Comment y parvenir ? En élargissant notamment la faculté par laquelle nous nous rapportons au temps. L'avenir dès lors ne doit plus se tenir « devant nous », nous devons le capturer, il doit être « chez nous », devenir notre présent. Une autre de nos tâches est *d'éduquer l'imagination morale* pour surmonter le décalage entre faire et sentir, ou bien entre savoir et comprendre ; de telle sorte que nous échappions à notre schizophrénie, cette horrible insignifiance de l'horreur : que le même homme, par exemple, puisse être à la fois employé dans un camp d'extermination et père de famille. Il s'agit donc de tenter des « exercices d'élongation morale », pour augmenter la capacité du sentiment. Lorsque Anders écrit que notre monde actuel est « postidéologique », il n'est pas loin de rejoindre le diagnostic formulé par quelques intellectuels contemporains jugeant de la fonction politique de l'intellectuel : la fin des idéologies, c'est la fin de la division. Or, les questions qui divisent nourrissent la vie de la pensée. Donc, lorsqu'il n'y a plus *dissensus*, il n'y a plus débat d'idées. Et s'il n'y a plus débat d'idées, il n'y a plus de vision du monde, donc plus d'idées auxquelles nous tiendrions et que nous voudrions faire reconnaître. En cela au moins, Günther Anders aura-t-il été un précurseur ?

G. S.

ANSCOMBE Elizabeth

L'Intention

[Trad. Mathieu Maurice et Cyrille Michon, Gallimard, coll. « Bibliothèque de philosophie », 158 p., 16,50 €, ISBN : 2-07-076594-6.]

- Ce livre d'Elizabeth Anscombe, paru en 1957 et traduit aujourd'hui, est une référence dans la pensée analytique contemporaine sur l'action humaine. Comment accorder une autonomie philosophique à l'intention tout en dénonçant le double mythe d'une intériorité mentale comme d'une antériorité causale ? Tel est l'enjeu central du livre. Dans le sillage

de Wittgenstein, qu'elle a traduit, et en rediscutant avec Aristote, dont elle analyse le rôle de « vouloir » dans les syllogismes pratiques, Anscombe propose de renverser le schéma habituel : non pas caractériser l'action à partir de l'intention, mais déterminer l'intention par le critère extérieur de l'action ; de telle sorte que « en gros, l'intention d'un homme, c'est son action ». Cet énoncé se présente comme un antidote à la thèse, répandue, selon laquelle l'action qu'un homme a l'intention de faire n'est décrite que par son *objectif*. L'intention n'est pas un quelconque acte intérieur, elle ne précède pas les actions comme une cause précède l'effet. Elle appartient à l'action en tant que *raison d'agir*. « Les fondements de l'intention sont seulement des raisons d'agir. » Les actions intentionnelles sont un sous-ensemble des événements de l'histoire d'un homme qui ne sont pas connus de lui simplement parce qu'il les observe. Un type d'actions involontaires est inclus dans cet ensemble, ce sont les actions dont la causalité mentale est exclue ; celle-ci se caractérisant par le fait qu'elle est connue sans observation. Les actions intentionnelles sont ainsi celles auxquelles il est possible d'appliquer la question « pourquoi ? » dans un sens qui légitime une réponse appropriée à cette question. Aussi dépendent-elles de la *description* qui en est donnée, donc du langage. « Appeler une action intentionnelle, c'est dire qu'elle est intentionnelle sous la description que nous en donnons... » Mais il existe plusieurs formes de descriptions possibles, et non pas une seule, répondant à la question « pourquoi ? » par l'indication d'intentions, de croyances, d'espoirs, d'illusions, de serments, de buts poursuivis par un agent. Il appartient à cet agent de dire ce qu'il fait et pourquoi il le fait : l'exécution n'est pas séparable de l'intention, alors que le modèle mentaliste est dualiste. Ce livre est donc essentiel, car il pose les bases de ce qu'on peut entendre par connaissance pratique.

G. S.

ARENDT Hannah

Les Origines du totalitarisme.

Eichmann à Jérusalem

[Édition sous la direction de Pierre Bouretz, Gallimard, coll. « Quarto », 1624 p., 30 €, ISBN : 2-07-075804-4.]

- Bel instrument de travail que ce volume consacré à la pensée du phénomène totalitaire par une grande philosophe juive allemande audacieuse du xx^e siècle, Hannah Arendt, à laquelle de nombreux essais ont été consacrés en France ces dernières années. L'ensemble, édité sous la direction de Pierre Bouretz, pourra toutefois paraître quelque peu rébarbatif au lecteur non spécialiste, car très touffu. Il rassemble en effet les trois volumes jusqu'à présent dispersés des *Origines du totalitarisme* (*L'Antisémitisme*, *L'Impérialisme*, *Le Totalitarisme*), précédés d'une riche introduction de Pierre Bouretz intitulée « Hannah Arendt, entre passions et raison », et assorti de textes complémentaires, dont certains inédits en français, qui viennent en éclairer la genèse (*Les Techniques de la science sociale et l'étude des camps de concentration*, 1950, *En guise de conclusion*, 1951, *Comprendre le communisme*, 1952, *Autorité, tyrannie et totalitarisme*, 1956, *Réflexions sur la révolution hongroise*). Les textes sont suivis d'échanges de correspondances avec K. Jaspers, K. Blumenfeld, et enfin d'un dossier critique constitué par le compte rendu d'Éric Voegelin des *Origines*, la réplique de leurs auteurs, et la conclusion de cet échange. Suit le volume si controversé, et qui vient seulement d'être traduit en hébreu, *Eichmann à Jérusalem. Rapport sur la banalité du mal*. Le texte est à nouveau longuement introduit par Pierre Bouretz, et complété par un échange de correspondances ainsi qu'un dossier critique reprenant exclusivement des textes déjà publiés en français, comme *La Controverse autour d'« Eichmann à Jérusalem »*, et *Le « Cas Eichmann » et les Allemands*. On y trouvera enfin un rappel chronologique de la vie et des publications de la philosophe, assorti de trente-deux illustrations, les bibliographies établies par Hannah Arendt pour chacun des trois volumes, un index

des personnes et, chose rare autant qu'utile dans l'édition française, un index thématique. Quel que soit le soin qu'apportent ces passeurs que sont les traducteurs à leur travail, toute *traduction est trahison* dit le dicton, mais était-il pour autant vraiment indispensable de faire « réviser » par une nouvelle traductrice la troisième partie des *Origines*, *Le Totalitarisme*, et qui plus est de faire réviser la traduction de 1966 d'*Eichmann à Jérusalem*, pourtant déjà « revue » en 1991 par M. I. Brudny de Launay, pour omettre par ailleurs de signaler que le compte rendu d'Éric Voegelin des *Origines du totalitarisme* avait déjà été publié en français dans l'anthologie d'Enzo Traverso *Le Totalitarisme, le xx^e siècle en débat* (Le Seuil, 2000) ?

S. C.-D.

- On croyait avoir lu Arendt. Cette réunion magistrale en un volume de la trilogie des *Origines* (*L'Antisémitisme*, *L'Impérialisme*, *Le Totalitarisme*) et du rapport d'enquête sur le procès d'Eichmann est un événement : aussi bien par la qualité du travail éditorial qui a été mené que par les dossiers de présentation critique rédigés par Pierre Bouretz, et les inédits offerts au lecteur (échanges de correspondances, textes complémentaires d'Hannah Arendt, le dossier de la polémique autour d'*Eichmann à Jérusalem*, les dossiers de la réception des œuvres, l'échange entre Éric Voegelin et Hannah Arendt). Si bien que c'est un nouveau livre, dévoilant une partie de la structure cachée des anciens, qui nous donne accès à une autre Hannah Arendt : elle apparaît comme plus sombre et tourmentée, portée par le sentiment d'une urgence, et habitée par une colère contre un monde contenant les germes de la plus grande tragédie politique du xx^e siècle ; non seulement les contenant, mais empêchant encore de les comprendre. Car, du « mal radical », que Kant disait « inscrutable », à la « banalité du mal », dans ce parcours c'est la nature humaine en tant que telle qui est en jeu. La destruction de tout lien entre les hommes est le plus grand danger qui menace les idéologies totalitaires, entraînant une perte de soi et un univers où l'homme

serait devenu superflu. Dans cette situation, l'homme perd la confiance qu'il a en lui-même comme partenaire de ses pensées, et cette élémentaire confiance dans le monde, nécessaire à toute expérience. Restent alors, malgré un air devenu irrespirable, et émergeant du fond de la désolation, fonds commun de la terreur, l'aptitude au raisonnement logique et l'injonction de penser ; de penser dans la brèche. Celles-ci font échapper à l'expérience absolue de non-appartenance au monde. Cette publication en témoigne superbement.

G. S.

CARRIQUE Pierre

Rêve, vérité.

Essai sur la philosophie du sommeil et de la veille

[Gallimard, coll. « NRF Essais », 398 p., 21 €, ISBN : 2-07-076569-5.]

- « D'une ombre un rêve : l'homme. » Ce vers de Pindare énonce notre essence, déposée dans le rêve. En critiquant la structure de la représentation comme unique donation de la présence, Pierre Carrique fait apparaître les limites de l'arrière-fond ontologique de la philosophie puisque le rêve, saisi comme un « disparaître », se révèle appartenir pleinement à la manifestation de l'être. Ce livre convaincant se présente ainsi comme un récit de l'aventure onirique de la métaphysique. À travers Aristote, Platon, Descartes, Leibniz, Kant, Hegel, Husserl, Heidegger, est examinée la prétendue évidence d'une autosaisie de l'être par la conscience, d'où celle-ci croit détenir ses pouvoirs de constitution transcendante. Car, si l'on ne veut pas abandonner la pensée à un simple relevé de ses procédures de lucidité et qu'on cherche à fonder sa légitimité en droit, il faut prendre au sérieux le dispositif par lequel elle s'abandonne en acquiescant à l'instant où elle s'absente. Il faut réfléchir sur les décisions que cet arrachement à elle-même engage. Expliquer comment s'est constitué le privilège accordé par la philosophie à la veille, au point qu'elle s'est identifiée pendant longtemps à ce pouvoir de distinction, et ce qu'a coûté la relégation philosophique du sommeil, c'est

comprendre combien la philosophie est dépendante d'une position métaphysique précise : celle du sujet de la science cartésienne, dont la conquête ne s'accomplit qu'en séparant le physiologique du spirituel. Au contraire, la neurophysiologie contemporaine comme la phénoménologie de l'expérience onirique nous font comprendre la compénétration étroite du veiller, du dormir et du rêver, de telle sorte qu'à l'articulation freudienne du somatique au psychique dans la pulsion viendrait répondre la question de l'individuation par le sommeil et par le rêve, du seul point de vue de l'activité neurocérébrale, telle que l'exposent par exemple Claude Debru ou Michel Jovet. Là où les philosophes pensaient chiasme de la conscience, il faudrait apercevoir un étrange jeu de corrélations entre l'ipsité charnelle et corporelle et le monde rêvé. Ce beau livre ne néglige pas non plus d'étudier les complicités entre le rêve et la peinture, le rêve et la littérature, le rêve et la religion.

G. S.

CAVAILLÉ Jean-Pierre

Dissimulations. Religion, morale et politique au XVII^e siècle

[Honoré Champion, 453 p., 74 €, ISBN : 2-7453-0498-4.]

- « Contre celui qui a des yeux de lynx pour scruter la pensée, que l'on utilise l'encre de la seiche pour cacher son cœur. » Ces mots de Gracian figureraient assez bien la stratégie d'écriture de cette étude. C'est un livre essentiel pour qui s'intéresse aux relations entre la littérature, l'écriture (l'équivocité des signes), la religion et la politique au XVII^e siècle. Peut-être est-ce en raison de son objet — la dissimulation — et surtout de ce qu'il implique — dissimuler la dissimulation — qu'il est passé presque inaperçu. Comme Leo Strauss l'a fait pour une écriture de la persécution et de la censure, Jean-Pierre Cavallé présente une histoire des modes d'écriture de la dissimulation et de la simulation. Cette histoire est dessinée à travers le portrait de cinq figures choisies non pour leur exemplarité, mais pour leur singularité (sens français du latin *exempla*) : Jules-César

... Vanini, La Mothe Le Vayer, Gabriel Naudé, Louis Machon, Torquato Accetto. Le présupposé de lecture de Jean-Pierre Cavaillé est le suivant: ce qui se réserve, dans ce qui paraît, est beaucoup plus important que ce qui est immédiatement et pleinement visible. Il s'agit du secret comme effet, effectivité des actes et des opérations d'écriture, où un sujet singulier se prend et se déprend, se présente et s'absente, et constitue sa singularité dans ce jeu de prise et de déprise, d'ostentation et d'occultation. Un secret requis et produit à la fois par l'usage des signes et l'exécution des actes, mais qui échappe aussi au calcul stratégique, le met en échec et le dépasse. Si la simulation consiste à feindre qu'est vrai ce qui ne l'est pas, et la dissimulation à nier ce qui est vrai, la meilleure tactique serait d'user du naturel dans la simulation et de la franchise dans la dissimulation. Alors se fait jour un autre ^{xviii} siècle, moins ordonné et moins « classique », loin des approches pompeuses ou frivoles, anecdotiques ou compassées, de sa peinture, de sa littérature, de sa musique et de sa philosophie. Sous le contrôle des apparences intériorisé, désiré en même temps que subi, couve une rébellion des esprits et bouillonne une rage rentrée. C'est pourquoi il était devenu urgent de créer de la dissension, d'embarrasser et d'empoisonner le discours, en le rendant malsain aux âmes pures, inaccessible aux esprits affairés, et insupportable aux Trissotin d'université. À proportion que ce livre dérange, il éclaire d'un même regard les fondements de l'action politique et les arcanes de l'écriture.

G. S.

CRÉPON Marc

L'imposture du choc des civilisations

[Éditions Pleins Feux, 84 p., 9 €, ISBN: 2-912567-36-X.]

● Au lendemain de l'attentat contre le World Trade Center le 11 septembre 2001, le monde, frappé de stupeur, prit conscience que la paix fondée sur le droit était peut-être illusoire. Deux ouvrages furent brandis à la rescousse:

celui de Francis Fukuyama, *La Fin de l'histoire*, proclamant l'avènement prochain de la démocratie dans le monde, celui de Samuel Huntington sur *Le Choc des civilisations*, prophétisant le début d'une troisième guerre mondiale, nourrissant la culture de l'ennemi et de la peur, et remettant en question l'existence et le devenir des sociétés multiculturelles. Mettre à jour les présupposés théoriques et méthodologiques de cette notion de civilisation, brandie comme un étendard, en dénoncer la violence et le danger, tel est l'objectif de Marc Crépon, phénoménologue, chercheur au CNRS, dans ce petit livre de circonstance. Apparu à l'époque des Lumières, le mot de civilisation s'opposa tout d'abord à la « sauvagerie » et à la « barbarie » sur la base d'un progrès de l'esprit et de la raison. À partir du ^{xix} siècle, le mot, en prenant la marque du pluriel, mit un terme à l'arrogance de l'Europe pour reconnaître la singularité et le rythme propre à chaque civilisation. Tout en se gardant de jamais prononcer le mot de « race », Huntington soutient pourtant l'incompatibilité et l'incommunicabilité des sociétés, dont le mélange risquerait de mettre en péril l'identité. Si, dès 1922, Carl Schmitt dans *La Notion de politique*, avait bien adopté comme critère du politique la distinction entre ami et ennemi, à aucun moment pourtant il ne la dotait d'un caractère éternel, ni n'essentialisait les différences. À la question classique de la philosophie politique « que pouvons-nous espérer? », la réponse de Huntington est « rien », les valeurs démocratiques d'égalité et de liberté n'ayant de sens, à l'en croire, qu'à l'intérieur de la civilisation occidentale, et n'ayant aucune chance de s'imposer dans les autres civilisations. En soutenant qui plus est que ces valeurs démocratiques sont le fait du christianisme, Huntington dresse face à face civilisation chrétienne et civilisation musulmane, méconnaissant leur interaction; et en réactivant les formes les plus élémentaires du racisme et de la xénophobie, il fait le jeu du terrorisme, dont l'action se trouve ainsi légitimée.

S. C.-D.

DAGOGNET François
**Les Grands Philosophes
 et leur philosophie.
 Une histoire mouvementée
 et belliqueuse**

[Les Empêcheurs de penser en rond,
 207 p., 15 €, ISBN: 2-84671-045-7.]

- On pourrait croire que le philosophe atypique, celui qui explore des matières et des chemins buissonniers, retourne avec ce livre à la philosophie classique, à son enseignement, à son histoire. Il n'en est rien. D'abord, parce que, des antiques aux contemporains en passant par les classiques, l'histoire des vingt philosophes qu'il nous présente est mouvementée et perpétuellement belliqueuse. François Dagognet combat la perspective unifiante expliquant en partie l'enfermement et même une sorte de cléricature qui ont caractérisé la réflexion philosophique académique. Ensuite, parce qu'une véritable et sourde logique préside à la marche de la pensée comme à son élaboration, de telle sorte que, de son vivant même, l'histoire de la philosophie connaît l'obligation du changement. Enfin parce que, aux reproches de rapidité et de superficialité qui ne manqueront pas de lui être faits, François Dagognet répond à l'avance que chaque philosophie peut être rassemblée dans une simple et seule image théorique, sorte de graphe par lui-même générateur. C'est la révélation du centre ou du foyer, plus que la reproduction du contenu intégral, qui importe. Nous est ainsi offerte une histoire non historique qui apprend au philosophe la philosophie. Si n'y est pas récusée l'idée de progrès, c'est parce que le socle de la philosophie est en remaniement constant. Et si l'on devait encore douter qu'il s'agisse d'une histoire critique, voire polémique, de l'histoire de la philosophie, François Dagognet présente, à l'occasion de ce livre, trois caractères définissant les philosophies contemporaines : la guerre contre un scientisme envahissant ; la préoccupation morale pour un futur à construire ; l'asystématicité, enfin, avec l'obligation pour chacune d'élire une région de l'être comme son « territoire ». Ce livre,

en mettant en relief les craquements plutôt que les continuités, participe donc de la mission révolutionnaire de la philosophie.
 G. S.

DUPUY Jean-Pierre
**Pour un catastrophisme éclairé.
 Quand l'impossible est certain**

[Le Seuil, coll. « La couleur des idées »,
 219 p., 19 €, ISBN: 2-02-053897-0.]

- Le biologiste Jean-Claude Ameisen démontrait que la vie peut être représentée comme la répression d'une répression, en faisant barrage au suicide cellulaire autoprogrammé. D'une manière analogue, Jean-Pierre Dupuy expose dans ce livre, nourri d'exemples techniques, écologiques et économiques, que le catastrophisme éclairé consiste à penser la continuation de l'expérience humaine comme résultant de la négation d'une autodestruction inscrite dans un avenir figé en destin. Le principe de précaution, pas plus que la théorie de la prévention, non seulement ne nous met pas à l'abri des catastrophes, mais ne nous aide même pas à les *penser*. Car l'un et l'autre nous offrent une représentation illusoire du temps, postulant que le possible est antérieur au réel. Ce schéma doit être inversé : le possible s'insère dans le passé depuis le futur. Se projeter ainsi dans le temps de l'après-catastrophe pour considérer celle-ci rétrospectivement la transforme en un événement aussi nécessaire qu'improbable. La certitude de la catastrophe acquiert une valeur heuristique comparable au rôle que joue l'heuristique de la peur chez le philosophe Hans Jonas, pour qui « la prophétie du malheur est faite pour éviter qu'elle ne se réalise ». Si l'*incertitude* est le pivot du principe de précaution, la *certitude* heuristique de l'inéluctabilité du pire caractérise le catastrophisme éclairé. Rendre la catastrophe inéluctable permet d'agir pour la *prévenir dans le souvenir que nous avons d'elle*. C'est ce souvenir d'une catastrophe qui n'a pas encore eu lieu qui assure sa prévention. Cette temporalité renversée, portant avec elle la *mémoire de l'avenir* tout en autorisant le futur à envoyer des signaux

... au présent, porte le nom de « temps du projet ». À la différence du temps de l'histoire, qui a la forme d'un arbre, celui-ci a la forme d'une boucle, dans laquelle le passé et le futur se déterminent réciproquement. C'est une fiction métaphysique, mais qui a sa rationalité propre. La principale caractéristique de ce temps du projet est la suivante : l'avenir étant tenu pour fixe, tout événement qui ne fait partie ni du présent ni de l'avenir est un événement impossible. De telle sorte que le temps se clôt sur la catastrophe annoncée, mais qu'il continue aussi, tel un supplément de vie et d'espoir, au-delà de la clôture. Ce livre, par le foisonnement de ses exemples et la richesse de ses arguments, dépasse son objet affiché : c'est aussi bien le statut de l'événement qu'une lecture de l'histoire de la métaphysique qui sont en jeu.

G. S.

HAYOUN Maurice-Ruben

Gershom Scholem.

Un Juif allemand à Jérusalem

[PUF, 292 p., 22,50 €, ISBN : 2-13-05-1790-X.]

- Spécialiste de la pensée juive médiévale et de son renouveau dans l'Allemagne des XVIII^e et XIX^e siècles, Maurice-Ruben Hayoun nous propose la biographie intellectuelle du grand savant juif allemand, mathématicien, philosophe, philologue, spécialiste des hérésies, anarchiste religieux, que fut Gerhard Chalom. Pleinement conscient de son appartenance nationale et religieuse, en dépit des fluctuations de sa foi, il adhéra au mouvement sioniste et, traduisant ses idées en actes, émigra dès 1923 en Palestine, prenant désormais le nom de Gershom Scholem. Scholem ne croyait pas, contrairement à Hermann Cohen, à une symbiose judéo-allemande, et constatait, qui plus est, que le judaïsme allemand avait perdu son âme, l'enseignement du *Héder* étant tombé en désuétude et l'hébreu comme langue liturgique ayant progressivement disparu, aboutissement d'une évolution qui avait commencé avec Mendelssohn. C'est pourquoi il publia un appel à la jeunesse juive dans un journal afin de l'inciter à passer à l'action, c'est-à-dire à se mettre en marche vers Sion, à apprendre l'hébreu,

à se réapproprier les valeurs de la culture juive. À ses yeux, la renaissance politique allait de pair avec le renouveau spirituel, et la langue hébraïque — qu'il apprit dès 1911, même s'il n'abandonna jamais complètement celle de Goethe, dans laquelle il avait grandi — constituait le trait d'union entre sionisme et judaïsme. Très influencé par la formule de Martin Buber « rénovation du judaïsme ! », Scholem s'attacha à réhabiliter et à faire connaître des siècles d'histoire juive enfouis dans la mémoire collective, à refonder une authentique science du judaïsme, mettant au jour les thèmes fondamentaux de l'univers kabbalistique (la *shekina*, l'*En-sof*), et consacrant une étude magistrale au messie mystique Sabbataï Zevi et à sa secte.

S. C.-D.

LAKS André, LOUGUET Claire

Qu'est-ce que la philosophie présocratique ?

[Presses universitaires du Septentrion, coll. « Cahiers de philologie », 550 p., 29 €, ISBN : 2-85939-7-40-X.]

- Cet ouvrage est issu d'un colloque, organisé à Lille en octobre 2000, sur la spécialisation, c'est-à-dire sur la différenciation des disciplines. Il rassemble, en langue anglaise comme en langue française, des contributions pluridisciplinaires de philosophes, d'historiens de la philosophie, de philologues, mais aussi d'historiens et d'anthropologues. Son propos est d'isoler, dans la construction des savoirs, une unité qu'on pourrait appeler « la philosophie présocratique », et de légitimer cette construction conceptuelle. Deux entrées sont possibles. Elles donnent lieu aux deux parties subdivisant le volume. D'abord examiner les concepts et présuppositions qui guident nos classifications, d'un double point de vue : comment *caractériser* et comment *éditer* les présocratiques (exemple de Démocrite). Ensuite relire un auteur et un corpus (Xénophane, Polyclète), relire des lectures (celles d'Héraclite par Platon, de Démocrite par Aristote, la dichotomie de Zénon chez Aristote) ou bien réexaminer plus techniquement un problème particulier, comme celui de la lumière de la lune dans la pensée grecque archaïque, ou celui des représentations visuelles dans la cosmologie présocratique.

L'ensemble des contributions pose la question de l'homogénéité de la philosophie présocratique, pour la contester ou pour la légitimer. Mais la découverte récente du papyrus de Strasbourg, et de nouveaux vers d'Empédocle, montre que le corpus des présocratiques n'est pas clos. Elle plaide donc en faveur d'un assouplissement des catégories classificatoires, en combinant la double exigence de la différenciation (comment un champ disciplinaire se constitue-t-il?) et du constructivisme historique.

G. S.

NOUVEL Pascal

Conversation avec mon clone sur la passion amoureuse

[PUF, coll. « Perspectives critiques », 242 p., 16 €, ISBN : 2-13-052991-7.]

- Un homme parle à son clone, en le tutoyant; comme s'il rudoyait son passé. Il se parle à lui-même pour faire entendre un dialogue avec un soi déjà ancien. Ils parlent de la passion amoureuse, et des histoires des hommes envisagées comme « une morale silencieuse ». Si ces histoires nous intéressent, c'est parce que des individus y font une expérience en direction du concret de l'être; ce mouvement d'échapper au général peut être appelé le « philosopher ». Au cœur de ces histoires se trouve la confrontation entre le *démoniaque* et le *destinal*. De leur conflit, bien ou mal réglé, dépend qu'une vie soit réussie ou ratée. Ce qui caractérise la pensée destinale, c'est ce qui regarde le futur, c'est donc l'inquiétude. Le démoniaque, à l'inverse, est dans la séduction de l'instant. Don Juan est une figure du démoniaque, Werther une figure du destinal. Le premier s'intéresse surtout à la conquête, et très peu à ce qui lui succède; le second se complaît dans la souffrance des arrière-mondes. Aucun des deux ne l'emporte sur l'autre, car aucun n'atteint la puissance. Aucun ne sait comment faire entrer le désir de l'autre dans son désir. Ou comment retourner la faiblesse en force. À travers ces histoires, se situant quelque part entre La Rochefoucauld et Roland Barthes, Pascal Nouvel nous suggère que la bêtise de l'homme rationnel est de chercher une explication à l'amour: il n'y a pas de

théorie de l'amour, et les deux concepts de démoniaque et de destinal ne valent que par la distinction qu'ils permettent d'établir.

G. S.

VATTIMO Gianni et MONTENOT Jean (sous la dir. de)

Encyclopédie de la philosophie

[Le Livre de Poche, coll. « La Pochothèque », 1777 p., ISBN : 2-253-13012-5.]

- Cette encyclopédie est une adaptation, remaniée pour le public français, d'un livre qui est une référence en Italie, l'*Enciclopedia Garzanti di filosofia*. Elle porte à bien des égards la marque de son origine. D'abord, parce que sa conception des sources de la culture philosophique est plus « européenne » que nationale. Ensuite, conformément à une perspective italienne, parce que l'accent est mis sur l'histoire des idées dans son aspect factuel et informatif plus que sur la tradition et le dialogue entre de grandes figures de la philosophie. Enfin, parce que cette perspective implique un élargissement du spectre, au-delà des notions et des auteurs considérés en France comme relevant du champ propre de la philosophie. Ainsi *Marie*, mère de Jésus, côtoie-t-elle *Dostoïevski*, *Michel Leiris*, le *double bind*, le *karma*, le *rabbinisme*, *Xénophane*, le *yin* et le *yang*, l'*hésychasme*, la *différence ontologique*, *pleroma* ou *Michel Psellos*. Si les choix révèlent une vision plus large et plus ouverte de la culture et des savoirs philosophiques, on peut s'étonner en revanche de certaines absences. Un seul exemple: alors que le philosophe et mathématicien Gilles Châtelet est largement présenté, le philosophe, professeur et penseur politique François Châtelet n'est pas même mentionné. Mais un tableau chronologique, reliant événements, auteurs et œuvres, des Orientations bibliographiques (pour partie reprises de celles de l'*Atlas de la philosophie* dirigé par Dominique-Antoine Grisoni), et un Index analytique complètent utilement ces « domaines d'ouvertures thématiques » dans lesquels le lecteur peut déambuler tout en les faisant travailler pour eux-mêmes.

G. S.

CULTURE SCIENTIFIQUE

Sélection par Étienne GUYON

CHARPAK Georges et BROCH Henri **Devenez sorciers, devenez savants**

[Odile Jacob, 222 p., 21 €, ISBN : 2-7381-193-2. .]

- Henri Broch est un physicien qui a consacré une large part de sa carrière d'enseignant-chercheur à l'université de Nice à dénoncer les impostures des parasciences. Pour cela, il a accepté de rentrer dans le détail des procédures plus ou moins magiques, « des boniments des marchands d'illusions », afin d'en montrer la part d'abus de confiance, de mensonge ou tout simplement de tours de passe-passe tels que savent, par ailleurs, le faire naturellement les illusionnistes qui (comme Majax) sont les alliés de ces chercheurs intéressés par la « zététique », un mot forgé par Broch pour cette science de dénonciation des faussaires en science. J'ignore l'intérêt pour ce sujet de Georges Charpak, que l'on connaît à la fois comme physicien lauréat d'un prix Nobel pour ses inventions en instrumentation en physique des particules ainsi que par son engagement si efficace dans la mise en place du projet de « la main à la pâte » pour la rénovation de l'école primaire. Sans doute sa place ici tient en bonne partie à son effort de présenter dans le livre la vérité face aux risques que fait courir à l'humanité l'énergie nucléaire. Il y propose en particulier l'introduction d'une nouvelle unité, le DARI (dose annuelle due aux radiations internes), qui donne une ligne de base pour l'irradiation que nous subissons en raison de la radioactivité naturelle et que l'on comparera aux risques suscités par les rayons X, la proximité de centrales... Ce sujet important me semble un peu à côté de la thématique principale. Mais, en tout cas, ce livre écrit à deux mains est tout à fait instructif, distrayant et propre à démystifier les fausses sciences en vous invitant vous-même à vous mettre dans la peau des sorciers de toute époque, qu'il s'agisse indifféremment d'astrologues, d'experts en divination, de manipulateurs en tous genres... Un complément indispensable

est fourni sur les calculs de probabilité qui permettent de donner son juste poids au hasard, si souvent mis en cause dans la prémonition. Ce livre doit être conseillé à la fois pour son côté plaisant mais aussi parce qu'il participe au combat contre les fausses sciences.

E. G.

JACOMY Bruno

L'Âge du Plip

[Le Seuil, coll. « Sciences ouvertes », 241 p., 20 €, ISBN : 2-2-49513-9.]

- Bruno Jacomy est un historien des techniques et directeur adjoint au Conservatoire national des arts et métiers (CNAM). Il y a quelques années, il avait écrit une histoire des techniques qui a connu un succès justifié. Il y associait chaque siècle à un objet emblématique du développement des techniques de cette période (tel le rivet, pour le XIX^e siècle). Il récidive avec cet *Âge du Plip*. Le Plip étant le bouton-presseur que possèdent les nouvelles clefs d'une voiture et qui commande l'ouverture de l'ensemble de ses portières. Restons sur cet exemple. Jacomy nous montre l'évolution inéluctable mais néanmoins progressive des techniques. La clef (plus exactement les clefs que nous avons pour une voiture) se sont réduites à une seule. Le Plip est arrivé récemment. Même si la clef se maintient, celle-ci disparaît presque avec les cartes plastiques qui équipent les voitures de luxe les plus modernes (une petite clef de secours reste néanmoins intégrée à la carte, dont Jacomy nous annonce la disparition prochaine). Tout se fait par étapes avec recouvrements, une vraie loi de l'évolution ! De façon plus large, l'auteur cite et développe tout un ensemble d'exemples techniques dans la vie quotidienne et nous invite à remonter dans le temps pour en rappeler l'histoire : l'invention de la roue, le sens de rotation des boutons ou des vis, les machines qui singent l'homme et les automates...

Très naturellement, cela conduit Jacomy à nous parler du CNAM, ce merveilleux musée, (restauré avec intelligence et élégance tout récemment), en remontant jusqu'aux cabinets de curiosités de Vaucanson. Si la vocation première de l'abbé Grégoire était de faire des

collections d'outils des éléments pour l'apprentissage des techniques, le fonctionnement actuel des enseignements du CNAM est assez éloigné du musée. Mais la sensibilisation aux techniques que l'établissement propose aux jeunes en fait un outil pédagogique précieux. En attendant une visite, celle à laquelle nous invite Bruno Jacomy dans ce livre est bien plaisante et propre à exciter de nouvelles curiosités et un nouveau regard sur notre quotidien.

E. G.

JORDAN Bertrand

Les Imposteurs de la génétique

[Le Seuil, coll. « Science ouverte », 169 p., 14,48 €, ISBN : 2-02-040457-5.]

- Bertrand Jordan est immunologue et a écrit ce livre pour présenter une information actualisée sur les acquis de la génétique, sur les traitements actuels et attendus pour l'amélioration de la santé humaine (voire de l'espèce humaine?). Mais dans le même temps, il analyse les questions posées dans les domaines individuel, social, politique par ces possibilités nouvelles ; et surtout, il met en garde, comme le titre l'indique, contre les menaces et les promesses trop rapides induites par les effets d'annonces spectaculaires. S'il est clair que les décisions sur les choix découlant des développements de la génétique sont du ressort des citoyens et non des seuls scientifiques (même dans le cadre de comités d'éthique, qui sont là pour instruire et éclairer ces choix), encore faut-il que ces choix soient bien documentés. Le livre lui-même est un témoignage de cette démarche. Le déterminisme contenu dans l'écriture du code génétique est souvent très relatif. Bertrand Jordan montre la fragilité de cette correspondance à partir de l'exemple des gènes de la criminalité ou de l'homosexualité, annoncés à grand renfort d'annonces journalistiques (y compris dans de bonnes revues scientifiques !) et dont on connaît aujourd'hui le caractère très relatif. Il convient, dans tous les cas, de tenir compte de l'acquis par rapport à l'inné. Les vrais jumeaux séparés à la naissance, qui sont de vrais clones, montrent naturellement

ressemblances et dissimilitudes. La mise en garde sur l'information concerne aussi l'« imminence » des thérapies géniques, quand bien même l'origine génétique des maladies a été identifiée. Reconnaissance ne veut pas dire que l'on a compris les mécanismes d'action du gène et que l'on sait soigner la maladie. C'est le cas de la mucoviscidose et de l'hémophilie. Cela ne met pas en cause la nécessité d'une recherche de pointe (que le grand public a reconnue dans le Généthon). En particulier la génétique inverse part de la maladie pour identifier le gène défectueux, isoler la protéine, qu'il code... Le problème du clonage est très chargé sur le plan de l'éthique. Si le clonage thérapeutique, permettant de remplacer ou de réparer un organe défectueux apparaît comme un progrès indéniable, le clonage humain visant à une reproduction à l'identique, au-delà des difficultés techniques actuelles (qui ne semblent pas insurmontables à long terme), pose des problèmes gravissimes en termes d'eugénisme et de sélection. Le livre de Jordan est écrit pour les non-spécialistes et pose très clairement les problèmes scientifiques. Les questions abordées sont d'une telle importance qu'il devrait trouver un large public citoyen.

E. G.

JOUVENTIN Pierre

Les Confessions d'un primate

[Belin, coll. « Regards sur la science », 190 p., 14,95 €, ISBN : 2-84245-020-5.]

- Pierre Jouventin est chercheur au CNRS en éthologie. Il situe son approche du monde animal comme résultant de la rencontre de trois domaines — comportement, écologie, évolution — et définissant un nouveau champ scientifique, l'« écologie comportementale ». Son ouvrage, sous-titré « Les coulisses d'une recherche sur le comportement animal », est le récit de sa vie d'aventures au contact d'espèces animales variées dont il observe et analyse les comportements individuels et sociaux. Ce sera largement à partir de l'étude des manchots empereurs, observés au cours de nombreux et longs séjours en Antarctique. Ce sera aussi à partir de celle des mandrills

... au Gabon. À travers ces exemples décrits avec précision et humour, on suit la démarche du chercheur et de l'aventurier. On voit vivre des sociétés animales bien différentes les unes des autres dans de passionnantes descriptions, mais on voit aussi vivre le chercheur (ainsi, dans la délicate promiscuité qu'imposent les longs séjours polaires). Donnons un exemple d'étude de comportement animal parmi d'autres, mais particulièrement spectaculaire: le rôle de la reconnaissance sonore entre les deux membres d'un couple manchot nécessaire quand l'un d'eux couve l'œuf tandis que l'autre partenaire s'éloigne parfois très loin des côtes, à la recherche de nourriture pour le couple ou, plus tard, pour le poussin nouveau-né. Lorsqu'il s'agit d'une colonie de près d'un demi-million de manchots tassés les uns contre les autres, la reconnaissance vocale nécessite que chaque oiseau émette et reconnaisse un chant parfaitement individualisé au niveau de la famille. Jouvénin comprendra ce langage, apprendra alors à « parler manchot ». Il saura ainsi reconnaître et attirer à lui un individu particulier. Cet ouvrage est fascinant par la somme d'aventures et d'observations relatées. Son auteur nous invite à une réflexion sur le respect de la vie animale, mais aussi sur les leçons que nous avons à tirer d'une meilleure considération de leur comportement.

E. G.

LECOURT Dominique

La Philosophie des sciences

[PUF, coll. Que sais-je ?, 127 p., 6,50 €, ISBN : 2-13-0520-72-3.]

- L'auteur de *La Philosophie des sciences*, Dominique Lecourt, joue un rôle important dans la pensée philosophique des sciences contemporaines. Il lui a été confié récemment une mission visant à introduire l'histoire et la philosophie des sciences dans les formations universitaires scientifiques, avec un nombre appréciable de nouveaux postes créés sur cinq ans, offerts à des jeunes ayant un double cursus sciences, philosophie ou histoire. Ce livre brosse

un tableau simple de l'évolution de la pensée philosophique des sciences depuis Ampère et Auguste Comte, donc depuis la première moitié du XIX^e siècle, ainsi que des turbulences dans ce domaine à la fin de ce même siècle et au début du XX^e, telles les révolutions scientifiques de Maxwell, Boltzmann, Planck, Einstein. Aujourd'hui, de nouveau, la science et ses progrès, en particulier dans le domaine du vivant, suscitent des interrogations. Entre la confiance aveugle dans le progrès et les inquiétudes légitimes à propos de son utilisation, la réflexion philosophique est là pour nous aider dans le chemin de la juste raison à partir d'un dialogue qui associe scientifiques et humanistes.

E. G.

LUMINET Jean-Pierre

Le Bâton d'Euclide

[Jean-Claude Lattès, 301 p., 18,89 €, ISBN : 2-7096-2171-1.]

- Jean-Pierre Luminet est astrophysicien ; dans ce beau livre autour de la bibliothèque d'Alexandrie, il confirme son talent de conteur d'histoires des sciences et charme comme il avait su le faire avec son précédent roman scientifique, *Les Rendez-vous de Vénus*. Le thème tourne autour de la prise d'Alexandrie par l'émir Amrou ben Alas. Dans le cadre de l'occupation de la ville, le calife Omar a ordonné la destruction des livres de la bibliothèque. *Le Bâton d'Euclide* met en scène Amrou face à des Égyptiens cultivés qui s'efforcent de le convaincre de conserver la bibliothèque, en faisant revivre pour lui l'histoire des auteurs et savants qui l'ont fondée et enrichie de leurs œuvres. Cela, pour montrer l'inanité qu'il y a à vouloir faire disparaître ces témoignages d'une histoire universelle qui transcende les différences de religion. Tous les arguments sont utilisés, y compris le charme de la sage et jolie Hypathie. À chaque étape de l'histoire de la bibliothèque (de sa création par Ptolémée I^{er} au IV^e siècle jusqu'à Philippon, philosophe contemporain de la naissance de l'islam) nous sont dressés les portraits de savants (géographes, philosophes ou

mathématiciens). Les récits sont courts, entrecoupés d'anecdotes qui constituent le fil conducteur du livre. On y retrouve naturellement les grandes découvertes de l'histoire des sciences astronomiques (comme la preuve de la sphéricité de la Terre ou la mesure de la distance de la Terre au Soleil). Jean-Pierre Luminet témoigne d'une érudition considérable, que le style de l'ouvrage rend très aimable. Mais alors qu'il s'était abstenu de commentaires dans son précédent roman, il a introduit ici des annexes en fin d'ouvrage à la fois pour nous indiquer la limite entre le conte et la vérité historique, et pour donner quelques indications sur les notions scientifiques (avec illustrations). Quel beau livre (il s'adresse à tous les publics) pour une bibliothèque de culture générale !

E. G.

SERRES Michel et FAROUKI Nayla

Le Livre de la médecine

[Éditions Le Pommier, 1102 p., 54 €, ISBN : 2-7465-0008-6.]

- Le sous-titre de ce dictionnaire de quatre cents entrées précise le projet de cette nouvelle entreprise : « Le langage du corps et le langage médical enfin décryptés ». Il fait suite au *Trésor ; dictionnaire des sciences*, qui associait déjà le philosophe Michel Serres et sa collègue Nayla Farouki, historienne et philosophe des sciences. Il s'agit dans cette nouvelle encyclopédie de réconcilier une vision classique de la médecine, où le contact humain entre le soignant et le malade est prioritaire, et une vision moderne plus technique, où les techniques physiques et chimiques sont mises au service du diagnostic et des soins apportés au corps humain. Ce livre met donc en avant la richesse et la nécessité d'un nouveau dialogue où chimie du médicament et alchimie des rapports humains sont appelées à se conjuguer. Pour ce projet ambitieux, il a été fait appel à des collaborateurs reconnus tels que Laurent Degos, Michel Hautecouverture, Didier Jeannin, Christian Spadone. Les articles ne présentent jamais un caractère technique qui ferait appel à une culture biologique et médicale, et les termes techniques de la biologie (génom...),

de la santé (diabète, cancer, dépression...), sont décrits de façon simple (même si j'ai regretté l'absence quasi totale d'illustrations — celles-ci simplifient pourtant les explications dans les domaines de la biologie moléculaire ou fonctionnelle). Les termes touchant aux valeurs humaines de la médecine et de la santé m'ont le plus particulièrement intéressé (douleur, vie et mort, psychologie...). Un troisième partenaire dans ce dialogue entre sciences et humanité, cher à Michel Serres, est la nécessaire introduction des pouvoirs de l'administration et de la société d'information. Une place importante est réservée aux institutions fondamentales (Hôpital, OMS...) et, naturellement, aux grands problèmes de l'éthique. Cet ouvrage ouvre un très vaste champ de réflexion où s'imbriquent cette interrogation éthique, les valeurs sociales et les données en perpétuelle évolution d'une science au service de l'homme.

E. G.

SCIENTES HUMAINES

Sélection par Sylvie COURTINE-DENAMY,
Louise L. LAMBRICHS, François de SAINT-CHÉRON,
Jean-Claude THIVOLLE, Éric VIGNE

BENBASSA Esther et GISEL Pierre
L'Europe et les Juifs

[Labor et Fides, 215 p., 20 €,
ISBN : 2-8309-1048-6.]

- Aboutissement des travaux d'un colloque organisé par la faculté de théologie de Lausanne sur le thème « L'Europe et les juifs », ce volume regroupe les contributions de spécialistes d'études hébraïques, ibériques, d'historiens et de théologiens. En dépit de ce que pourrait laisser entendre le titre, nous ne sommes pas ici en présence de deux blocs monolithiques, l'Europe ayant elle-même une origine plurielle, faite des composantes d'Athènes, de Jérusalem, de Rome. Quant à l'histoire des juifs, elle ne présente pas davantage une figure unifiée, mais porte l'empreinte d'échanges intellectuels, exégétiques, spirituels et mystiques. Quelques aperçus nous en sont ici proposés, tant dans l'Espagne multiculturelle d'avant 1391 qu'à Byzance, les juifs romaniotes accueillant les juifs d'Espagne après leur expulsion en 1492, Constantinople devenant pendant plusieurs siècles le centre du judaïsme méditerranéen. À la Renaissance, c'est autour de la Kabbale puis de la Réforme protestante que se feront les échanges. Le rôle joué par les marranes (dont Spinoza, mais également Isaac de La Peyrère et Uriel da Costa représentent des figures emblématiques au XVII^e siècle), est amplement évoqué. La contribution de l'historien Dominique Bourel, centrée sur Moses Mendelssohn, pose la question de la si controversée « symbiose judéo-allemande » à l'aube de la modernité, Esther Benbassa rappelant pour sa part les différences entre l'Allemagne et la France dans le processus d'émancipation de leurs juifs. Ces échanges entre judaïsme et christianisme prirent parfois un tour extrême, comme dans le cas des conversions de Raïssa Maritain ou d'Edith Stein, contemporaines de la politique nazie antijuive. Prenant acte de la possibilité qui s'offrait aux juifs d'avoir dès son époque

la prépondérance, voire la domination sur l'Europe, même s'ils n'y travaillaient pas réellement, plus désireux qu'ils étaient d'être absorbés par le continent et de s'y fixer, Nietzsche proposait d'« expulser du pays les brailleurs antisémites » (*Par-delà bien et mal*, § 251). Un siècle plus tard, dans l'Europe en voie de construction, force est bien de constater la résurgence des régionalismes, les multiples replis communautaires, autant de témoignages de la peur de l'oubli de l'irréductible diversité culturelle.

S. C.-D.

BONIFACE Pascal

La terre est ronde comme un ballon – Géopolitique du football

[Le Seuil, 201 p., 17 €,
ISBN : 2-02-054301-X.]

- « Le football, ce n'est pas une question de vie ou de mort... C'est bien plus important que cela. » Cette boutade, bien connue des amateurs de football, est certainement aujourd'hui dépassée par la réalité. Y a-t-il un phénomène plus mondial que le football ? Quarante milliards de téléspectateurs ont suivi la dernière Coupe du monde, en audience cumulée. Le football, au-delà des enjeux sportifs et des passions populaires qu'il suscite, a un véritable impact, insoupçonné, sur le fonctionnement de la planète. Le soleil ne se couche jamais sur l'empire du football. La constitution des équipes, les matchs, la vie du football ont des répercussions sur l'image des nations, sur la politique internationale, sur les problèmes de paix et de guerres et sur les identités nationales. Le football est souvent un signe annonciateur d'évolutions géopolitiques majeures. Pascal Boniface met en valeur de façon aussi rigoureuse que plaisante les multiples liens entre la conduite des affaires mondiales et le football. Il décrit ceux qui existent entre la nation et ce sport pour chacun des trente-deux pays qualifiés de la Coupe du monde 2002.

J.-C. T.

CANGUILHEM Georges
Écrits sur la médecine

[Le Seuil, 128 p., 17 €,
 ISBN : 9-782020-551700.]

- Les cinq textes rassemblés ici — « L'idée de nature dans la pensée et la pratique médicales », « Les maladies », « La santé : concept vulgaire et question philosophique », « Une pédagogie de la guérison est-elle possible ? », « Le problème des régulations dans l'organisme et dans la société » —, disséminés jusqu'ici dans des revues devenues difficiles d'accès, abordent quelques-uns des thèmes fondamentaux et toujours actuels liés à la pensée et à la pratique médicales. Historien et philosophe des sciences biomédicales, bien connu surtout pour sa thèse sur *Le Normal et le Pathologique*, Georges Canguilhem (1904-1995) fait partie de ces esprits rares, dotés d'une pensée forte, d'une érudition remarquable, et capables de traduire en termes clairs et abordables par tous ses réflexions originales sur des questions qui devraient intéresser non seulement tous les médecins, mais aussi, suivant l'expression des Lumières, tout honnête homme : que sont les maladies ? la santé ? la guérison ? et peut-on appliquer aux sciences sociales les raisonnements biologiques ? S'il avance toujours prudemment, avec cette modestie foncière qui caractérise les grands esprits, il n'en apporte pas moins, de façon ferme et largement étayée, des éléments de réponse convaincants et stimulants pour l'esprit. C'est donc une excellente initiative éditoriale que d'avoir réuni ces textes pour les mettre à la disposition d'un plus large public.

L. L. L.

- Georges Canguilhem est un des grands noms de ce que l'on a, à tort ou à raison, appelé le « style français » en épistémologie. Élève de Bachelard, maître de Foucault, Canguilhem postulait que l'épistémologie ne peut poser ses questions qu'à l'intérieur de la philosophie des sciences et que cette dernière doit prendre la forme d'une histoire des sciences — en d'autres termes, l'épistémologie ne peut être qu'historique et l'histoire qu'elle écrit ne peut être que

philosophique, c'est-à-dire critique. En cela, il empruntait à Bachelard la conviction première que l'histoire philosophique doit être récurrente, c'est-à-dire partir du présent et de ses certitudes pour découvrir dans le passé les formations progressives de la vérité. Il en résulte, chez Canguilhem, qui a consacré ses travaux à la biologie et à la médecine, l'idée qu'il n'y a pas de « révolution scientifique », de ruptures majeures, brutales, ni de précurseurs géniaux, mais des ruptures successives ou partielles. Ce recueil, modeste dans sa portée puisqu'il s'agit de cinq textes repris de revues diverses, médicales ou pas, permet toutefois de distinguer quelques-uns des grands thèmes de Canguilhem et de l'épistémologie à la française : la rupture entre connaissance commune et savoir scientifique (« La santé : concept vulgaire et question philosophique ») ; la portée des ruptures partielles et successives (« L'idée de nature dans la pensée et la pratique médicales », autour du déplacement opéré par la nouvelle clinique à Vienne et à Paris dans les premières années du XIX^e siècle, lorsque la médecine constate que la nature ne parle que si on l'interroge bien : on passe alors du diagnostic fondé sur l'observation de symptômes spontanés à l'examen de signes provoqués).

E. V.

DEMURGER Alain
Chevaliers du Christ.
Les ordres religieux-militaires
au Moyen Âge XI^e-XVI^e siècle

[Le Seuil, 420 p., 22 €,
 ISBN : 202-049888-X.]

- La réflexion sur le théologico-politique semble aujourd'hui trouver quelque écho chez les historiens, qui font des rapports entre violence et religion leur nouvel objet. Alain Demurger retrace l'émergence des ordres religieux-militaires au Moyen Âge, au cours des siècles marqués par les guerres saintes : croisades et *Reconquista* des terres chrétiennes, en Terre sainte, en Espagne ou sur les bords de la Baltique. Ces ordres sont, à proprement parler, des hybrides, théologiquement monstrueux, selon

... l'expression d'Isaac de l'Étoile. En effet, il fallut dans un premier temps légitimer le fait de porter les armes, fût-ce contre les infidèles, et justifier que Dieu voulût que le sang coulât. Ces soldats du Christ, désertant les guerres féodales privées pour revêtir l'armure des chevaliers et celle de la foi, obéissaient à une règle — celle de saint Benoît (qui s'adressait aux moines retirés du siècle) plutôt que celle de Saint Augustin (qui s'adressait aux ecclésiastiques que leurs fonctions appelaient dans le siècle) — sans pour autant être de vrais moines. Ils allaient quitter le monde, non pas en se retirant dans des monastères, mais en se retirant du monde des « chevaliers du siècle » pour rejoindre la « chevalerie du Christ », et obtenir la grâce de Dieu, disait Guibert de Nogent, en livrant de « saintes batailles ». Au service de la chrétienté, Temple, Hôpital, Saint-Lazare, Acre, Teutoniques, Porte-Glaives ou Santiago prirent leur autonomie, confortée et enrichie par les donations, et ne purent longtemps se dire au seul service du pape, qui préférerait de plus en plus confier les tâches missionnaires à des ordres pauvres. Par ailleurs, les États nationaux se forgeaient aussi dans la lutte contre les infidèles, et la raison nationale du prince s'affirmait, qui exigea à terme la soumission, voire la disparition, de ces ordres qui ne relevaient pas de son autorité. Mais le problème que posent ces ordres est celui de l'émergence d'une perspective nouvelle au sein de la chrétienté : jusqu'au XI^e siècle, participer à une guerre, même juste, est considéré comme un mal, et le guerrier qui tue doit faire pénitence. La perspective se renverse avec la croisade et l'ordre religieux-militaire : la guerre et la violence deviennent en elles-mêmes des pénitences. La question est amplement discutée, chez les historiens, de savoir dans quelle mesure la chrétienté, pour ces perspectives nouvelles, n'aurait pas puisé dans le contre-modèle musulman, celui des infidèles qu'il fallait combattre et déloger — que ce soit le *jihad*, combat spirituel et guerrier, ou le *ribât*, établissement religieux et militaire ou lieux saints d'où des raids et des incursions étaient lancés en Terre de chrétienté (d'infidélité, donc, pour

les musulmans). Les historiens en débattent, donnant à Alain Demurger matière à une intéressante conclusion.

E. V.

DUBOIS-FRESNEY Laurence
(sous la dir. de)

Atlas des Français : grand angle sur un peuple singulier

[Autrement, coll. « Sciences humaines », 172 p., 25 €, ISBN : 2-7467-0160-X.]

- La « Grande révolution » française a bien eu lieu. Depuis les années 1970 et 1980, elle entraîne notre société au changement, voire aux ruptures. Que sont les Français devenus depuis le temps où ils parlaient de libération des mœurs et contestaient les pouvoirs en place ? Aujourd'hui, qui sont-ils ? Que font-ils ? Quels sont leurs modes de vie ? leurs valeurs ? leurs engagements, leurs passions ? Dresser leur portrait, de la sphère publique à leurs vies privées, telle est l'ambition de cet atlas, construit à partir de thématiques et d'angles originaux et révélateurs. Des grands classiques (économie, éducation, politique, consommation...) aux tendances récentes (violences urbaines, Internet, 35 heures...), le tableau ainsi dressé est aussi rigoureux et vivant que possible. Car il ne s'agit pas de faire parler les statistiques et les enquêtes d'opinion pour comprendre une société, il s'agit aussi, à travers son histoire, ses mobilisations, ses comportements et ses revendications, d'appréhender ce qui l'anime et la façonne.

Cet ouvrage, très richement illustré, offre, à côté d'autres publications ayant la même ambition de fournir une photographie de « l'état de la France », des perspectives novatrices.

J.-C. T.

FLORI Jean

Guerre sainte, jihad, croisade. Violence et religion dans le christianisme et l'islam

[Le Seuil, coll. « Points Histoire », 348 p., 7,80 €, ISBN : 2-02-051632-2.]

- Comme en écho à l'ouvrage d'Alain Demurger, qui faisait référence aux travaux

de l'auteur, Jean Flori veut répondre à la question : comment passe-t-on du message universel de non-violence christique du « discours sur la montagne » au prêche du pape Urbain II en 1095, demandant à la chrétienté de s'armer et de verser le sang des infidèles ? En d'autres termes, comment en dix siècles le refus, dans l'Église primitive, d'accepter qu'un chrétien soit soldat conduit-il à la notion médiévale, inédite, de « guerre sainte » ? L'auteur déploie le fil de cette histoire, en soulignant les grandes inflexions : le christianisme devenu religion d'État accepte que les chrétiens puissent porter les armes ; les hérésies conduisent des Pères de l'Église, tel saint Augustin, à passer du respect paulinien des autorités dans la mesure où elles n'obligent pas à désobéir à la loi divine à la nécessité de servir et de défendre la Cité terrestre pour autant qu'elle chemine vers la Cité de Dieu. L'appel au bras séculier pour la défense de Rome ou du dogme face à l'Église d'Orient, aux hérétiques ou aux païens, fonde une compromission du théologique et du politique — le sacre de Charlemagne empereur marque le grand tournant —, qui va aller s'accéléralant avec le féodalisme : face aux seigneurs, l'Église défend ses biens et prérogatives (les « paix de Dieu »), en appelant les chevaliers à s'engager dans cette défense ; quand viennent les invasions barbares, puis l'occupation musulmane des Lieux saints, la notion de « guerre sainte » apparaît alors facilement, puisque des siècles ont préparé ce basculement du sacré vers la violence, marquant le passage de la pénitence obligatoire pour le guerrier chrétien qui a versé le sang à la guerre contre les ennemis du Christ comme forme ultime de pénitence. Cette notion si étrangère au christianisme des origines lui aurait-elle été inspirée par le *jihad*, le combat spirituel intérieur du musulman, qui est aussi, dès l'époque même de Mahomet et de ses engagements militaires contre ceux qui refusent sa prophétie, une guerre pour le triomphe de l'islam ? L'auteur apporte sa contribution au débat, soulignant toutefois que la guerre sainte visait à la libération des Lieux saints de la chrétienté,

alors que très tôt le jihad est devenu guerre de conquête pour l'islamisation de contrées sans aucun lieu saint musulman.

E. V.

HADDAD Gérard

Le jour où Lacan m'a adopté

[Grasset, 380 p., 20 €,

ISBN : 9-782246-429111.]

- Ce qui sans doute définit le mieux une bonne rencontre, c'est sa capacité de modifier le cours de votre vie tout en l'intensifiant et en l'orientant vers une démarche féconde, en accord avec vos préoccupations foncières. À cet égard, la rencontre de Lacan — fondée au départ sur un joli malentendu — fut pour Gérard Haddad, à l'évidence, une bonne rencontre. Le trajet mouvementé qu'à partir de là il accomplit — abandonnant son métier d'ingénieur agronome pour renouer avec la médecine, puis les études talmudiques et la psychanalyse — en témoigne. Mais le plus intéressant, dans le document qu'il publie aujourd'hui, est sûrement la façon dont il ressuscite Lacan, au sens où il en donne une image étonnamment vivante : à le lire, on a l'impression de voir Lacan au travail, de le voir inventer la psychanalyse au jour le jour — ce qu'il devait faire (du moins on l'imagine) avec chaque patient de façon chaque fois particulière. L'image de la psychanalyse qui en ressort paraît particulièrement juste : une pratique de l'inconfort, que Lacan savait pousser à l'extrême, ce qui ne lui valut pas que des éloges, et dont l'objectif est de mettre au jour ce qui n'a rien de plus urgent que de se cacher (à savoir l'inconscient), mais une pratique aussi que chaque psychanalyste a sans doute à réinventer pour lui-même, avec la même exigence, la même rigueur, la même passion de savoir. Autrement dit, ce document est tout sauf un exemple à suivre à la lettre. Si Haddad montre ici, de façon percutante, quel analyste fut Jacques Lacan, et à quel point la rencontre avec cet analyste-là fut pour lui décisive et féconde, il fait entendre aussi à quel point il était unique, et inimitable.

L. L. L.

KHOURY-TADIÉ Arlette

Une enfance à Gaza (1942-1958)

[Maisonneuve et Larose, 275 p., 15 €, ISBN : 2-7068-1603-1.]

- D'origine palestinienne, Arlette Khoury-Tadié (qui enseigne aujourd'hui à l'École des langues orientales) est née en 1940 à Alexandrie; mais c'est à Gaza, dont son père était gouverneur, que se déroula son enfance, jusqu'en 1948. Le témoignage qu'elle nous offre, précis et fort évocateur, commence par d'émouvants souvenirs de Naplouse, venus du plus lointain de sa mémoire, aussi prenants que certaines pages d'*Enfance*, de Nathalie Sarraute. Puis viennent les images de Gaza, où sont révélés les « mille et un petits riens » de la vie quotidienne d'une famille aisée, la préadaptation des mets, les habitudes sociales, la vie religieuse et les fêtes liturgiques (l'auteur est de rite grec orthodoxe), ou encore les pratiques magiques (notamment les sorts jetés par un ennemi), qui étaient « la hantise des femmes à Gaza ». Contribution à l'histoire et à l'ethnographie, témoignage sur une époque où Gaza « n'était pas l'enfer qu'elle paraît être devenue », mais aussi évocation d'Alexandrie, où l'auteur vécut après 1948, ce livre est en outre un festival de couleurs et de parfums (vêtements des Gazâouies, jasmins du Caire, odeur de cardamome du café fraîchement moulu, eau de fleur d'oranger dont on aspergeait l'hôte de marque, ou qui parfume, aujourd'hui encore, pâtisseries et confitures...). Un livre d'autant plus fort qu'il est écrit « sans phrases » et sans haine, comme le dit dans sa préface André Miquel.

F. S.-C.

KRAEMER Gilles

La Presse francophone en Méditerranée

[Maisonneuve et Larose, 276 p., 21,34 €, ISBN : 2-7068-1569-8.]

- Voici un ouvrage éclairant sur la réalité de la presse francophone contemporaine en Méditerranée. On compte plus de soixante quotidiens ou hebdomadaires de langue française qui paraissent actuellement entre le Maroc, l'Algérie, la Tunisie, l'Égypte,

le Liban et la région autonome du val d'Aoste italien. Quels rôles jouent-ils dans l'évolution culturelle économique et sociale du Maghreb? Quelles sont leurs influences suivant les contextes fort contrastés de ces pays? Une référence.

Vdp

KRIEDEL Blandine

État de droit ou Empire ?

[Bayard, 234 p., 15 €, ISBN : 2-227-02010-5.]

- Blandine Kriegel, spécialiste de philosophie politique, a récemment consacré cinq volumes à l'analyse de l'État en s'inscrivant en faux contre la conception qui veut le réduire à une simple forme d'oppression et de violence. Les guerres civiles en Asie, en Afrique et en Europe démontrent en effet la difficulté de vivre sans cette entité qu'est l'État, même si son origine demeure mystérieuse. La notion d'État de droit n'est toujours pas intégrée en France, les sciences humaines restant dominées par l'idée de la prééminence du social. De même l'opposition entre république et empire est-elle incomprise, les systèmes philosophiques développant une conception tragique et violente de l'Histoire. Sur l'origine de l'État, trois thèses s'affrontent. L'État moderne procède-t-il des monarchies républicaines faisant alliance avec les papes, ou bien est-il issu du Saint Empire romain germanique? L'origine historique de l'État moderne n'est pas identique selon qu'il s'agit des empires ou des États de droit: les États de droit, contrairement aux empires, ne procèdent pas de la guerre mais de la mise en place d'un arbitrage par le droit. L'origine juridique de l'État républicain où de l'État de droit apparue en Europe occidentale provient d'un retour à l'idéal républicain antique et non du droit romanisé reçu dans le Saint Empire, et d'un effort accompli par les légistes et les philosophes politiques à la Renaissance pour inventer *ex novo* un droit politique, qui va s'affirmer en particulier dans la souveraineté. La pierre d'angle du droit de l'État est en effet, aujourd'hui encore, la souveraineté, entendue comme réelle volonté émancipatrice de faire échapper le pouvoir républicain aux modèles impérial

et seigneurial, équilibrant la norme et la décision. Elle affirme la puissance de l'État, elle *est* l'État. Pour parer aux dérives de la souveraineté, deux solutions ont été proposées : la transformer dans la doctrine de la séparation des pouvoirs ou l'amender dans l'idée de service public. L'année 1933 a manifesté l'écart existant entre les droits politiques respectifs de l'État de droit, alors symbolisé par Roosevelt, et la refondation de l'Empire allemand, incarnée par Hitler : « Entre l'État de droit et la révolution, il n'y a pas de moyen terme. Si nous ne voulons pas changer de philosophie, nous laisserons revenir les empires », nous avertit Blandine Kriegel.

S. C.-D.

LE BRETON David

Signes d'identité.

Tatouages, piercings et autres marques corporelles

[Métailié, 224 p., 18 €, ISBN : 2-86424-426-8.]

- L'industrie du design corporel s'épanouit. Le corps est devenu la prothèse d'un moi éternellement en quête d'une incarnation pour sursignifier sa présence au monde, pour adhérer à soi. Tatouage et piercing, sortis de la marginalité, sont devenus les accessoires de la mise en scène de soi. Partant du constat que le « corps marqué », depuis l'Antiquité et dans les sociétés traditionnelles, a été l'expression d'un parcours, d'un message et surtout d'une identité, David Le Breton montre comment l'Église s'est fortement opposée à cette pratique mais aussi comment, après les marins et les soldats, la justice s'en est emparée comme d'une « marque infamante ». Il étudie la façon dont le tatouage intervient comme langage de révolte jusqu'à aujourd'hui, alors que le piercing est bel et bien une identité à fleur de peau qui concerne la jeunesse.

J.-C. T.

LE RIDER Jacques

Freud de l'Acropole au Sinaï.

Le retour à l'Antique des Modernes viennois

[PUF, 305 p., 22 €, ISBN : 2-13-051958-X.]

- Spécialiste de Vienne et de l'Europe centrale, Jacques Le Rider analyse ici le classicisme hellénisant des adeptes de la *Bildung* à Vienne comme en Allemagne au XIX^e siècle. L'ouvrage explore plus particulièrement le parcours de Sigmund Freud, pour lequel la référence à la Grèce a joué un rôle important jusqu'à ce que, prenant conscience que la culture néo-humaniste n'était plus capable de sauver la civilisation européenne, il opéra un retour au fondement de l'éthique et de la rationalité scientifique, identifiées à la Loi mosaïque. Dans cette reconnaissance de l'héritage grec, deux hellénistes eurent une influence déterminante sur le jeune Freud : Theodor Gomperz, dont l'ouvrage *Les Penseurs de la Grèce* retraçait l'histoire de la culture et des systèmes philosophiques grecs comme processus d'*Aufklärung*, et Salomon Reinach, dont les analyses sur la parenté de l'art et de la magie inspirent le Freud de *Totem et Tabou*. Mais se mesurer à la Grèce, c'est essentiellement se confronter à Nietzsche. Or, dès *L'Interprétation des rêves*, Freud considère les principales visées du philosophe de *Zarathoustra* comme des utopies illusoire et dangereuses : Nietzsche serait resté un moraliste n'ayant pas pu se libérer du théologien, *Ainsi parlait Zarathoustra* étant même présenté comme un « cinquième évangile ». Si dans *Totem et Tabou* Freud affirme, en réaction à la thèse du *Crépuscule des idoles*, la continuité entre Dionysos et le christianisme, l'un et l'autre ayant rompu avec les exigences éthiques et rationalistes de la loi mosaïque, dans *Moïse et le Monothéisme* il ne verra qu'une réponse possible à l'effondrement de la culture européenne : le retour au judaïsme sinaïtique. Force est pourtant de constater l'ambivalence de Freud sur l'identité juive : si dans son adresse aux membres de la société B'nai B'rith, en 1926, il reconnaît bien que les traumatismes originels du peuple juif des temps bibliques, répétés et ravivés au long

... d'une histoire jalonnée par les persécutions, sont à l'origine de cette «anxiété juive» qui fait désormais partie de sa constitution psychique héréditaire, en affirmant que Moïse était un Égyptien, Freud semble toutefois contester la nécessité qui découlerait de sa propre filiation. Freud ne supportait pas l'idée d'être réduit à un stéréotype figé — par les antisémites, par les chrétiens, ainsi que par les nouveaux mouvements juifs, religieux ou sionistes —, mais il savait aussi que l'identité juive et sa reconnaissance constituent une *Heimat*. Le génie grec, créateur d'art, de philosophie et de science, fut ainsi surpassé par le «génie religieux particulier» des juifs: «Moïse est un contre-Zarathoustra»: le Surhomme, le grand homme (re)fondateur de la culture est à l'origine et non à l'horizon de la culture». S. C.-D.

LE ROY LADURIE Emmanuel

Histoire des paysans français.

De la peste noire à la Révolution.

[Le Seuil, 810 p., 33 €, ISBN: 2-02-050099-X.]

- *A priori*, il ne s'agit que de la reprise, complétée et mise à jour, en un volume des contributions de l'auteur à deux entreprises historiographiques majeures des années soixante-dix: *L'Histoire économique et sociale de la France*, sous la direction de Fernand Braudel et Ernest Labrousse, et *L'Histoire de la France rurale*, sous la direction de Georges Duby. Deux entreprises qui, aux yeux du public français, marquèrent l'émergence de la «nouvelle histoire». De fait, à la lecture, on se dit que cet ouvrage devrait être conseillé à quiconque, en France ou à l'étranger, voudrait, une fois le phénomène passé, mesurer ce que la «nouvelle histoire» apportait de nouveau. Tout le livre s'organise autour de la pesée — en hommes et en choses — des campagnes de France depuis la peste noire jusqu'à la Révolution française. Il n'est question quant au fond que du grand cycle agraire qui, du XIV^e siècle au XVII^e et au début du XVIII^e, vit la population d'un monde plein et presque uniquement campagnard et agricole passer de quelque vingt millions d'habitants en 1328 à 10 millions en 1450 après les ravages de la peste et de la guerre

de Cent Ans, pour ne retrouver son niveau de 1328 que vers 1715 (vingt-deux millions d'habitants). *Grosso modo*, la population globale a alors un peu augmenté et la population rurale et agricole, légèrement diminué (de 88 % à 85 % de cultivateurs). L'entrée en matière par la pesée démographique donne le tempo de la nouvelle histoire. La démographie, soutènement de l'entreprise historiographique, conduit au premier étage, celui, économique, de l'étude de la productivité, de la rente foncière et des prélèvements de toutes natures. Ici aussi, le «*trend*» (la tendance — terme emprunté à l'économie politique anglo-saxonne) se retrouve: sur quelque cinq siècles, l'histoire n'a plus pour objet que d'analyser les variations autour d'un axe de stabilité foncière. Le Roy Ladurie fut, des «nouveaux historiens», celui qui le premier plaida pour une «histoire immobile», celle d'un monde stable globalement, ne connaissant que des ruptures démographiques, des ponctions vives, saccadées, qui bientôt, par reprises, conduisaient à rétablir l'équilibre. Cette histoire structurelle reléguait du coup au grenier, en rupture avec l'approche marxiste, l'histoire des sursauts politiques. Le plan de l'ouvrage renforce cette impression, avec un chapitre tardif sur les diverses révoltes conservatrices paysannes — conservatrices, au sens où elles aussi visent à préserver l'équilibre de l'écosystème social contre les appétits des seigneurs ou des citadins, révoltes qui perturbèrent moins l'équilibre démographique que les guerres de tous ordres. Encore ce chapitre est-il comme contre-balancé par un long chapitre sur l'ethnographie paysanne de Rétif de la Bretonne et sa vision idyllique de la communauté agraire (nous sommes ici loin du renouveau des études sociales, comme en témoigne l'ouvrage, chez le même éditeur, de Jean Nicolas, *La Rébellion française. Mouvements populaires et conscience sociale, 1661-1789*; lire *Vient de paraître*, n° 8). Le retour de balancier actuel vers l'histoire politique, largement inauguré par les travaux de François Furet sur la Révolution française, ne doit pas, par un effet d'optique à courte vue, faire oublier combien les perspectives

structurelles de la « nouvelle histoire » furent neuves, et essayèrent jusque dans les regards historiographiques différemment portés aujourd'hui.

E. V.

MICHELET Jules

La Cité des vivants et des morts. Préfaces et introductions

[Présentation par Claude Lefort, Belin, 480 p., 24,39 €, ISBN : 2-7011-2811-0.]

• Dans sa préface « Des justices de l'histoire », Michelet, aussi grand historien que grand écrivain de la langue française, demandait que l'on traitât les disparus comme des proches, afin que s'établisse « une famille, une cité commune entre les vivants et les morts ». Voilà qui a inspiré à Claude Lefort, et le titre, et l'idée de ce recueil de quelques-unes des préfaces et introductions de Michelet. Proust affirmait trouver dans celles-ci « les plus grandes beautés » de l'historien. De fait, ne reproduisant pas nécessairement les textes les plus convenus, Claude Lefort permet au lecteur de comprendre le double mouvement que cette idée de communauté inspire à Michelet. Convaincu par sa lecture de Vico que toute l'histoire de l'humanité est celle de son auto-engendrement comme sujet libre et responsable de ses actes, Michelet entend restituer les morts comme des vivants dans leur époque (ce qui donne cette sensibilité particulière aux idées, témoignages, objets matériels, œuvres de l'esprit et sentiments) ; mais il entend également faire en sorte que cette restitution éclaire les problèmes qui lui sont le plus immédiatement contemporains. Ainsi écrire l'histoire de la Révolution française, c'est s'interroger sur le culte néojacobin de la dictature et la perte de l'amour de la liberté chez les contemporains de Michelet. Tant il est vrai, rappelle Claude Lefort dans son éclairante préface, que s'il ne s'agit pas de faire de l'historien un magistrat, « c'est encore de l'Histoire qu'on attend le pouvoir de s'orienter et celui de juger ».

E. V.

MOSCOVICI Serge

De la nature : pour penser l'écologie

[Métailié, coll. « Traversées », 275 p., 18,50 €, ISBN : 2-86424-410-1.]

• L'écologie est en passe de devenir une culture mondiale. Peu de gens ont réfléchi à son émergence, ni même œuvré, au sens philosophique, pour elle. Serge Moscovici nous rappelle que la nature est aussi notre œuvre et que nous avons de plus en plus de responsabilité envers elle. Qu'elle est bien historique et qu'à chaque période de l'humanité nous sommes donc des hommes *dans* la nature. Il pose ainsi de façon forte et profonde la « question naturelle ». Acceptant l'idée que l'écologie inscrive ses origines dans un mouvement plus hétérodoxe qu'hérétique, qu'elle soit une sorte de contre-courant assumé hautement par le projet même qui la porte, Serge Moscovici insiste pour dire que l'écologie ne s'inscrit nullement dans une vision passiviste du monde, mais qu'elle est au contraire l'expression d'une modernité poussée à l'extrême. Tenant d'un naturalisme actif, il nous invite à un élargissement d'une conscience écologique et politique, avec en perspective l'idée forte que l'écologie, en opérant une révolution de la science et des consciences, ne s'imposera que si elle devient un véritable phénomène culturel. Il manquait à l'écologie un manifeste, en voici un.

J.-C. T.

MOSSUZ-LAVAU Jeanine

La Vie sexuelle en France

[Éditions de la Martinière, 466 p., 20 €, ISBN : 2-84675-013-0.]

• Le discours sur la sexualité n'est plus tabou, mais le plus souvent c'est entre fantasme et performance qu'il s'énonce. C'est pour le situer dans la réalité que Jeanine Mossuz-Lavau (directrice de recherche au CNRS/Centre d'étude de la vie politique française) a enquêté sur le terrain pendant trois ans. Dans les villes, les banlieues, les campagnes, auprès d'hommes, de femmes, jeunes et moins jeunes, de tous milieux sociaux, hétéros, homos, bisexuels

... et transsexuels, elle a recueilli des témoignages au cours de longues heures d'entretiens. Tous lui ont raconté leur vie sexuelle, des premiers émois aux derniers, en relatant leurs bonheurs, leurs insatisfactions, leurs attentes. Cette chronique de la vie sexuelle en France se lit comme autant de petites nouvelles, histoires authentiques et témoignages-chocs sur une expérience fondamentale. L'auteur offre ainsi aux lecteurs une vision de la sexualité inédite, plus proche de ce que vivent vraiment les gens. Un document unique sur les vicissitudes du désir à l'échelle d'un pays.

J.-C. T.

TERZANI Tiziano

Lettres contre la guerre

[Liana Levi, 190 p., 15 €,

ISBN : 2-86746-308-4.]

- Face au développement du thème (et à la multiplication des ouvrages) annonçant un conflit de civilisations, entamé le 11 septembre 2001 à New York, entre l'Orient musulman et l'Occident, l'apparement modeste ouvrage de Tiziano Tarzani appelle à raison garder. Recueil de lettres adressées au *Corriere della Sera*, dont il fut correspondant, le livre conduit son lecteur en Afghanistan, en Inde ou au Pakistan, à seule fin de faire comprendre quelles sont les raisons des musulmans qui dénoncent l'Occident. Non pas que comprendre signifie excuser, mais afin que les raisons de chacun soient entendues. Il en résulte un essai, fort bien venu, d'ethnographie politique et religieuse de la pauvreté et de l'intolérance contemporaine.

E. V.

TRAVERSO Enzo

La Violence nazie.

Une généalogie européenne

[La Fabrique éditions, 190 p., 13 €,

ISBN : 2-913372-147.]

- D'une visibilité pourtant aveuglante, la Shoah demeure incompréhensible sauf à l'inscrire dans une *continuité historique* qui fait de l'Europe libérale du XIX^e siècle un laboratoire des violences du XX^e siècle et d'Auschwitz, un produit authentique

de la civilisation occidentale. E. Nolte a interprété le nazisme comme un antibolchevisme, F. Furet comme une réaction antilibérale symétrique du communisme, tandis que D. J. Goldhagen y voit une pathologie allemande. S'inscrivant en faux contre ces trois interprétations, l'historien Enzo Traverso entreprend ici de mettre au jour les « origines » du national-socialisme : le judéocide serait la *synthèse unique* d'un vaste ensemble de modes de domination et d'extermination déjà expérimentés séparément au cours de l'histoire occidentale, car c'est bien au milieu d'une guerre de conquête et d'extermination entre 1941 et 1945, conçue comme une guerre coloniale au sein de l'Europe, que s'exerça la violence nazie. Certes, nul ne pouvait prévoir que la guillotine, pourtant saluée comme un progrès de l'humanité et de la raison, constituerait une étape essentielle dans le processus de sérialisation des modes de mise à mort, cette *machine* aboutissant à la rationalisation et à la mécanisation du système de mise à mort, à sa déshumanisation. Pas davantage n'était-il prévisible que prison, caserne, usine, autant de lieux d'enfermement, disciplinant le temps, dressant les corps, divisant rationnellement et mécanisant le travail, déboucheraient sur l'univers concentrationnaire géré par une administration rationnelle bureaucratisée à l'extrême, elle-même produit du *processus de civilisation*. Un autre ancrage inaperçu du nazisme — exception faite d'E. Saïd et d'H. Arendt — réside dans une théorie et une pratique d'extermination des « races inférieures », lot commun des impérialismes occidentaux décidément convaincus, au nom de leur mission civilisatrice, par l'eugénisme et les théories de la sélection naturelle, même si aux yeux du nazisme les juifs n'étaient pas un peuple arriéré, sauvage, primitif ou incapable de survivre à la marche du progrès, mais un *ennemi* de la civilisation, dont l'élimination requerrait un combat *régénérateur*. À l'« ouvrier-masse » de l'usine fordiste correspondit bientôt le « soldat-masse » de l'armée moderne et la guerre technologique, rendue possible par la mutation des armes à feu, par la banalisation

et l'anonymat de la mort, enfin, par l'invisibilité de l'ennemi, tous phénomènes qui trouveront leur aboutissement paroxystique dans les chambres à gaz des camps nazis. En définitive, la seule *nouveauté* du nazisme tiendrait dans sa *biologisation* extrême de l'antisémitisme : « Le dépistage du virus juif — affirmait Hitler en 1942 — est l'une des plus grandes révolutions qui aient été accomplies dans le monde. Le combat que nous livrons est de même nature que celui livré, au siècle dernier, par Pasteur et par Koch. Combien de maladies trouvent leur origine dans le virus juif ! » La répression politique comme désinfection du corps social supposait la déshumanisation de l'ennemi, déclassé au rang d'animal et d'espèce biologiquement inférieure.

S. C.-D.

VALENSI Lucette

La Fuite en Égypte. Histoire d'Orient & d'Occident

[Le Seuil, 338 p., 26 €, ISBN : 2-02-054145-9.]

- L'ouvrage s'annonce comme un « essai d'histoire comparée ». En réalité, de comparaison, il n'y en a pas vraiment, tant l'auteur, soucieux de respecter la diversité culturelle qui se déploie dans son matériau, prend garde à ne rien éroder par de fausses équivalences. C'est plutôt à une géographie de l'imaginaire saisi par l'histoire que nous sommes ici invités. Au départ, il y a les six petits versets de l'Évangile selon Matthieu évoquant la fuite de la Sainte Famille en Égypte pour fuir les sicaires d'Hérode, chargés de tuer tous les nouveau-nés de Bethléem (le « massacre des Innocents »). Ces faits sont évoqués par l'évangéliste comme en passant ; sur eux, nul autre Évangile ne brode. À partir de là s'observe, au cours des siècles, un essaimage dans le temps — des premiers Évangiles apocryphes aux traditions musulmanes —, dans l'espace — dans les Églises d'Orient comme dans celles d'Occident —, dans les arts et mentalités — peintures, iconographie, musique. Un essaimage au terme duquel il est difficile de pouvoir comparer, tant récits, lieux et temps ont perdu leur unité et délié l'histoire. C'est à peine si ont été gardés

les trois personnages (quatre avec la monture, mais souvent Joseph n'a pas la densité d'un personnage), très différemment valorisés selon les cultures. Quant à la destination, l'Égypte, ici aussi, l'acception donnée à ce terme varie, bien évidemment, selon que l'on soit copte, musulman, éthiopien ou chrétien : le trajet en Égypte passant, selon les confessions, par des sanctuaires légitimant les Églises d'Orient ou bien devenant simplement une sorte hégire avant l'hégire du Prophète. Les représentations iconographiques, pour leur part, véhiculeront, selon les religions et les cultures, des enjeux théologiques différents comme une hiérarchie des genres picturaux et de représentations propres aux deux univers d'Orient et d'Occident. Convaincue qu'il n'est possible de comparer que ce qui est comparable, Lucette Valensi, très vite, dans cet exercice d'histoire quasi totale, s'efface devant les jeux et enjeux d'identités, dont on mesure combien elles demeurent vives.

E. V.

WACHTEL Nathan

La Foi du souvenir. Labyrinthes marranes

[Le Seuil, coll. « La librairie du xx^e siècle », 505 p., 24,39 €, ISBN : 2-02-015964-3.]

- D'une longue enquête sur la condition marrane dans le Nouveau Monde, Nathan Wachtel a rapporté ce livre fascinant composé de biographies dans lesquelles apparaissent quelques-uns de ces marranes (ou *conversos*), « Juifs du secret, espagnols et portugais, convertis de force à la foi catholique à partir de la fin du xiv^e siècle » et qui, soupçonnés d'hérésie judaïsante, furent traqués par l'Inquisition pendant des siècles. En huit chapitres remarquablement construits, faisant parler les vieilles archives inquisitoriales de Mexico, de Lima ou de Lisbonne, l'auteur évoque, entre autres destinées, celle du savetier vagabond Juan Vicente, brûlé à Carthagène en 1626, celle de l'érudit Francisco Maldonado de Silva, brûlé à Lima en 1639, ou encore celle de Leonor Nuñez, née à Madrid, se cachant à Bordeaux, à Saint-Jean-de-Luz, avant d'arriver à Mexico, où elle sera brûlée en 1649 avec

... ses filles et son fils. Au fil des procès, à travers les réponses des accusés, nous découvrons les étonnantes formes de pensée sceptique, les croyances et pratiques hybrides, développées par ces hommes et ces femmes qui furent à la fois juifs et chrétiens. Nathan Wachtel a voulu « restituer la religiosité marrane dans sa complexité et sa diversité, sur le large éventail qui se déploie entre deux pôles, celui des judaïsants fervents d'une part et celui des chrétiens sincères d'autre part, en passant par toute une série de cas intermédiaires et de combinaisons syncrétiques ». Ce n'est pas tout. En des pages vraiment saisissantes, Nathan Wachtel nous fait descendre « dans le monde souterrain des geôles inquisitoriales » ; nous y découvrons les mouchards, les cellules de surveillance de l'Inquisition portugaise, dans lesquelles, à travers des ouvertures secrètes, les prisonniers sont épiés pendant des journées entières ; nous entendons leurs conversations avec leurs voisins ou parents, les récits qu'ils font de leurs rêves et de leurs cauchemars. Ailleurs, enregistrés par le greffier, ce sont les cris des torturés. L'épilogue nous présente quelques marranes d'aujourd'hui, rencontrés par l'auteur au Brésil en 2000 et 2001. Un grand livre.

F. S.-C.

WEIL Patrick

Qu'est-ce qu'un Français ?

[Grasset, 401 p., 21,50 €, ISBN : 2-246-60571-7.]

- Objet de croyance plus que de connaissance, sujet de nombreux affrontements politiques et juridiques, la nationalité française n'avait jamais vu son histoire reconstituée, analysée, interprétée. Avec cet ouvrage, voici chose faite. Deux siècles de batailles mettant en scène Napoléon, Clemenceau, de Gaulle, mais aussi des figures ignorées, Tronchet, Barthou, Honnorat, René Cassin ou Pierre-Henri Teitgen, nous font découvrir la face cachée d'une autre histoire de France. 1803 : contre l'avis de Napoléon, en rupture avec le droit du sol qui dominait sous l'Ancien Régime et durant la Révolution, le Code civil fait prévaloir le principe du droit du sang. La nationalité se transmet désormais, comme

le nom de la famille, par la filiation. 1889 : La France, devenue pays d'immigration, attribue sa nationalité aux enfants nés et éduqués en France. C'est le retour du « *jus soli* ». En 1927 enfin, démographie oblige, la nationalité s'ouvre massivement aux immigrés qui le désirent, par la naturalisation ou le mariage. Chacune de ces étapes n'a été franchie qu'au prix d'une régression des droits de certains Français : en 1803, la nationalité est un attribut de l'homme, au détriment de la femme (qui devient une étrangère en épousant un étranger). En 1889, un statut de plus en plus infériorisé est imposé aux musulmans d'Algérie. En 1927, enfin, l'ouverture de la naturalisation a pour contrepartie la restriction des droits des naturalisés. Mais surtout, à partir de 1940, se produisent de véritables « crises ethniques » de la nationalité : antisémite sous Vichy, raciale à la Libération, antimusulmane récemment. Aujourd'hui, ces crises difficilement surmontées, le droit de la nationalité française réalise peu ou prou le programme que Napoléon lui avait fixé, embrassant sans discrimination — par le sol, les filiations, le mariage ou la résidence — le plus de Français possible.

J.-C. T.

WENDLING Thierry

Ethnologie des joueurs d'échecs

[PUF, coll. « Ethnologies », 256 p., 22 €, ISBN : 2-13-0514405.]

- Comment peut-on être joueur d'échecs de compétition ? Pour répondre à cette question, inédite en ethnologie, l'auteur privilégie le regard intérieur du « monde des échecs », en menant une longue et active observation auprès des joueurs, des arbitres et des dirigeants fédéraux. La description des paroles et des gestes ordinaires dans les clubs et lors des tournois révèle ainsi une riche culture ludique qui déborde largement le savoir un peu ésotérique de la « théorie échiquéenne », puisqu'elle comprend par exemple d'innombrables histoires édifiantes ou humoristiques. Cette culture échiquéenne offre aussi la particularité de mettre en œuvre une organisation sociale originale qui conjugue d'intenses relations de face-à-face avec une pratique de masse. Pour décrire

l'univers ludique des échecs, l'auteur applique « la démarche habituelle de l'ethnologie qui a appris sur les lointains terrains exotiques la valeur à accorder aux humbles matériaux du quotidien ». En montrant comment s'articulent des thèmes *a priori* aussi divers que les noms attribués aux ouvertures (Sicilienne, Russe, Dragon...), les joutes verbales des parties rapides, la notation imposée des parties officielles, ou encore l'utilisation de la pendule d'échecs, l'analyse souligne avec force que l'entremêlement des dimensions sociales, culturelles et cognitives participe d'une création permanente de sens par les différents acteurs de la culture échiquéenne. À travers cette étude des joueurs d'échecs, qui apporte un éclairage nouveau sur des thèmes aussi fondamentaux que la construction de la sociabilité, l'usage de la parole et de l'écrit, la conceptualisation de l'espace et du temps, le lecteur trouvera aussi un témoignage de l'intérêt théorique d'une anthropologie des jeux.

J.-C. T.

ZIMRA Georges

Freud, les Juifs, les Allemands

[Érès, 323 p., 25 €, ISBN : 2-7492-0052-2.]

- Psychiatre des hôpitaux, psychanalyste lui-même, Georges Zimra nous présente un Freud déchiré entre deux nationalités, tchèque et autrichienne, deux prénoms, Schlomo et Sigismund, deux idiomes, le yiddish et l'allemand — langue dans laquelle il apprit à penser, peuple qu'il apprit à haïr — deux cultures, celle d'Œdipe et celle de Moïse. Une fois conquise leur émancipation complète (en 1867), les juifs de Vienne devinrent un rouage essentiel de la vie culturelle, suscitant de ce fait la montée en force de l'antisémitisme. Dès lors, Freud, conscient des ressources que procurent l'adversité et le combat, choisit son camp, même s'il ne consentit à s'exiler de Vienne qu'en juin 1938. Ce qui le rattachait au judaïsme, ce n'était certes pas la foi — la religion est la maladie infantile dont l'humanité doit guérir pour continuer à progresser —, mais plutôt le refus d'adhérer à la « majorité compacte ». S'interrogeant sur les racines de l'antisémitisme, Freud les

découvrit d'une part dans le refus des juifs de reconnaître le meurtre du père, leur faisant ainsi endosser la responsabilité du déicide, et dans l'horreur de la castration qu'évoquait le rite de la circoncision. En faisant du plus illustre des juifs, Moïse, un étranger — un Égyptien —, il adressa une stupéfiante réponse aux nazis : il n'y a pas de pureté de la race, l'humanité n'est que métissage des hommes et des cultures. Conscient toutefois de sa « trahison » à l'égard des idées d'élection et d'origine, Freud garda pendant dix ans le secret de la paternité de son *Moïse de Michel Ange*, ne se décidant à le signer qu'en 1924. Ce juif athée, rejetant toute idée d'un salut séculier ou messianique, inventa la psychanalyse, renversant la conception juive de la temporalité comme éternité, et renouant avec l'histoire et la chronologie qui fait de l'inconscient une archive achronique et atemporelle. Ses premières patientes furent juives, ses premiers disciples aussi, et c'est seulement avec Jung que la psychanalyse a été soustraite au danger que Freud redoutait, devenir une affaire purement juive. Cela n'empêcha pourtant pas les nazis, conscients de la dimension subversive qui consiste à faire de tout homme un étranger irréductible et singulier, de considérer la psychanalyse comme une science juive : lors de l'autodafé de 1933 à Berlin, les livres de Freud ne furent pas épargnés. Après l'invasion de l'Autriche par l'Allemagne, ses enfants furent interrogés par la Gestapo, et ses quatre sœurs périrent dans les camps.

S. C.-D.

A

ADORNO Theodor Wiesengrund et BENJAMIN Walter	Correspondance Adorno-Benjamin 1928-1940	55
AGLAN Alya et AZÉMA Jean-Pierre (sous la dir. de)	Jean Cavallès résistant, ou la Pensée en actes	56
ALEMAGNA Béatrice (ill.), LA ROCHE SAINT-ANDRÉ A. (de), VENTRILLON B., et MONCOMBLE G.	C'est trop cher	29
AMEY Claude	T.Kantor. Theatrum litteralis	47
ANDERS Günther	L'Obsolescence de l'homme. Sur l'âme à l'époque de la deuxième révolution industrielle	56
ANGOT Christine	Pourquoi le Brésil ?	42
ANS André-Marcel (d') et NEGRIN Fabian (ill.)	La Nuit de qui ?	28
ANSCOMBE Elizabeth	L'Intention	57
ARENDT Hannah	Les Origines du totalitarisme. Eichmann à Jérusalem	58
AZÉMA Jean-Pierre et AGLAN Alya (sous la dir. de)	Jean Cavallès résistant, ou la Pensée en actes	56
AZOURY Philippe et LALANNE Jean-Marc	Fantômas, style moderne	16

B

BAQUÉ Dominique	Mauvais Genre. Érotisme, pornographie, art contemporain	32
BAZAINE Jean	Le Temps de la peinture	16
BEAUVERT Thierry	Écouter Venise	53
BELLOS David	Jacques Tati, sa vie et son art	17
BEN KEMOUN Hubert et HEITZ Bruno (ill.)	La Course de l'élan	30
BENBASSA Esther et GISEL Pierre	L'Europe et les Juifs	68
BENJAMIN Walter et ADORNO Theodor Wiesengrund	Correspondance Adorno-Benjamin 1928-1940	55
BERADT Charlotte	Rêver sous le III^e Reich	33
BÉRET Chantal (sous la dir. de)	Jean Nouvel	7
BERMOND Daniel	Gustave Eiffel	7
BERNOS Clotilde et NOVI Nathalie (ill.)	Moi, Ming	27
BLANC Jean-Noël	Tête de moi	31
BLONDEL Jacques-François	Cours d'architecture civile	8
BONIFACE Pascal	La terre est ronde comme un ballon Géopolitique du football	68
BOTTURA Pierre et ROHE Olivier (sous la dir. de)	Le cadavre bouge encore. Précis de réanimation littéraire	34
BOUILLIER Grégoire	Rapport sur moi	35
BROCH Henri et CHARPAK Georges	Devenez sorciers, devenez savants	64
BUREN Daniel	Mot à mot	17

C

CAHUN Claude	Écrits	36
CANGUILHEM Georges	Écrits sur la médecine	69
CARRIQUE Pierre	Rêve, vérité. Essai sur la philosophie du sommeil et de la veille	59
CAVAILLÉ Jean-Pierre	Dissimulations. Religion, morale et politique au xvii^e siècle	59
CHALAS Yves	Villes contemporaines	10
CHARPAK Georges et BROCH Henri	Devenez sorciers, devenez savants	64
CHAUZY et LAPIÈRE	Clara, t. III : La Disparue	25
CLOWES Daniel	Ghost World	25
Collectif	« Ma chère Maman... ». De Baudelaire à Saint-Exupéry, des lettres d'écrivains	33
COULET Henri	Nouvelles du xviii^e siècle	42
COUSSEAU Alex et TURIN Philippe-Henri (ill.)	Les Trois Loups	27
CRÉPON Marc	L'imposture du choc des civilisations	60

D

DAGEN Philippe	L'Art impossible	18
DAGOGNET François	Les Grands Philosophes et leur philosophie. Une histoire mouvementée et belliqueuse	61
DELEUZE Gilles	Francis Bacon, logique de la sensation	19
DEMURGER Alain	Chevaliers du Christ. Les ordres religieux- militaires au Moyen Âge xi^e-xvi^e siècle	69
DENIS Jean-Claude	Quelques Mois à l'Amélie	25
DEZALLIER D'ARGENVILLE Antoine-Joseph	La Théorie et la pratique du jardinage	11
DIDI-HUBERMAN Georges	Ninfa moderna. Essai sur le drapé tombé	19
DIECK Martin Tom et BALZER Jens	Les Nouvelles Aventures de l'incroyable Orphée	26
DIEUAIDE Sophie et HIÉ Vanessa (ill.)	Œdipe, schlac ! schlac !	31
DONNADIEU Brigitte	L'Apprentissage du regard. Leçons d'architecture de Dominique Spinetta	8
DUBOIS-FRESNEY Laurence (sous la dir. de)	Atlas des Français : grand angle sur un peuple singulier	70
DUPUY Jean-Pierre	Pour un catastrophisme éclairé. Quand l'impossible est certain	61

E

EDE François et GOUDET Stéphane	Playtime	17
---------------------------------	-----------------	----

F

FAROUKI Nayla et SERRES Michel	Le Livre de la médecine	67
FAÿ-SALLOIS Fanny	Le Trésor des heures	29

FLORI Jean	Guerre sainte, jihad, croisade. Violence et religion dans le christianisme et l'islam	70
FORTON Jean	Pour passer le temps	43
FREIRE Carlos et LACARRIÈRE Jacques	Le mont Athos	37
FRIOT Bernard	Folle	31

G

GOUDET Stéphane et EDE François	Playtime	17
GOUJOUN Jean-Paul	Dossier secret Pierre Louÿs / Marie de Régnier	36
GOURDON Jean-Loup	La Rue. Essai sur l'économie de la forme urbaine	10

H

HADDAD Gérard	Le jour où Lacan m'a adopté	71
HAYOUN Maurice-Ruben	Gershom Scholem. Un Juif allemand à Jérusalem	62
HEAUME Stéphane	Le Clos Lothar	44
HERODY Dominique et TRONDHEIM Lewis	Farniente	26
HOUBEN Jean-François	1 000 Compositeurs de cinéma	53

I

ICHER François	Apprentis et compagnons au Moyen Âge	29
IONESCO Eugène	Théâtre VIII	48

J

JACOMY Bruno	L'Âge du Plip	64
JORDAN Bertrand	Les Imposteurs de la génétique	65
JOUVENTIN Pierre	Les Confessions d'un primate	65

K

KHOURY-TADIÉ Arlette	Une enfance à Gaza (1942-1958)	72
KINGUE EPANYA Christian	Le Petit Camion de Garoua	28
KRAEMER Gilles	La Presse francophone en Méditerranée	72
KRIEGEL Blandine	État de droit ou Empire ?	72

L

LA GORCE Jérôme (de)	Jean-Baptiste Lully	54
La Nouvelle Revue française, n° 562 (juin 2002)		32
LA ROCHE SAINT-ANDRE A. (de), VENTRILLON B., MONCOMBLE G. et ALEMAGNA Béatrice (ill.)	C'est trop cher	29

LACARRIÈRE Jacques et FREIRE Carlos	Le mont Athos	37
LAKS André et LOUGUET Claire	Qu'est-ce que la philosophie présocratique ?	62
LAMBRICHS Colette	La Guerre	44
LAMMING Clive	Méto insolite	51
LARRONDE Olivier	Œuvres poétiques complètes	40
LARRONDE Olivier	L'Ivraie en ordre	40
LE BRETON David	Signes d'identité. Tatouages, piercings et autres marques corporelles	73
LE BRIS Michel	Le Défi romantique	20
LE DANTEC Jean-Pierre	Le Sauvage et le Régulier. Art des jardins et paysagisme en France au xx^e siècle	12
LE GALL Frank et YANN	Les Exploits de Yoyo (intégrale)	26
LE GUIDE DU ROUTARD	Paris balades	51
LE RIDER Jacques	Freud de l'Acropole au Sinaï.	73
LE ROY LADURIE Emmanuel	Le retour à l'Antique des Modernes viennois	
	Histoire des paysans français.	74
	De la peste noire à la Révolution.	
LE TOUZE Guillaume	Les Nuits de Léo	32
LECOURT Dominique	La Philosophie des sciences	66
LELONG Guy	Daniel Buren	17
LELONG Guy	Bertrand Lavier	17
LEMAIRE Gérard-Georges	Franz Kafka à Prague	37
LEYRIS Pierre	Pour mémoire. Ruminations d'un petit clerc à l'usage de ses frères humains et des vers légataires	38
LEYRIS Pierre	Rencontres de poètes anglais.	38
	Sonnets de Shakespeare	
LIMIDO Luisa	L'Art des jardins sous le Second Empire.	13
	Jean-Pierre Barillet-Deschamps (1824-1873)	
LIVCHINE Jacques	Griffonneries	49
LOUGUET Claire et LAKS André	Qu'est-ce que la philosophie présocratique ?	62
LUMINET Jean-Pierre	Le Bâton d'Euclide	66

M

MACE Gérard	Le Goût de l'homme	41
MACE Gérard	Bois dormant et autres poèmes en prose	41
MALINEAU Jean-Hugues (textes choisis par)	Les Arbres et leurs poètes	30
MALLET Marie-Louise	La Musique en respect	54
MARTEAU Robert	Rites et Offrandes	41
MARTIN Hervé	Guide de l'architecture moderne à Paris.	8
MAYLE Peter	Aventure dans la France gourmande	52
MICHELET Jules	La Cité des vivants et des morts.	75
MINET Pierre	Journal 1932-1975	38
MONCOMBLE G.,	C'est trop cher	29
LA ROCHE SAINT-ANDRE A. (de),		
VENTRILLON B. et ALEMAGNA Béatrice (ill.)		
MONTENOT Jean	Encyclopédie de la philosophie	63
et VATTIMO Gianni (sous la dir. de)		
MOREAU Marcel	Le Bord de mort	39
MOREAU Pierre	Clairvivre, une ville à la campagne	9
MORGENSTERN Susie	La Liste des fournitures	30
et VALCKX Catharina (ill.)		

MOSCOVICI Serge	De la nature : pour penser l'écologie	75
MOSSUZ-LAVAU Jeanine	La Vie sexuelle en France	75
Musée d'Art contemporain de Marseille	Subréel	15
Musée d'Art et d'Histoire du judaïsme	Marc Chagall. Hadassah, de l'esquisse au vitrail	14

N

NOUVEL Pascal	Conversation avec mon clone sur la passion amoureuse	63
---------------	---	----

O

OMOND Éric et SUPIOT Olivier	Le Dérisoire	27
OVIDIE	Porno manifesto	32

P

PAILHÉS Bernard	L'Architecte de Washington. Mémoires de William Digges, pour servir à l'histoire de la vie de Pierre Charles L'Enfant, major de l'armée des États-Unis, architecte, concepteur de la cité fédérale de Washington D. C.	9
PÉRÈS Marcel et LACAVALERIE Xavier	Le Chant de la mémoire	55
PIERRET Marc	Le Mystère de la culture	45
PLUCHART François et VIENNE Jean-Philippe	François Pluchart, une anthologie	21
POSLANIEC Christian et LOUCHARD Antonin (ill.)	Le chat de mon école marque toujours midi	30

R

RACINE Michel (sous la dir. de)	Créateurs de jardins et de paysages en France, tome II. Du XIX^e siècle au XXI^e siècle	12
RAMBERT Pascal	Récit de la préparation de Gilgamesh. Jusqu'à la première répétition en Avignon	49
RAPAPORT Gilles	10 Petits Soldats	28
RASCAL et GIREL Stéphane (ill.)	Ami-Ami	28
REGNAULT François	Théâtre-soltices. Écrits sur le théâtre-2	50
ROHE Olivier et BOTTURA Pierre (sous la dir. de)	Le cadavre bouge encore. Précis de réanimation littéraire	34
ROLIN Olivier	Tigre en papier	45

S

SARTRE Josiane	Atget, l'art décoratif	21
SAUVAT Catherine	Robert Walser	39
SCHMITT Jean-Claude	Le Corps des images. Essais sur la culture visuelle au Moyen Âge	22

SERRES Michel et FAROUKI Nayla	Le Livre de la médecine	67
SITNEY Paul Adams	Le Cinéma visionnaire. L'avant-garde américaine	23
Société Perpendiculaire, rapport d'activité		14
SOLLERS Philippe	L'Étoile des amants	34
SOLOTAREFF Grégoire et NADJA (ill.)	Comment Benjamin est tombé amoureux	28
SOLOTAREFF Grégoire et NADJA (ill.)	Pourquoi Violette est devenue sorcière	28
STROEVA Anna et STRASSMANN Susanne (ill.)	Histoires de fruits et de légumes	29
SUPIOT Olivier et OMOND Éric	Le Dérisoire	27

T

TASMA Sophie	Perdus	46
TEISSON Janine	Les Rois de l'horizon	31
TERZANI Tiziano	Lettres contre la guerre	76
THÉLY Nicolas	Vu à la webcam (essai sur la web-intimité)	23
TRAVERSO Enzo	La Violence nazie. Une généalogie européenne	76
TRONDHEIM Lewis et HERODY Dominique	Farniente	26
Un regard transatlantique.		15
La collection d'art américain de Daniel J. Terra		

V

VALENSI Lucette	La Fuite en Égypte. Histoire d'Orient & d'Occident	77
VATTIMO Gianni et MONTENOT Jean (sous la dir. de)	Encyclopédie de la philosophie	63
VENTRILLON B., LA ROCHE SAINT-ANDRE A. (de), MONCOMBLE G. et ALEMAGNA Béatrice (ill.)	C'est trop cher	29
VIENNE Jean-Philippe et PLUCHART François	François Pluchart, une anthologie	21
VOUILLOUX Bernard	Le Tableau vivant. Phryné, l'orateur et le peintre	24

W

WACHTEL Nathan	La Foi du souvenir. Labyrinthes marranes	77
WAJCMAN Gérard	Arrivée, départ	46
WEIL Patrick	Qu'est-ce qu'un Français ?	78
WENDLING Thierry	Ethnologie des joueurs d'échecs	78
ZIMRA Georges	Freud, les Juifs, les Allemands	79

L'**adpf**, Association pour la diffusion de la pensée française, est l'opérateur du ministère des Affaires étrangères pour la promotion du livre et de l'écrit. L'adpf produit et diffuse dans tout le réseau culturel français à l'étranger différents outils éditoriaux.

adpf diffusion ●

Anne du PARQUET et Fatima BASTOS

Tél. : (33 1) 43 13 11 00/Fax : (33 1) 43 13 11 25

Mél : diffusion@adpf.asso.fr

● **Notre Librairie** – Revue des littératures du Sud

NOUVELLE PARUTION,
n°148, juillet-septembre 2002,
Penser la violence
10,50 Euros

Chaos et entropie, guerres et révolutions, antithèses et polémiques : le cours de la nature, celui des choses humaines comme le mouvement de la pensée paraissent difficilement compréhensibles, dans leurs rythmes fondamentaux, si l'on n'y intègre le rôle de la violence.

L'esprit aura beau se rebeller, ne concéder – à la limite – qu'aux époques antérieures ce qu'il trouve inconcevable pour son temps : les dépêches d'agence viennent, jour après jour, vérifier la parole antique faisant du combat le « père et roi suprême de toutes choses » (Héraclite).

Les littératures du Sud sont, elles aussi, convoquées par cette question cardinale que représente la violence. Comment pourrait-il en être autrement ? Beaucoup d'entre elles sont nées dans la tourmente

de l'ère coloniale, dans la lutte contre le racisme et pour un accès à la dignité humaine. Plus près de nous, elles eurent à côtoyer un réel fait de conflits de tous ordres, de catastrophes « humanitaires » et de génocides.

Ce vécu se retrouve-t-il dans le discours littéraire ? Sous quelles formes et dans quelle mesure ? Au fil des pages, le lecteur se verra proposer, outre les rubriques habituelles, quelques angles d'attaque pour penser une violence souvent flagrante mais aussi complexe, diffuse, voire parfois « familière ». Une carte blanche donnée à Kossi Efoui ouvre ce numéro et quatre inédits proposés par Ananda Devi, Gaston-Paul Effa, Yanick Lahens et Véronique Tadjo lui font écho en pages intérieures. Trois dossiers principaux abordent, par des regards complémentaires (et parfois décalés) de critiques littéraires mais aussi de linguistes et d'anthropologues, un thème qui traverse la production éditoriale d'Afrique, des Caraïbes et de l'océan Indien.

• adpf-publications

Johannesburg 2002 Sommet mondial du développement durable Quels enjeux ? Quelle contribution des scientifiques ?

par Robert Barbault, Antoine Cornet,
Jean Jouzel, Gérard Mégie, Ignacy Sachs
et Jacques Weber
208 p., 2002, ISBN : 2-911127-97-8.

Le Sommet Mondial sur le Développement Durable s'est tenu à Johannesburg du 29 août au 4 septembre 2002. Il a été l'aboutissement d'un long et lent processus de prise de conscience qui a débuté au début des années soixante-dix. Le progrès considérable des connaissances scientifiques a éclairé et accompagné les étapes de cette prise de conscience internationale et contribué à l'élaboration des Conventions.

Des scientifiques français, économistes, anthropologues, écologues, agronomes, physiciens de l'atmosphère tentent dans cet ouvrage, de faire saisir les étapes de la prise de conscience internationale des enjeux du développement

durable et de mettre à la disposition du lecteur les éléments nécessaires à la compréhension de ce qui s'est discuté au Sommet mondial sur le développement durable de Johannesburg.

Cet ouvrage est également disponible en anglais.

Le Roman français contemporain

par Michel Braudeau, Lakis Proguidis,
Jean-Pierre Salgas et Dominique Viart
175 p., 2002, ISBN : 2-911127-93-5.

Pour rendre compte de la diversité du roman français contemporain, l'adpf a demandé à Michel Braudeau, Lakis Proguidis, Jean-Pierre Salgas et Dominique Viart de proposer leur sélection des romans dont ils jugent la présence indispensable dans une bibliothèque, en particulier dans les médiathèques des établissements culturels français à l'étranger, et de donner les raisons de leur choix.

VIENT DE PARAÎTRE N° 10

Directeur de la publication
François Neuville

Rédacteur en chef
Paul de Sinety

Vient de paraître, publié quatre fois
par an et tiré à 3 500 exemplaires,
est diffusé dans les services
et établissements culturels français
à l'étranger.

Le numéro 11 paraîtra
en décembre 2002

Réalisation
adpf - publications
6, rue Ferrus,
75014 Paris •

Conception graphique
David Poullard

Photogravure
Et Associés

Impression
4M impressions

Achevé d'imprimer en octobre 2002
à Savigny-sur-Orge

**Ministère
des Affaires étrangères**

Direction générale
de la coopération
internationale
et du développement

Direction de la coopération
culturelle et du français

Division de l'écrit
et des médiathèques

adpf septembre 2002 •

ISSN: 1623-4766